

Souvenirs de Charles HENRY



1924-1965

**MEMOIRES DE CHARLES HENRY
ENFANCE ET CARRIERE MILITAIRE
PERIODE : 1924 à 1965**

Sommaire

Introduction.....	5
1 – Enfance en Bretagne 1924-1940	9
2 – La période anglaise 1940-1943	15
3 – Seconde guerre mondiale – période combattante – 1943-1945	33
4 – Djibouti – 1946 - 1948.....	65
5 – Période indochinoise – 1950-1955.....	77
6 – Maroc – Suez – Algérie – 1955-1958	105
7 – Madagascar – 1959-1962.....	113
1962 – 1964 - Fin de carrière militaire	117

Introduction

Le texte qui suit est basé sur un travail familial réalisé par l'un des petits fils de Charles HENRY qui a d'abord interviewé son grand-père en enregistrant soigneusement les échanges puis a ensuite procédé à la retranscription écrite de l'enregistrement audio réalisé aux Etangs en mai 2010

Cette retranscription a été faite « mot à mot » et est disponible en format informatique audio.

A partir du document écrit, l'association du souvenir des cadets de la France Libre a procédé à la mise en page et à l'édition de 8 exemplaires destinés à la famille et aux archives de l'association.

Ce travail permettra une réédition ultérieure soit par la famille soit si celle-ci le souhaite par l'Association.

Gurval :

Nous sommes le 24 mai 2010, je suis avec Grand-père aux Etangs, on va commencer la mise sur cassettes des mémoires, et débiter de la naissance de Grand-père jusqu'à la fin de sa carrière militaire en 1963 après sa mission à Madagascar. On va rappeler brièvement le plan : on va aborder la période de la jeunesse de Grand-père, de sa naissance jusqu'en 1940, ensuite le départ et la période en Angleterre, ensuite le départ à la guerre, période 1943-1945, 1946 passé en France puis départ en Somalie jusqu'en 1948, 1948-1950, période en France, ensuite 5 ans en Extrême-Orient, de 1950 à 1955, de 1955 à 1958 au Maghreb et de 1959 à 1963 à Madagascar.

Cet après-midi, nous allons commencer par la période allant de la naissance jusqu'en 1940. Grandpère, je te laisse rappeler ta date de naissance pour débiter.

1 – Enfance en Bretagne 1924-1940

Grand-père :

Je suis né le 29 avril 1924 à Lanmodez dans le Trégor, département des Côtes d'Armor. Pour situer notre petite région, des panneaux touristiques indiquent sur la route entre Paimpol et Tréguier la presqu'île sauvage. Ma maison natale se trouve au bord de la mer, dans un hameau de quelques maisons, à environ un kilomètre du bord de Lanmodez. L'endroit s'appelle Nod Wern, c'est fléché ainsi à l'entrée du chemin. Nod Wern, dans notre vieille langue celtique, le breton, veut dire la côte des Aulnes. Je précise que mes parents sont également nés à Lanmodez, Charles Henry mon père en 1897, Alice Corlouer, en 1901. J'ajoute que mon Grand-père, Charles Henry, que personne entre guillemets, y compris mon père, n'a connu, est mort à 31 ans au début du XXème siècle des suites des fièvres contractées pendant la campagne du Tonkin.

Mes parents se sont installés dès 1927 à Paimpol, mon père étant capitaine de la marine marchande. J'ai donc passé toute la première partie de mon enfance dans cette localité où j'étais à l'école primaire jusqu'à mon certificat d'études, que j'ai passé en juin 1936, à l'âge de 12 ans. Je précise qu'à l'âge de 11 ans, à l'école primaire de Paimpol, on nous apprenait toutes les connaissances élémentaires bien entendu, mais on nous apprenait également ce qu'était un méridien, la longitude, la latitude, le loch marin, comment on construisait un bateau, on nous amenait d'ailleurs sur le chantier de Paimpol voir la construction des bateaux de pêche, et nous avions des travaux pratiques, donc à l'âge de 10 ans, qui consistaient à avoir une navette pour construire des filets de pêche, ce qui permettait à tous mes jeunes camarades qui portaient comme mousses à 13 ans, d'être aptes à réparer des filets de pêche.

Gurval :

Il y avait à l'époque encore beaucoup de gens qui faisaient carrière dans la marine de pêche ?

Grand-père :

C'était un port d'Islande, il y avait les Islandais à Paimpol qui portaient au mois de février faire campagne sur les côtes d'Islande et qui revenaient en septembre. Dans les années 1930, c'était la fin des Islandais mais j'ai encore connu deux ou trois bateaux islandais, nous avons assisté à leur départ. C'est

comme ça que l'on avait droit à quelques biscuits, puisque sur les bateaux ils n'avaient aucunes denrées fraîches. Ils avaient des biscuits carrés, et lorsque je suis arrivé bien longtemps après en Lorraine et que j'ai connu les bretzels, ça me rappelait les biscuits islandais de Paimpol.

Après mon certificat d'études que j'ai passé à Lamballe, à 12 ans, on m'a envoyé une année à Lamballe, l'année de mon certificat, en pension.

Gurval :

Pourquoi Lamballe ?

Grand-père :

Pourquoi Lamballe ? Pour être sûr que le gamin et les quelques autres gamins de la région de Paimpol s'exilent à Lamballe en pays gallo où on ne parlait pas un mot de breton, parce que le directeur de l'école supérieure primaire de Lamballe était de Pontrieux et était connu dans toute la région. Je précise une dernière chose en ce qui concerne cette période. A Lanmodez, et dans toute notre famille d'ailleurs, le français était très peu pratiqué. Nous ne parlions que notre langue bretonne, toutes les réunions de famille se passaient en breton. Seuls quelques évolués entre guillemets, comme un quartier-maître qui était dans la marine de guerre et qui voulait faire connaître son savoir, sortait quelques mots de français.

Gurval :

D'accord, donc durant ton enfance, tu parlais essentiellement breton ?

Grand-père :

Oui, à Lanmodez. A Paimpol, dans ma famille, mes parents ne me parlaient que français. Mais mes grands-parents, eux, ne se parlaient qu'en breton. La famille ne se parlait qu'en breton. Voilà. En 1936, à la rentrée de septembre, je rejoins le collège Saint-Charles à Saint-Brieuc qui avait excellente réputation, en particulier pour la préparation de l'Ecole navale et d'autres grandes écoles. Jean-Loup Chrétien, tous cela, sortent de Saint-Charles. Donc je rentre à Saint-Charles en 6^{ème} à 12 ans avec un an de retard puisque l'on a voulu absolument que je passe mon certificat d'études.

Gurval :

Qui n'était pas obligatoire ?

Grand-père :

Non, mais qui était quand même le diplôme populaire auréolé d'une connaissance supérieure, donc on tenait à ce que le gamin ait ce premier diplôme. Alors de 1936 à 1940, je poursuis mes études secondaires à Saint-Charles, la première année en pension. Ensuite, mes parents quittent Paimpol pour venir s'installer à Saint-Brieuc, dans une maison tout d'abord puis boulevard Gambetta.

Gurval :

Pour quelle raison sont-ils venus à Saint-Brieuc ?

Grand-père :

D'abord parce que c'était la grande ville et puis surtout je pense parce qu'il y avait le garçon qui était à l'école à Saint-Brieuc. Et puis comme mon père avait un petit bateau de commerce, il avait un vapeur comme on disait auparavant, qui marchait au charbon, qu'il avait acheté d'occasion comme on peut acheter une voiture d'occasion et qui avait coulé, en 1938 je crois, dans la Manche au cours d'une tempête et peut-être de son mauvais état. Il venait d'acheter depuis quelques mois un beau bateau, aux Sables-d'Olonne je crois. Un bateau en bois, un dundee, avec lequel il pensait terminer sa carrière de routier des mers. Il faisait la Manche, il descendait jusque Bordeaux et il montait à peine jusque Anvers. Il faisait surtout les côtes françaises et anglaises de la manche en transportant du ciment, du charbon, des pommes de terre. En réalité, c'était un routier de la mer.

Gurval :

Comment s'appelait le bateau ?

Grand-père :

Le vapeur qui a coulé en 1938 s'appelait le Pomelin. De la baie où se trouve ma maison natale, c'est la baie de Pomelin. Et le bateau qu'il a acheté quelques mois avant la guerre s'appelait le Fleur d'Océan. Il a d'ailleurs terminé après la guerre comme yacht à Tahiti, il a été acheté par quelqu'un. C'était un petit voilier d'une vingtaine de mètres de long avec peut-être 2 mats, transportant quelques centaines de tonnes de fret.

Donc juin 1940, les allemands envahissent la France, arrivent en Bretagne. Les écoles, dont Saint-Charles, ferment avant l'arrivée des allemands. Je me

retrouve à Lanmodez le 16 ou le 17 juin. Et il s'est trouvé que mon père, qui aurait pu être à Boulogne ou à Portsmouth avec son bateau, se trouvait à Tréguier le 17 juin. Il va donc à l'inscription maritime sur le port à Paimpol demander ce qu'il doit faire compte tenu de l'arrivée imminente des allemands. On lui donne l'ordre de partir en Angleterre, comme la plupart des bateaux dans les autres ports bretons. On leur dit : vous traversez et passez en Angleterre. Donc il a pu prévenir ma mère et il m'a récupéré aussi à Lanmodez. Nous nous sommes trouvés le 18 juin, date historique que nous ne connaissions pas. De l'appel du général de Gaulle le 18 juin, nous ne connaissions ni l'appel, ni le général. Nous avons reçu l'ordre des autorités maritimes de Tréguier : « vous partez ». Nous avons embarqué une trentaine de réfugiés de toutes sortes : des militaires, des civils, qui sont restés sur le pont du bateau. Et nous sommes arrivés le 19 juin à Plymouth.

Gurval :

Les réfugiés étaient bretons essentiellement ?

Grand-père :

Non, ils venaient de Paris ou d'ailleurs. Sur toutes les routes de France, il y avait des gens qui fuyaient devant les allemands. A Tréguier, il y en avait plus d'une trentaine mais mon père a fixé pour des règles de sécurité de n'en prendre uniquement qu'une trentaine sur son petit bateau.

Nous arrivons donc le 19 juin à Plymouth, où nous restons au large. Bien sûr, les autorités anglaises, devant l'afflux de bateaux de toutes sortes en rade de Plymouth.... Il y avait des bateaux de guerre français, il y avait des gros bateaux de commerce, il y avait des petits bateaux de pêche, enfin nous étions une cinquantaine de bateaux en rade de Plymouth.

Gurval :

La traversée de la Manche n'était pas trop dangereuse ?

Grand-père :

Non, non. Nous avons été à la sortie du Jaudy, la rivière de Tréguier, survolés par un avion allemand, mais il a tourné, il a vu un petit bateau c'est tout. Il devait être précurseur de l'avancée des troupes terrestres de la Wehrmacht. Et donc le 19, nous sommes à Plymouth. En rade, interdiction de descendre bien entendu. Les anglais ont fait le tri, ont contrôlé tous ces équipages et ces

passagers qui se trouvaient sur les bateaux. Mon père étant le capitaine de son bateau, il avait déjà une autorité. Les anglais savaient à qui ils avaient affaire. Nous n'étions pas des réfugiés puisqu'il était sur son propre bateau. Au bout d'une dizaine de jours, il a eu l'autorisation de rentrer dans le port de commerce. Donc nous nous sommes mis à quai dans le port de commerce de Plymouth.

Gurval :

Aucune personne de votre famille n'est venue avec vous en Angleterre ?

Grand-père :

Non, juste ma mère parce qu'elle était là à ce moment et moi car je me trouvais là à 12 kilomètres à Lanmodez. Tout le monde était dispersé à droite et à gauche. Ceux qui étaient dans leur village sont restés tranquillement, en attendant que ça se passe ma foi.

Gurval :

Concernant les questions matérielles, c'est intéressant de savoir, quand on fuit une zone comme cela, la maison et les biens, vous les avez laissés...

Grand-père :

Tels quels. Il y avait l'urgence, on partait. Ma mère, je crois qu'elle se trouvait encore le 16 ou le 17 à

Saint-Brieuc, elle a fermé la maison. Comment a-t-elle rejoint Tréguier, je ne sais pas. Et ensuite, c'est Germaine, sa sœur donc, qui habite toujours dans sa maison natale, elle avait à l'époque 4 ans de plus que moi, elle avait donc 20 ans, qui après l'arrivée des allemands, a pu se déplacer de Lanmodez à Saint-Brieuc pour prendre quelques affaires personnelles. Et ensuite, la maison, comme c'était une belle maison, pas loin du palais de justice, elle a été réquisitionnée dans des conditions tout à fait correctes par un officier de la justice militaire, un des hauts gradés qui se trouvait à Saint-Brieuc et qui était tout content de pouvoir bénéficier d'une maison inhabitée, sachant que les propriétaires étaient partis en Angleterre.

2 – La période anglaise 1940-1943

Gurval :

D'accord, donc on a vu la première période. On va aborder maintenant la période anglaise. On est donc à Plymouth le 19 juin 1940.

Grand-père :

C'est ça. Vers la fin du mois de juin, nous avons l'autorisation de rentrer dans le port de commerce. Et puis là, il y a un flottement assez long du fait qu'il y avait encore l'autorité française, les consuls, l'ambassadeur, en Angleterre. Ils dépendaient du gouvernement qui était à Paris, qui était à Vichy après, donc c'étaient les autorités françaises légales. Arrive sur le fait du 18 juin un général qui rassemble pour continuer la résistance. Donc il y avait pendant une certaine période à Londres un général qui recrutait parmi tous les militaires qui venaient de Norvège. Il y avait en avril 1940 la campagne de Norvège, Narvik on appelle ça. Les français avaient envoyé un corps expéditionnaire à Narvik dans le nord de la Norvège. Devant le désastre qui se produisait en France, il est rentré rapidement et il est passé par l'Angleterre pour rentrer en France. Alors en Angleterre, une partie des unités qui rentraient de Norvège, pas la partie la plus importante d'ailleurs, ont dit : « nous restons avec le général de Gaulle ».

Gurval :

Ça représentait combien de soldats ?

Grand-père :

Je ne peux pas te donner les chiffres mais ce n'était pas énorme. Quelques centaines ou un ou deux milliers, je ne sais pas. Le gros du corps expéditionnaire avait leur famille en France et voulait repartir chez eux. Bon, alors nous à Plymouth, nous sommes restés comme ça en attendant que tout se décante, mon père, son bateau était dans le port de commerce de Plymouth et à un moment donné il a été réquisitionné par les anglais mais tout en restant dans le port. Car les bombardements allemands sur l'Angleterre, Plymouth étant un port de guerre, et Devonport étant le port de guerre de Plymouth, était une cible de première importance pour l'aviation allemande qui se trouvait installée en face à Lannion et à Saint-Brieuc. A partir de septembre 1940, nous avons vu tous les soirs vers dix heures à la tombée de la nuit des avions qui arrivaient, qui n'étaient pas trop méchants les premiers temps, qui lançaient quelques bombes. Au fur et à mesure du début de l'automne et de l'hiver 1940-

41, les bombardements ont été de plus en plus importants, la ville de Plymouth a été pratiquement détruite.

Gurval :

Vous logiez où ?

Grand-père :

Mes parents étaient partis dans une famille anglaise dans la banlieue. Moi, j'étais resté avec l'équipage sur le bateau dans le port. J'avais 16 ans, je préférais être là, on sortait le soir entre deux bombardements.

Gurval :

Ce n'était pas trop dangereux d'être sur le bateau ?

Grand-père :

Non. Le matin, notre passe-temps était d'aller autour du bateau, quand la marée était basse, récupérer toutes les bombes incendiaires. Les allemands lançaient beaucoup de bombes incendiaires sur tous les docks, et puis même sur des quartiers de la ville, ces bombes incendiaires étaient grandes comme des bouteilles d'eau minérale, mais elles tombaient dans les greniers, elles incendiaient par le haut les différents immeubles. Le dock maritime, qui était sur le port en face du bateau, a brûlé devant nous avec les dizaines de petites bombes qui étaient tombé sur les marchandises qui étaient là, tout a brûlé. Donc ça a duré tout l'hiver, nous sommes restés là-bas à Plymouth. Et en avril 1941, mon père et moi sommes partis à Londres nous engager chez De Gaulle.

Gurval :

Tu avais 17 ans ?

Grand-père :

Je ne les avais pas encore, je me suis engagé le 1^{er} avril 1941, j'ai eu mes 17 ans le 29 avril 1941. Au point de vue études, cette année a été en pointillé. On fréquentait davantage les pubs anglais que les bancs de l'école puisque je n'étais plus scolarisé. Mais mon père avait trouvé un anglais qui me donnait quelques cours de mathématiques, d'anglais...

Gurval :

Le tout en anglais ?

Grand-père :

Non, en français, il parlait bien le français.

Gurval :

Et ton père parlait relativement bien anglais ?

Grand-père :

Ah, il parlait bien anglais, il commerçait avec les anglais donc il se débrouillait aussi bien en anglais qu'en français.

Gurval :

Et comment était cette vie à Plymouth ? Tu dis que cela a été détruit, mais sur la durée de la guerre ?

Grand-père :

Non, non, au début, ça a été une des premières cibles. Une grande partie a été détruite.

Gurval :

Les gens ont fui Plymouth ?

Grand-père :

Certains ont pu partir à la campagne, dans les familles, ailleurs, d'autres sont resté car ils avaient quand même leur travail. Ils avaient leur travail et les anglais étaient des gens très courageux. Quand on a vu ça, ça nous a vraiment étonnés : quand une maison dans une rue était bombardée, détruite, la famille se trouvant dans les décombres, si le chef de famille était indemne, il ne restait pas pour sauver sa famille, il partait à son travail. Ils avaient une discipline intellectuelle, personnelle, qui était vraiment admirable.

Gurval :

Et donc la vie continuait, tu disais qu'il y avait toujours les pubs ?

Grand-père :

Oui, oui, la vie continuait. C'est ça. Alors quand il y avait l'alarme, ils avaient installé dans différentes caves un peu plus solides que les autres des abris, des shelters comme ils disaient, qui étaient indiqués, les gens y allaient. Des fois, on restait dans les pubs pendant que les bombardements se produisaient.

Gurval :

Il y avait un couvre-feu, il fallait éteindre les lumières ?

Grand-père :

Non, on pouvait circuler comme on voulait la nuit mais il ne fallait pas qu'on voit, il y avait le black out.

Gurval :

Donc dans les pubs, il n'y avait pas lumière, les gens buvaient dans le noir ?

Grand-père :

Ah non, ils tiraient les rideaux. Il y avait de la lumière tant que la bombe n'était pas tombée sur le transformateur du quartier.

Donc en avril 1941, nous partons à Londres, mon père et moi, mon père est reçu par l'état-major du général de Gaulle. Il y a eu pendant longtemps les autorités légales françaises, qu'elles soient à Vichy ou ailleurs. A Vichy, c'était le gouvernement légal, à Vichy, il y avait l'ambassadeur de Russie, il y avait l'ambassadeur d'Amérique, c'était le gouvernement français. De Gaulle n'était pas reconnu, il était admis avec ses hommes sur le territoire anglais mais il n'y avait aucune représentation étrangère autour de lui.

Gurval :

Donc il y avait une représentation légale française qui avait des contacts avec le gouvernement anglais.

Grand-père :

Oui, voilà, et à côté, De Gaulle avec ses français libres, avait sa tâche facilitée par les autorités anglaises, par Churchill en particulier. On lui a donné des bâtiments, des casernes, de l'équipement, et il a pu reconstituer sa petite armée.

Gurval :

Et donc en avril 1941, sais-tu de combien de membres était composée cette armée française libre ?

Grand-père :

Il y a une partie des colonies, en Afrique équatoriale, qui se sont ralliées rapidement à la France libre. Donc à partir de là, il y avait tout le potentiel humain qui était là, on a pu constituer des unités à base d'africains avec l'encadrement européen qui se trouvait en séjour là-bas, donc des unités relativement importantes, dont celle du général Leclerc ont été constituées sur le sol africain.

Gurval :

Qui alimentait les fonds, qui recrutait les gens et fournissait du matériel ?

Grand-père :

L'Angleterre fournissait du matériel, à partir du moment où l'Afrique équatoriale s'est ralliée, il y avait les ressources propres à ces territoires. La Syrie, la Lybie se sont ralliées aussitôt. Donc du côté argent, il y avait les ressources des pays alliés.

Alors, avril 1941, 16 ans et 11 mois, on m'envoie à Londres dans une caserne, on me donne un vieil uniforme de combat qui venait de Norvège, des brodequins qui étaient en fin de parcours, un peu trop grands pour moi, un fusil qui était un peu trop grand et puis on me met dans un train. On était à travers le territoire anglais quelques dizaines de jeunes lycéens et étudiants, en majorité de Bretagne ou ayant réussi à rejoindre la Bretagne avant l'arrivée des allemands et qui avaient pu comme moi traverser le Channel. Alors moi au début, me trouvant à Plymouth sur le bateau de mon père, j'étais relativement privilégié, les autres étaient complètement perdus, sans famille, sans ressources, et on les a mis dans un premier temps pendant quelques mois dans une ferme au Pays de Galles, dans un genre de camp scout, on les a mis sous la tente, pour essayer de les encadrer, leur donner un petit semblant de discipline, pas militaire mais tout du moins scout. Et De Gaulle, en février 1941, a dit que : « Cette situation ne peut pas durer, pour ces gamins, nous allons créer une école militaire des cadets de la France libre ».

Gurval :

Cette école se trouvait dans la campagne anglaise ?

Grand-père :

Elle se trouvait à Great Malvern dans le Worcestershire, dans le centre de l'Angleterre, au nord de Gloucester, dans la partie ouest, touchant pratiquement le Pays de Galles. Great Malvern était une station balnéaire très agréable, pas très grande, avec des collines en arrière-fond et un très beau collège avec un super green, une superbe piscine. Et ce Malvern College, bien connu en GrandeBretagne a mis à notre disposition une de leurs maisons, les étudiants ayant des maisons par discipline ou par je ne sais quoi. Alors nous, nous avions la house number 5 qui avait été mise à disposition des cadets. Moi

j'ai donc rejoint le 2 ou 3 avril, l'école fonctionnait depuis un mois et demi, nous devions être une quarantaine ou une cinquantaine au grand maximum, en majorité bretons d'ailleurs. C'étaient eux qui avaient eu le plus de facilité pour partir de Brest ou de Concarneau, de tous les coins pour rejoindre l'Angleterre.

Gurval :

Donc en majorité des bretons. De toutes origines sociales ?

Grand-père :

Différentes origines sociales et différents degrés d'instruction.

Gurval :

Et différents âges ? Les plus jeunes avaient quel âge, 12 ans ?

Grand-père :

Non, les plus jeunes, c'étaient nous. Il y en avait un ou deux qui avaient triché sur leur âge car ils n'avaient aucun papier, le plus jeune avait 15 ans et demi, quelque chose comme ça, moi j'allais avoir 17 ans.

Gurval :

Et les plus âges ?

Grand-père :

Dans un premier temps, les plus âgés avaient 18 ans. Les plus âgés avaient 18 ans parce qu'à 18 ans, ils avaient la possibilité légale, selon les lois internationales, de s'engager dans l'armée. Tandis que nous, on nous a tout de suite habillés en militaires, on a eu notre armement, mais nous n'étions pas déclarés. Selon les règles internationales, nous n'avions pas le droit d'être soldats avant l'âge de 18 ans. Donc on ne touchait pas la paye du soldat, c'est pour ça d'ailleurs que quand j'en parle avec les camarades ou d'autres personnes, je m'amuse à dire : « ah oui le général De Gaulle, c'est lui qui me donnait mon argent de poche ». Ce qui était un petit peu vrai, parce De Gaulle avait autre chose à faire mais aimait bien venir voir le démarrage de son école des cadets, voir comment ça évoluait. Il venait de Londres, il passait l'inspection, il passait le midi avec nous, et sachant que nous n'étions pas légalement des soldats et qu'on nous donnait de quoi aller au cinéma une fois par semaine, quand il venait, il nous donnait à chacun un billet d'une livre. On était content!

Gurval :

Ah oui, il vous donnait donc personnellement ! Et donc tu es resté d'avril 1941 à quand ?

Grand-père :

Nous sommes restés à Great Malvern, je crois jusqu'au début de l'année 1942, pour la raison suivante, la maison que nous occupions au Malvern College a été réquisitionnée par les services secrets britanniques, nous n'en savions rien. Et alors on a demandé au général De Gaulle de nous faire partir. Et nous sommes partis à 30 km de là dans un superbe manoir, en pleine campagne, sur les bords d'une rivière et on n'a pas perdu au change. Sauf qu'on était en pleine nature. Et donc j'ai poursuivi mes études, mais là aussi c'était un petit peu chaotique car nous n'étions pas tous du même niveau. Moi, j'allais commencer ma seconde. D'autres avaient déjà le bac ou le préparaient. D'autres n'avaient pas fait d'études secondaires, mais avaient fait du primaire supérieur donc il y a eu un amalgame qui s'est fait. D'avril 1941 à mai 1943, nous suivions, tout en étant militaires, nous faisions des marches, des tirs, des tirs au mortier, nous avions une instruction militaire mais nous avions parallèlement encore une instruction de culture générale : langues étrangères, l'allemand, l'anglais, la chimie, la physique...

Gurval :

Dispensés par des professeurs français ou anglais ?

Grand-père :

Le seul anglais, c'était le sergent Fox qui était notre professeur d'éducation physique. Il était bien content d'être là, d'ailleurs, au lieu d'être en Birmanie ou ailleurs sans doute. Et le reste, c'étaient des professeurs ou des personnes ayant des situations relativement élevées. Nous avions un professeur de mathématiques qui était un personnage avec un rang relativement élevé dans l'industrie ou je ne sais où. Pour l'anglais, nous avions une anglaise qui était professeur à Montpellier un moment donné. Il y avait des civils qui étaient enseignants.

Gurval :

Et le nombre d'élèves est resté relativement stable.

Grand-père :

Plus on avançait dans le temps, plus il y avait d'élèves.

Gurval :

Vous êtes partis d'une quarantaine d'élèves en 1941 à ...

Grand-père :

Certains sont partis au bout d'un an, ceux qui avaient le bac ou qui étaient sur le point de le passer. Au bout d'un an, on leur a fait passer l'examen de sortie. Tandis que nous qui étions encore un petit peu à la traîne, nous sommes restés deux ans à l'école.

Gurval :

Donc au niveau études, vous avez dû faire le mélange de beaucoup de niveaux différents, donc vous ne pouviez pas passer le bac ou est-ce qu'il y avait des équivalences ?

Grand-père :

Non, alors, il y avait un lycée français comme dans tous les pays du monde qui était du côté de Londres ou à Londres où il y avait je ne sais qui, il y avait des élèves là-bas dedans, mais ce n'étaient pas nous. Ceux qui étaient au lycée français à Londres, leurs parents avaient leur situation depuis longtemps là-bas en Angleterre. Nous, nous étions des réfugiés si on veut.

Gurval :

Mais vous aviez un examen, tu as parlé d'un examen de sortie ?

Grand-père :

Alors justement, on nous a assimilés à l'école militaire de Saint-Cyr, mais ça c'était parce que nous étions en Angleterre, que nous étions connus, mais ce n'était pas du tout le même niveau. Pour rentrer à Saint-Cyr, il fallait déjà être bachelier, faire sa prépa et ensuite faire encore 2 ans ou 3 ans d'école. Nous, nos études étaient sanctionnées à la sortie de l'école par un examen qui classait par grades en fonction des résultats de l'examen. Donc la plupart sortaient aspirants, à condition d'avoir eu la moyenne. Les autres sortaient sous-officiers, ceux qui n'avaient pas la moyenne sortaient sous-officiers.

Gurval :

La part des enseignements militaires était importante ?

Grand-père :

C'était moitié-moitié grosso modo. Parce que le diplôme de sortie de l'école nous a donné l'équivalent du baccalauréat à la fin de la guerre en 1945. Les élèves sortis de l'école des cadets avec le grade d'aspirants avaient sur le journal officiel une équivalence. Nous aurions pu aller en faculté en 1946 en France.

Gurval :

Concernant les enseignements militaires, il y avait un peu de pratique, de maniement des armes ?

Grand-père :

Ah oui, puis commandement, utilisation du terrain, on préparait en même temps... Dans l'examen de sortie, il y avait donc la partie culture générale, et puis la partie militaire, c'était le brevet de chef de section. On était apte à commander une section, soit 30 hommes au combat. On étudiait la topographie, la transmission, le morse.

Gurval :

Et grande importance à ce qui est éducation physique je suppose.

Grand-père :

Ah oui, tous les matins, même l'hiver, même lorsqu'il y avait de la neige, torses nus, close combat, cross country dans les collines environnantes.

Gurval :

Et comment était la vie durant ces 2 ans, vous aviez une relative liberté quand même ? Vous pouviez sortir ?

Grand-père :

Pas tellement. On pouvait sortir un après-midi, un peu comme les écoliers. On pouvait aller à Malvern, ou bien ensuite, quand nous étions dans manoir, il y avait un village à un ou deux kilomètres avec 2-3 pubs, un hôtel, une piscine. On avait un après-midi par semaine, et je crois qu'on avait un dimanche sur deux.

Gurval :

Donc vous étiez beaucoup entre vous, entre les cadets ? Et dans un univers uniquement masculin.

Grand-père :

Il y avait uniquement, comment dirais-je, dans l'encadrement deux ambulances ou trois où il y avait ces demoiselles de haute bourgeoisie britannique qui étaient ambulancières, en uniforme. Il y avait une fille Rothschild, il y avait Thérèse Vanier, dont tout le monde était amoureux d'ailleurs. Elle avait peut-être 20 ans, c'était la fille du gouverneur du Canada. Elles étaient ambulancières, elles avaient chacune une ambulance, elles étaient en tenue anglaise, elles étaient prêtées par l'armée britannique.

Donc en mai 1943, je sors avec le grade d'aspirant. Nous étions tout fiers, on a fait notre baptême de promo. Je venais d'avoir 19 ans. A l'amphi armes à la sortie de l'école, on nous demandait, par ordre de classement d'ailleurs, comme on le fait à Saint-Cyr toujours, dans quelle arme nous désirions servir : cavalerie, infanterie, infanterie de marine, artillerie, etc. J'ai choisi l'infanterie de marine, l'infanterie coloniale à l'époque. Parce que je t'ai expliqué la différence entre l'infanterie de marine et l'infanterie coloniale ?

Gurval :

Je ne crois pas. Ça peut être l'occasion d'un rappel.

Grand-père :

Voilà. Du temps de vaisseaux royaux, tous les navires de guerre qui naviguaient à travers le monde avaient toujours embarqués à bord une unité, terrestre si l'on veut, qui pouvait mettre pied à terre et organiser un point de défense si le bateau devait séjourner quelques temps sur un territoire. Donc c'étaient des troupes de marine. On a toujours eu d'ailleurs l'ancre de marine sur le képi et on avait à l'époque le raspet bleu marine, comme les officiers de marine, avec les mêmes galons. On appelait ça les troupes de marine. Ces troupes de marine ont perduré, avaient des dépôts en France, il y avait un dépôt à Brest, un autre à La Rochelle, un autre à Toulon, dans les ports de guerre. Ça a perduré jusque la fin du 19ème siècle, lorsque nous avons commencé à créer les colonies, à occuper durablement des territoires. A partir de ce moment-là, ces troupes qui étaient depuis des siècles sur des bateaux de guerre, se sont installées, ont organisé leur défense, leurs casernes, leur vie, dans les différentes colonies françaises. A partir de là, c'était dans les années 1902 - 1903 lorsqu'on a changé l'appellation je crois. Ou enfin, les premières années

de 1900. Nous sommes devenus les troupes coloniales. Le temps que les colonies ont duré, c'est-à-dire jusqu'en 1955 grosso modo, nous étions des troupes coloniales. Et je me souviens, j'étais au Maghreb lorsqu'on nous a dit, nous reprenons notre ancien nom. Colonial, c'était fini, les territoires devenaient indépendants, donc il ne s'agissait plus de provocation et de parler de troupes coloniales, et nous avons repris notre ancien nom de troupes de marine.

Gurval :

Donc tu sors de l'école des Cadets, tu as le choix dans les différentes armes et tu choisis l'infanterie coloniale. Pour quelle raison, tu as eu le choix ?

Grand-père :

Oui, il y avait la guerre partout à l'époque. De Gaulle avait mis sur pied une division qui se trouvait en Lybie. Ça a d'ailleurs été la seule entre 1940 et 1943. L'état français, ou la République française, appelons ça comme on veut, avait une unité, une division, c'est-à-dire 15.000 hommes, d'ailleurs formée aux $\frac{3}{4}$ d'étrangers, soit d'africains, soit de légionnaires avec un encadrement français. Une seule division qui combattait en Lybie contre l'Afrika Korps.

Gurval :

C'était la division de Leclerc ?

Grand-père :

Non, Leclerc est arrivé après. Il était encore en Afrique, il a pris Koufra et il s'est étoffé. Il avait une petite unité, une petite brigade en partant d'Afrique équatoriale pour prendre Koufra aux italiens et après il est venu en 1943 au Maroc et c'est là qu'il s'est étoffé, qu'il a recruté sur place des piedsnoirs du Maroc et d'Algérie et qu'il a fait sa deuxième division blindée.

Gurval :

OK, mais dans le choix, pourquoi tu n'as pas été dans l'artillerie par exemple ?

Grand-père :

Pourquoi ? Parce que j'ai été contrarié dans ma jeunesse, moi j'étais d'une famille de marin et j'aurais dû être marin, je voulais être marin. Là, avec l'infanterie coloniale, nous avions déjà sentimentalement l'ancre de marine sur l'uniforme, et on voyageait, on allait en Extrême-Orient, à Madagascar, en Afrique. Donc je n'allais pas m'enfermer dans une unité métropolitaine qui à

la fin de la guerre risquait de rester à Verdun ou à Besançon, donc d'office j'ai pris l'infanterie coloniale.

Gurval :

Donc tu as intégré véritablement l'armée française libre à partir de mai 1943.

Grand-père :

Oui, nous sommes sortis de l'école, et on nous a mis dans le camp, il y avait un camp militaire français au sud de Londres. C'était un camp de passage si l'on veut, on nous a mis dans le bain, dans la vraie troupe, avec l'encadrement militaire, la discipline, le service militaire normal quoi. Ce n'était plus l'école, on était dans le bain. Et là, on a attendu quelques mois. En septembre 1943, je suis parti à titre à titre individuel. Certains sont partis à Nouméa parce que les unités du Pacifique qui étaient là-bas avaient été envoyées en renfort en Lybie, et tous ces territoires se trouvaient plus ou moins dégarnis et il fallait un nouvel encadrement. Alors certains aspirants, sans avoir demandé, se sont retrouvés à Nouméa. Moi, j'ai donc quitté l'Angleterre en septembre 1943, j'ai embarqué à Greenock en Ecosse, sur un transport de troupes, nous étions peut-être une cinquantaine ou une centaine de bateaux, il y avait une division polonaise qui quittait l'Angleterre aussi et puis qui partait en Afrique. C'était impressionnant de voir cette centaine de bateaux en plein océan.

Gurval :

Le port de Greenock est sur la côte ouest ?

Grand-père :

Oui, en Ecosse, près de Glasgow.

Gurval :

Avant de passer à l'Afrique du Nord, j'ai quelques questions sur l'Angleterre. A un moment, tu as évoqué De Gaulle. J'aimerais savoir si tu as eu l'occasion de le voir quelques fois, combien de fois ?

Grand-père :

Les seules fois où il venait en inspection à l'école militaire. Ça représente peut-être 4 fois.

Gurval :

Tu te souviens de lui, je ne sais pas si tu as eu l'occasion de le revoir par la suite ?

Grand-père :

Oui, à la fin de la guerre, avec 4 ou 5 camarades cadets, dont Pierre Lefranc qui est devenu préfet par la suite et qui est resté l'un des adjoints du général De Gaulle pendant sa traversée du désert. C'était son chef de cabinet. Nous avons même eu le plaisir d'inviter De Gaulle au restaurant en 1948 à Paris. Au restaurant de la Michodière, dans le coin de l'Opéra.

Gurval :

Et à l'époque déjà, il était impressionnant ?

Grand-père :

Oui, oui, il était impressionnant. Il nous impressionnait, mais ceux qui étaient dans leurs petits souliers encore plus que nous, c'était l'encadrement. Alors le commandant de l'école n'était pas un militaire. Le commandant de l'école, le commandant Baudouin, il a eu ses 4 galons rapidement car c'était lui le directeur de l'école, il n'était pas militaire, c'était un enseignant qui avait fait carrière à Kaboul. Il venait d'Afghanistan, il est resté très longtemps en Afghanistan au lycée français de Kaboul. Et il a rejoint l'Angleterre quand il a su que De Gaulle était là. Il est arrivé comme civil, je ne sais pas quel grade il pouvait avoir. Moi, je l'ai vu en 1941, il était lieutenant, on lui avait mis 2 galons, mais il n'avait rien d'un militaire. Mais il avait la prestance, il avait le sens de l'organisation. Par contre, il avait sous ses ordres des officiers de carrière qui étaient chargés de notre formation. Et alors le commandant Baudouin, de 2 galons, il est passé à 3, il est passé à 4, en restant jusque la fin directeur de l'école militaire.

Gurval :

Et combien d'étudiants sont passés par cette école des Cadets ?

Grand-père :

Je crois qu'il y a eu 5 promotions. La première « Libération », ils devaient être une trentaine. La deuxième, c'était peut-être nous « Fezzan Tunisie », nous étions peut-être une quarantaine dans la promo. Oui, au début, nous étions une quarantaine en tout. Bon, la première promo, c'était une vingtaine d'élèves,

donc il en restait 20 mais d'autres arrivaient. Et moi quand je suis parti en mai 1943, nous étions une quarantaine dans ma promotion mais il y avait déjà une petite centaine d'élèves qui étaient là. Qui étaient venus par l'Espagne ou qui avaient traversé depuis la Bretagne à leurs risques et périls. Les effectifs étaient alimentés normalement par des jeunes qui arrivaient de partout.

Gurval :

En tout, pendant la guerre, sont sortis de l'Ecole des Cadets moins de 500 élèves ?

Grand-père :

Oui. Alors, la dernière promotion, que je n'ai pas connue, je les ai connus dans les réunions plus tard, il y en a beaucoup qui venaient des Etats-Unis. C'était en juin 1944, le débarquement se faisait, il y en a beaucoup qui sont venus des Etats-Unis. Et la dernière promotion, ils étaient 150 je crois. Oui, grosso modo, il y en a eu peut-être 400 en tout.

Gurval :

Et donc pour finir sur les Cadets, vous avez continué à avoir des réunions ?

Grand-père :

Oui, régulièrement. Puisque maintenant, nous avons tous 80 ou 90 ans, on a encore un bulletin de promo, deux fois par an.

Gurval :

Il y a donc encore quelques Cadets vivants comme toi ?

Grand-père :

Oui, oui.

Gurval :

Et donc pour finir cette période anglaise, tu as connu justement ces quelques années en Angleterre dont 2 ans isolés dans cette campagne, tu as connu Plymouth, Londres, cette caserne, comment les gens vivaient en Angleterre, est-ce que la vie restait relativement normale malgré la guerre ?

Grand-père :

C'est-à-dire que nous, nous étions à la campagne, dans l'école, dans ce manoir, en pleine campagne. Donc le seul contact que nous avions, c'était avec le village qui était à 2 kilomètres. Et puis le dimanche, nous allions à

Kidderminster, qui était une petite ville de peut-être 20.000 habitants. On prenait le bus qui était à ¼ d'heure de l'école. La vie était normale. Presque tous les hommes étaient en uniforme, le rationnement était très réglementé.

Gurval :

Les gens mangeaient à leur faim ?

Grand-père :

Les gens mangeaient à leur faim, oui, oui. Bon, ils ont été obligés de sacrifier beaucoup de terrains de golf pour mettre des patates. Ça, ça a été difficile à faire admettre qu'on détruisait un terrain de golf pour mettre des pommes de terre mais ils l'ont fait (rires).

Gurval :

Et Londres ?

Grand-père :

Je ne connais pas Londres. J'y suis allé pour m'engager, j'y suis resté 2 jours. Mon père lui a été affecté, quand nous sommes sortis le 1^{er} avril 1941 du bureau de l'amiral Muselier, a eu ses deux galons comme il était capitaine de la marine marchande, il a été militarisé, et on l'a mis comme administrateur maritime là-bas à Penzance, là-bas en Cournouailles, où il s'occupait surtout des bateaux de commerce et des bateaux de pêche français qui étaient là-bas, dont la plupart était des bretons. D'autres venaient de Boulogne et de Dieppe, il y avait une trentaine de bateaux, c'était lui l'administrateur pour tous les problèmes.

Gurval :

Donc il a vécu la période de guerre en Cornouailles anglaise avec ta mère ?

Grand-père :

Non, il n'a pas vécu. En 1941, il a dû rester un an, je ne sais pas, je ne le voyais quasiment pas, j'ai eu peut-être 2 permissions. Il a dû passer un an à Penzance, et ensuite il a été muté à Liverpool, toujours dans les affaires maritimes.

Gurval :

Ta mère est restée à Penzance ?

Grand-père :

Ah non. Elle est montée à Liverpool aussi.

Gurval :

Donc tu as très peu vu tes parents pendant la période anglaise?

Grand-père :

Très peu oui, j'ai dû les voir une fois à Penzance, fin 1941 peut-être ou début 1942. Et puis je les ai vus à Liverpool à la sortie de l'école quand j'étais aspirant en 1943.

Gurval :

Et pourquoi, ce n'était pas évident de les voir plus souvent?

Grand-père :

On n'avait presque pas de permissions. D'abord, la plupart n'avaient pas de famille là-bas. Alors, on avait des petites permissions, mais on n'allait pas loin.

Gurval :

Et on n'a pas évoqué cette période assez courte où tu es rentré dans l'armée dans cette caserne. Au sud de Londres ?

Grand-père :

Non, au sud de Londres, c'est lorsque j'ai été promu aspirant, avant de quitter l'Angleterre, à la sortie de l'école. Non, quand je me suis engagé au 1^{er} avril 1941, j'ai été dirigé sur une caserne à Londres pour recevoir un équipement militaire. Je suis resté 24 heures. Et comme l'école venait d'ouvrir un mois auparavant, on m'a donné un ticket de train, j'étais en uniforme, je ne savais même pas saluer, j'ai pris le train et je suis parti à Great Malvern là-bas, j'ai été incorporé à l'école.

Gurval :

Oui, mais entre le moment où tu es sorti de l'école des Cadets et ton embarquement ?

Grand-père :

Ah oui, juin-juillet-août, c'est là que j'ai eu une permission pour aller voir mes parents à Liverpool. J'étais dans le camp militaire français qui était au sud de

Londres. Là, ce n'était pas une caserne, mais un camp. Il y avait un régiment de femmes à côté de nous d'ailleurs, des femmes anglaises. Il y avait surtout des gens de passage, de tous âges, des officiers qui étaient en instance de départ, qui arrivaient de je ne sais où, qui étaient là, qui devaient partir en Afrique après. Les unités constituées dans ce camp étaient peu nombreuses, c'était un centre de passage si l'on veut.

Gurval :

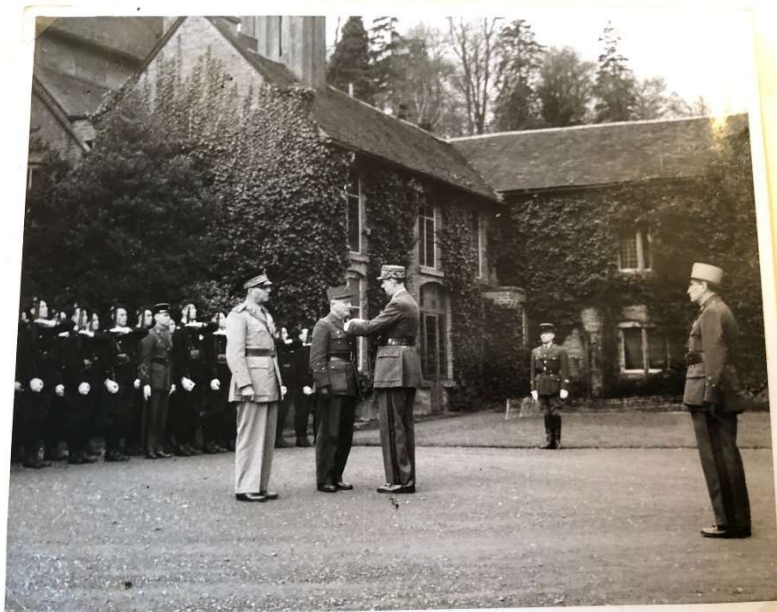
Oui, voilà la période anglaise. Au final, tu gardes des souvenirs assez précis ?

Grand-père :

Oui, oui, et un excellent souvenir de l'accueil des anglais, c'était formidable.

Gurval :

Voilà, donc on va passer au prochain épisode. Là, tu embarques en Ecosse. Tu embarques direction l'Afrique du Nord.



Ribbesford - 9 décembre 1942 – Le général De Gaulle décore le général Legentilhomme et le Médecin Général Sicé



Défilé des cadets à Londres le 14 juillet 1942
Porte-fanion Georges Taylor, à ses côtés Léopold Hulot et René Hainaut



Charles Henry et un camarade en 1941

3 – Seconde guerre mondiale – période combattante – 1943-1945

Grand-père :

Oui, alors nous embarquons, je suis sur un transport de troupes dans un convoi très important, je te dis, il y a 50 ou 100 bateaux transports de troupes. Nous partons de Greenock pour Alger.

Gurval :

Alors là, c'est le grand départ, je suppose que c'est assez impressionnant.

Grand-père :

Oui, alors, nous avons mis 17 jours, non 14 jours ce qui était extrêmement long, pour aller de l'Ecosse à Alger. Pour plusieurs raisons, d'abord parce que c'était un convoi important qui était donc lourd, il y avait des bateaux de différentes puissances qui avançaient plus ou moins vite, les allemands avaient développé leurs meutes, c'est le terme que l'on employait, leurs meutes de sous-marins de poche qui étaient chargés de détruire tous les approvisionnements qui arrivaient des Etats-Unis ou du Canada. Donc il y avait une multitude de petits sous-marins allemands dans l'Atlantique et qui, s'ils repéraient un convoi, cherchaient à torpiller le maximum de bateaux.

Gurval :

Est-ce que votre convoi s'est fait attaquer ?

Grand-père :

Alors, nous sommes partis très au large des côtes d'Europe, d'Ecosse, direction grosso modo l'Islande pour se trouver en plein milieu de l'Atlantique, loin des bases des sous-marins, des petits sous-marins qui se trouvaient à La Rochelle, à Brest ou ailleurs, à Lorient. Nous étions escortés pendant quelques jours par des avions, quand le rayon d'action leur permettait et par des petites vedettes, des petits bateaux de guerre qui étaient à longueur de journée en train d'envoyer des bombes sous-marines qui explosaient en profondeur pour éloigner ou détruire les petits sous-marins qui auraient pu s'y trouver.

Gurval :

Et vous connaissiez votre destination en partant ?

Grand-père :

Je ne me souviens plus. Ça devait être secret. Je ne me souviens plus. Pendant une période de ces 14 jours, au beau milieu de l'Atlantique, nous n'avions plus de couverture aérienne du tout, on l'a retrouvée quand nous nous sommes approchés de Gibraltar. On a vu les avions qui arrivaient, on s'est dit, on se rapproche des côtes. Ils sont venus à notre rencontre, d'abord pour scruter les fonds, voir s'il y avait des sous-marins. Et on n'a pas eu d'incidents, on n'a pas eu de bateaux de coulés. Nous sommes donc arrivés en septembre 1943 à Alger.

Gurval :

Et le passage de Gibraltar n'était pas trop dangereux ?

Grand-père :

Non, c'était bien tenu par les anglais, Gibraltar. C'était l'endroit le moins dangereux.

Alors, le reste du convoi, où est-il passé, je ne sais pas. Il y avait une division polonaise. Les bateaux ont dû être dispatchés je ne sais où, en Italie les premiers. La division polonaise a dû partir en Sicile directement. Les troupes américaines venaient de débarquer en Sicile à cette période là, en septembre 1943. Et la division polonaise qui s'est distinguée ensuite à Monte Cassino à dû débarquer.

Nous, sur notre bateau, nous étions en majorité des français, nous avons débarqué à Alger en septembre 1943, on s'est présenté aux autorités françaises qui n'étaient pas des français libres. Les français sont toujours divisés quels qu'ils soient. Les troupes d'Afrique du Nord et puis les français libres qui venaient d'Angleterre, nous étions, je dirais, mal vus.

Gurval :

Il y avait un commandement des français libres à Alger à ce moment là ?

Grand-père :

De Gaulle avait dû arriver. De toute façon, il y avait un commandement. Mais comme on avait fait pour faire bien la fusion, le général Giraud qui venait d'arriver aussi, qui s'était évadé d'Allemagne, qui était beaucoup plus élevé en grade que De Gaulle, il devait avoir 5 étoiles ou 4 étoiles, De Gaulle il avait ses 2 petites à titre temporaire, mais c'était lui qui avait le prestige, la prestance,

il était représentant de la France combattante en Angleterre. Et puis il y a eu des frictions entre les deux généraux et entre les deux armées. Il y avait beaucoup plus d'effectifs en Afrique du Nord que nous les français libres. Nous, il y avait la division qui était en Lybie, ça faisait 15.000 hommes puis c'était tout.

Gurval :

Beaucoup plus d'effectifs pour les forces françaises régulières ?

Grand-père :

Oui, les forces régulières. Nous, on les appelait les forces vichystes.

Gurval :

Avec le fameux amiral Darlan ?

Grand-père :

Oui, c'est ça. Qui a été assassiné à Alger d'ailleurs.

Oui, alors, moi je suis resté avec un camarade de Paris, un cadet de la même promotion, on a attendu que l'on nous donne notre affectation.

Gurval :

Vous étiez où en attendant ?

Grand-père :

On était logé chez l'habitant. Nous, on était logé chez des juifs forts sympathiques, Chicheportiche, je me souviens de leur nom encore, qui avaient une maison qui était directement sur les rochers sur la corniche d'Alger. On a dû rester une semaine. Et on nous a fait savoir que notre division était arrivée en Tunisie depuis la Lybie, venant de Syrie. L'Afrika Korps était terminée, Rommel était rentré en Europe. Alors on nous a dit : vous rejoignez la 1^{ère} DFL, la 1^{ère} division française libre en Tunisie. Alors on est parti par le train et on a trouvé notre division sous la tente là-bas, dans le Cap-Bon. On a passé l'hiver 1943-1944 sous la guitoune dans la Cap-Bon, à une dizaine de kilomètres de Nabeul. Le PC de la division était à Hammamet. Pendant tout l'hiver, entraînement, entraînement, entraînement et nous sommes partis en Italie en avril 1944.

Gurval :

Et cette division, la 1^{ère} DFL, était encore la seule, où il y en avait eu d'autres de créées ?

Grand-père :

A partir de novembre 1942 quand les américains ont débarqué en Afrique du Nord, les troupes régulières françaises ont tiré sur les américains. C'étaient les troupes vichystes et elles recevaient l'ordre de respecter soi-disant une certaine neutralité. Il y a eu des combats entre les forces françaises d'Afrique du Nord, du Maroc en particulier, des combats assez sévères, contre les bateaux américains qui arrivaient en novembre 1942. Puis après, tout s'est réorganisé et la résurrection de l'armée française si on veut. Nous, on était à part, on était 15.000 français libres, on avait fait la guerre en Lybie, on était en Tunisie. Mais il y avait énormément de troupes françaises, de tous temps d'ailleurs, dans les différentes garnisons d'Afrique du Nord, à Constantine, à Alger, à Casablanca, il y avait des régiments partout.

Gurval :

Et votre division était composée de combien d'hommes ?

Grand-père :

15.000. Toute la division était basée dans le Cap-Bon pendant l'hiver. La campagne de Lybie a dû se terminer début 1943. Après, il y eu les combats qui se sont poursuivis en Tunisie. Puis les combats ont dû s'arrêter vers le mois de mai-juin 1943. Nous sommes arrivés en Septembre. Et on a passé l'hiver 1943-1944 sous la guitoune, on avait des grandes tentes, moi je me souviens avec un camarade qui était un administrateur des colonies d'ailleurs, qui avait quelques années de plus que moi. Moi, je faisais toujours parti des plus jeunes partout où j'arrivais. On avait trouvé une citerne, une citerne arabe, en béton avec à côté le puits et le machin pour faire mettre de l'eau dedans, on avait réussi à installer notre tente sur ce machin là, on avait un petit appartement dans la citerne. On a joué aux échecs tout l'hiver, on était deux joueurs d'échecs.

Gurval :

Qui commandait cette division ?

Grand-père :

Le général Brosset. Nous étions d'ailleurs une division un petit peu hors normes pour beaucoup de raisons. C'était une division extrêmement jeune,

faite de volontaires. Le commandant de notre bataillon avait 32 ans quand il a été tué. Maintenant, on est revenu à un avancement beaucoup plus rapide, on reste moins longtemps dans l'armée, et on devient commandant à 37-38 ans. Moi, je suis passé aussi commandant à 37 ans, mais c'était vraiment des exceptions à cette époque.

Gurval :

Tu peux rappeler ce que commande un commandant ?

Grand-père :

Il commande un bataillon, 4 compagnies, il commande 1.000 hommes à peu près.

Nos commandants de compagnie, nos capitaines, nos lieutenants avaient 23-24 ans, nous les chefs de section, moi j'avais 19 ans, nous n'étions que des jeunes quoi. Alors il y avait une autre ambiance que dans une armée de routine où les gens font carrière sans enthousiasme parfois.

Gurval :

C'est intéressant ce point que tu mentionnes, car quand tu as fini l'école des cadets, avais-tu le choix finalement d'intégrer l'armée ? As-tu eu le choix ?

Grand-père :

Oui, nous signions en Angleterre un engagement pour la durée de la guerre plus 3 mois. Et après, ceux qui étaient de carrière, ils restaient dans l'armée bien entendu. Mais il y en avait beaucoup qui ont quitté l'armée en 1945. Même parmi les Cadets, les $\frac{3}{4}$ ont quitté l'armée, les parents avaient leur profession, ou ils avaient ci ou ils avaient ça. Ceux qui sont arrivés d'Amérique en juin 1944, il n'y en a pas un qui est resté dans l'armée. Ils sont repartis en Amérique.

Gurval :

Toi, est-ce que tu avais le choix en 1943 en sortant de l'école des Cadets d'avoir un travail administratif ?

Grand-père :

Non. Puis on n'allait pas mettre des jeunes de 20 ans dans des bureaux. On en avait besoin au combat. Mon père, qui avait 40 ans passés, il s'est retrouvé aux affaires maritimes, mais autrement, nous sommes tous partis au combat.

Gurval :

Donc l'hiver 1943-1944, sous la tente. C'était la première fois que tu vivais dans la troupe. Assez impressionnant ?

Grand-père :

Ce qui a été impressionnant, c'est quand on est arrivés en Tunisie venant d'Alger. Il y avait des camions qui nous attendaient, on nous a amenés dans le nord, dans le bled où il y avait la division, sous la guitoune. Il y avait des tentes partout, la tente du commandant là-bas, les officiers, on avait une tente un peu plus grande que les autres, on se mettait par deux. Ce qui a été impressionnant, je suis arrivée dans une vraie compagnie : « Bon, Henry, d'où est-ce que vous venez ? », j'allais prendre le commandement de la 3^{ème} section, il y avait un sergent-chef qui la commandait avant.

Gurval :

Peux-tu rappeler combien d'hommes comporte une section?

Grand-père :

Trente hommes, trois groupes de dix.

Donc le lendemain matin, quand j'ai pris contact avec ma future troupe, je me suis retrouvé... sur les trente hommes, on était 3 blancs. Le reste, c'étaient tous des saras, du Tchad là-bas. Le ptit Henry se demandait : « Par quel bout je vais prendre tout ça ? ». Alors heureusement qu'il y avait des vieux sous-officiers, corses en particulier. Il y en a un qui s'est fait tuer pour me sauver d'ailleurs. Des vieux de la vieille. Enfin des vieux, tout est relatif, moi j'avais 19 ans, ils devaient en avoir 35 ou 38. Mais pour nous, c'étaient des vieux, et après avoir été dans les différents territoires et après avoir fait la guerre en Lybie, ils étaient tout basanés. Ils m'ont pris sous leur coupe et ils m'ont dit : « Henry », ils m'ont tutoyé tout de suite, « Attention, on va t'expliquer avec les noirs comment ça se passe, faut pas que tu fasses de conneries (Grand-père imite l'accent corse), le noir, il est obéissant, mais il faut être juste. Si tu commets une erreur, c'est foutu ».

Gurval :

Ces deux corses étaient sous ton commandement ?

Grand-père :

Non, non, ils avaient une section aussi. Ils n'étaient pas sous mes ordres, ils avaient pratiquement le même commandement que moi, ils commandaient la section d'à côté.

Gurval :

Donc tu t'es retrouvé à la tête d'une section composée uniquement de saras.

Grand-père :

Oui, et il y avait un sergent de la région de Metz et puis un caporal bazooka. Le bazooka, c'est le tuyau de poêle pour tirer sur les chars. Il était des Vosges.

Gurval :

Peux-tu rappeler quel était ton grade ?

Grand-père :

Aspirant. Je suis resté aspirant.

Gurval :

Pour rappeler un peu les grades, le sergent était donc au-dessous de toi ?

Grand-père :

Oui, sergent, c'est le premier grade des sous-officiers. Le caporal est un homme de troupe. Caporal, sergent, sergent-chef, adjudant, adjudant-chef, aspirant. Et sous-lieutenant. On ne reste pas longtemps aspirant en principe. Aspirant est un grade transitoire qui n'existe pas dans les autres armées je crois.

Gurval :

Tu as pris la tête de cette section à quelle période ?

Grand-père :

Septembre 1943. Tout l'hiver 1943-1944, avec mes hommes, on participait à toutes les manœuvres de nuit, les exercices de tirs, Puis en avril 1944, nous sommes partis à Bône en Algérie pour embarquer pour Naples. Et entre Naples et Rome, les allemands qui se repliaient avaient constitué 2 lignes de défense très importantes : la ligne Gustav et la ligne Hitler je crois, l'une derrière l'autre. C'était un terrain très accidenté, montagneux. Et alors, ils nous attendaient, là. Et nous avons attaqué début mai, après avoir débarqué à Naples. Nous sommes montés un peu plus vers le nord, pas loin des lignes. Et nous sommes passés en première ligne. Moi, c'était mon premier contact réel avec le combat. Et alors, on a énormément souffert, on a eu beaucoup de pertes

parce que cette ligne Gustav, on savait qu'elle était très renforcée. Ils nous attendaient là avec des moyens très compliqués, très sophistiqués, ils avaient des lance-flammes, ils avaient tout. Des bunkers en rondins. Nous avons perdu énormément de monde là.

Gurval :

Quel était l'équipement de votre division ?

Grand-père :

Nous étions encore équipés à l'anglaise puisque c'était une division qui était en Lybie avec la VIIIème armée britannique.

Gurval :

Donc vous étiez relativement bien équipés.

Grand-père :

Ah oui, à l'anglaise, on faisait partie de la VIIIème armée britannique, en Lybie.

Gurval :

Et en Italie, vous faisiez partie de quelle armée ?

Grand-père :

Alors en Italie, les premières troupes qui ont débarqué en Italie fin 1943 étaient des troupes américaines. Et puis toutes les unités vichystes entre guillemets qui étaient dans les différentes garnisons d'Afrique du Nord, dans les garnisons de tradition, ont été équipées et militarisées ce qui fait qu'il y a eu un corps expéditionnaire français comprenant 3 divisions qui a été envoyé en Italie. Il y avait des Tabors, des Marocains, un peu de tout...

Gurval :

Des Tabors ?

Grand-père :

Les Tabors, ce sont des partisans marocains, ils n'ont pas le statut militaire complet, ils ont un peu le droit de pillage, enfin c'est un peu un genre de partisans si l'on veut. Ils ont une grande, grande voix. Et donc il y a eu un corps expéditionnaire français qui a été envoyé sur le front d'Italie en 1943. Et puis nous la division qui avait combattu depuis 1940 en Lybie, on se trouvait en Tunisie là, au repos, on l'a faite remonter en 1ère ligne en avril 1944 pour

attaquer la ligne Gustav. Et donc là, nous n'étions plus à la VIIIème armée britannique, on a été rattachés aux troupes de l'Afrique du Nord si l'on veut.

Gurval :

Qui dirigeait ces troupes ?

Grand-père :

C'était le maréchal Juin.

Gurval :

Donc vous avez été en première ligne.

Grand-père :

Ah oui, on a attaqué le 17 mai. Le premier jour, je me suis dit : « si c'est comme ça tous les jours ! ». Le premier jour, ça tirait de partout, ça mitraillait de partout. Le premier jour, sur 32 officiers de notre bataillon, on a eu 17 de tués ou blessés. Tués, on en a eu 2 ou 3, le reste blessé. La moitié de l'effectif officier a été touchée le premier jour.

Gurval :

Officier : à partir d'aspirant ?

Grand-père :

Oui, aspirant, sous-lieutenant.

Gurval :

D'accord, donc peu de tués, mais beaucoup de blessés. Et les combats se déroulaient au fusil, à la mitrailleuse ?

Grand-père :

Oui, tout, les chars d'assaut à côté de nous, et puis ils montaient sur les crêtes, nous on devait avancer, profiter du terrain, se camoufler. Et puis l'artillerie et les chars qui tiraient sur les positions qu'ils avaient repérées. Pendant ce temps-là, nous on devait essayer de progresser.

Gurval :

Donc des combats très proches, une cinquantaine de mètres ?

Grand-père :

Oh oui, même moins.

Gurval :

Et les allemands étaient mieux équipés ?

Grand-père :

Oh, ils étaient bien équipés, mais en plus c'étaient des très bons soldats. Pour la plupart, ils avaient déjà un rodage de 4 ans, ils avaient fait la France, ils avaient fait la Russie, c'étaient d'excellents soldats.

Gurval :

C'était la Wehrmacht ou des corps d'élite ?

Grand-père :

Non, non, c'était la Wehrmacht.

Gurval :

Vous aviez pu progresser malgré les pertes ?

Grand-père :

A partir du moment où il y a une ligne de défense, et qu'elle est entamée, qu'il y a une brèche et qu'on rentre dedans, la ligne de défense se replie. Donc ils se sont repliés devant nous, les allemands, tout du long.

Donc nous sommes passés le 6 juin 1944, date du débarquement en Normandie, nous avons bien entendu tous des transmissions, des postes radio d'ici et de là, le 6 juin au matin, nous avons appris que le débarquement se faisait en Normandie. Et à ce moment-là, nous étions à la hauteur de Rome. Rome avait été déclarée ville ouverte, c'est-à-dire que les 2 parties s'engageaient à ne pas se battre à l'intérieur de la ville. Donc on contournait. Nous étions à Tivoli je me souviens, ce devait être un des quartiers de Rome, quand nous avons appris : « Tiens, ils ont débarqué en Normandie ». Et après, on a progressé jusque la région de Sienne. Des combats durs, mais moins durs que pour percer la première ligne de défense.

Gurval :

Et donc tu avais toujours ta section, tu as eu beaucoup de gens blessés, tués ?

Grand-père :

Tués, 2 ou 3, et blessés. Mais les combats étaient quand même moins sanglants que pour percer la première ligne Gustav.

Gurval :

Donc durant cette campagne d'Italie, à l'échelle d'autres pertes, c'était relativement raisonnable pour ta section?

Grand-père :

Oui, oui. Et alors, nous étions à 100-120 kilomètres au nord de Rome, sur les bords d'un lac, les autres troupes du corps expéditionnaire, les américains et les canadiens qui étaient à côté de nous continuaient à remonter la botte, et puis nous, on nous a dits, la DFL, vous ne bougez plus, vous ne continuez pas la progression. « Qu'est-ce qui se passe, ils nous mettent au repos ? ». On n'avait pas eu de repos depuis le début. « Non, non, vous êtes retirés du front ». On s'est détendu d'abord, on a eu le temps de prendre un bain ou une douche dans une rivière. On était donc à l'arrière, les autres continuaient à progresser vers le nord. Et puis on nous a dit : « on va vous embarquer à Anzio ». Anzio, c'était une plage où les américains avaient fait un débarquement avec leurs LCT, dans la région de Rome. Ils avaient eu beaucoup de pertes, d'ailleurs, quelques mois auparavant. Et alors, on a embarqué sur ces bateaux plats, les convois auto sont descendus par la route, les camions et nos automitrailleuses, tout ça. Et on s'est retrouvé dans la région de Naples, dans le coin d'où nous étions partis. Alors là, on s'est reformé, on a reçu des renforts d'Afrique du Nord. Et puis on nous a dit, vous descendez sur Tarente. Tarente, ce n'était pas à côté, c'était au bout de la botte, en Calabre. Alors nous sommes arrivés à Tarente. On s'est dit qu'ils allaient nous changer de territoire d'opérations. « Où est-ce qu'ils vont nous envoyer? ». Alors les bruits circulaient que nous partions dans les Balkans. Mais c'était un bruit pour tromper l'ennemi comme on dit. On aurait pu nous faire embarquer à Naples, puisque nous devions débarquer en France. On nous a envoyés à Tarente pour garder le plus longtemps possible l'incertitude. De Tarente, on pouvait partir à droite ou à gauche. Donc les allemands ne savaient pas très bien où on allait. Et les bruits circulaient intentionnellement en disant qu'on partait dans les Balkans. C'est un jeu d'échecs, la guerre. Ce qui obligeait les allemands à garder des troupes là-bas, dans les Balkans.

Nous sommes donc à Tarente début août 1944, en instance d'embarquement pour une destination inconnue. Je précise, avant de quitter l'Italie, qu'au mois d'août 1944, pendant les durs combats que nous avons menés entre Naples et Rome, j'ai été promu sous-lieutenant. J'étais sorti un an auparavant de l'école avec le grade d'aspirant. Aspirant est un grade intermédiaire qui n'existe pas dans tous les pays. Sous-lieutenant est le 1^{er} grade d'officier. Je dirigeais toujours ma section, une trentaine d'hommes. Donc nous embarquons pour une destination inconnue, tant par nous que par les commandants de navire qui ne savaient pas s'ils partaient cap à l'ouest, c'est-à-dire vers la France, ou cap à l'est, c'est-à-dire vers les Balkans. Ils devaient ouvrir une enveloppe toutes les heures ou toutes les deux heures, qui leurs donnaient le cap. Tout ceci pour laisser le commandement allemand dans l'incertitude.

Nous débarquons donc le 15 août. Le 15 août au matin, les premiers commandos américains débarquent sur les côtes de Provence, ne rencontrent pratiquement pas de résistance, et nous, nous débarquons le 15 août à 11 heures du soir. Des bateaux de transport de troupes sur lesquels nous nous trouvions, au large des côtes de France, on nous a mis sur des péniches de débarquement pour pouvoir venir se poser sur les plages. Nous avions, je me souviens à 11 heures du soir, j'avais devant moi un adjudant qui devait mesurer 1,60 mètre, moi mesurant 1,70 mètre, j'avais de l'eau jusqu'aux épaules, et puis lui il a fait un peu glouglou en attendant de remettre la tête hors de l'eau.

Voilà, nous débarquons donc dans la nuit du 15 au 16, les américains avaient débarqué le matin même, pratiquement aucunes troupes allemandes ne se trouvaient dans ce secteur. Il y avait déjà le gros débarquement de Normandie qui était déjà bien installé depuis le mois de juin donc tout le gros des troupes se trouvait là-bas et ils ne pouvaient pas fournir toute la côte méditerranéenne. Nous avons marché depuis 11 heures du soir jusqu'au lendemain peut-être 8 heures, on a dû faire 60 ou 70 kilomètres avec un bardas et des munitions et des vivres pour 5 jours sur le dos. Y compris les chefs de section, nos hommes ne pouvant transporter 2 fois ce lourd fardeau.

Gurval :

Petit rappel historique, quel était l'objectif du débarquement en Provence ?

Grand-père :

L'objectif du haut commandement était de profiter de la concentration des troupes allemandes en Normandie contre le débarquement principal, de profiter de cette grande bataille de Normandie, pour remonter la vallée du Rhône où les troupes allemandes étaient moins importantes qu'en Normandie.

Gurval :

A cette époque-là, les troupes allemandes étaient toujours dans le nord de l'Italie ?

Grand-père :

Ah oui, oui, oui. Le reste du corps expéditionnaire et puis du corps allié, c'est-à-dire le corps expéditionnaire français qui comprenait 3 divisions, la nôtre étant enlevée du front en Italie, les troupes alliées continuaient leur progression vers le nord de l'Italie. Il y avait les canadiens, les américains et les français. Nous, nous avons été retirés de ce front italien pour participer au débarquement dans le sud de la France.

Alors la première journée, la première nuit a consisté, avec un lourd fardeau sur le dos, à marcher, marcher, marcher, à l'intérieur du pays. Nous étions peut-être à 20 kilomètres à l'intérieur du pays, dans la région de Cavalaire, et nous n'avons trouvé les troupes allemandes organisées en forte résistance qu'autour de Toulon, port de guerre important, où ils avaient des troupes de marine.

Et l'arrière-pays de Toulon avait été également érigé en ligne de défense très fortifiée. Quand je dis très fortifié, ça devait se situer vers le 19 août, je ne me souviens plus si c'est le 19 ou le 20, nous avons pris contact réellement avec une forte résistance allemande, nous avons déjà eu quelques échanges de tirs avec les allemands, par ci par là, mais sans que ce soit sérieux. Et nous arrivons aux environs du 20 août, c'est-à-dire 4 ou 5 jours après notre débarquement devant, ou plutôt derrière Toulon, l'arrière-pays de Toulon, les allemands occupant encore le port de guerre de Toulon et la ville.

Gurval :

D'accord. L'objectif était de prendre Toulon ?

Grand-père :

Oui, l'objectif était de prendre Toulon, et là encore nous avons eu de durs combats qui rappelaient ceux d'Italie. Les allemands avaient construit des blockhaus, non pas en béton, il y en avait quelques-uns, mais beaucoup en rondins, en bois, pour se protéger des obus. Et ils nous attendaient, ils savaient que nous arrivions bien entendu. La progression s'effectuait, nous avons fait un crochet d'une dizaine de kilomètres à l'intérieur du pays, et nous redescendions vers la mer sur Toulon. Notre progression, je parle de notre bataillon, était couverte niveau artillerie. Il n'y avait pas encore d'artillerie débarquée et nous avions un bâtiment de guerre anglais qui nous suivait à proximité des côtes. Et nous avions avec nous un foo, je t'expliquerai pourquoi, je précise ce mot parce que c'est amusant, pour diriger les tirs du bateau de guerre. Le foo, c'est f o o, forward observer officer. C'est toujours amusant de dire que nous avions un fou pour diriger les tirs (rires). Voilà.

Donc nous tombons sur des résistances très sérieuses. En ce qui me concerne personnellement, avec ma trentaine d'africains qu'on appelait sénégalais, mais qui étaient des bambaras, des saras, de toutes les races de l'Afrique, nous avons donné l'assaut à un blockhaus allemand. La première fois, en fin de matinée, je suis monté à l'assaut, avec une ou deux autres sections et notre commandant de compagnie qui a été tué d'une rafale de mitrailleuse à côté de moi. Nous n'avons pas pu prendre cette résistance. Le lendemain matin, notre commandant de compagnie étant tué, il y avait un officier, un capitaine, qui avait été blessé en Italie, donc évacué vers l'Afrique du Nord pour être soigné et qui venait de rejoindre notre unité, donc le jour où le commandant de compagnie a été tué. On lui donne le commandement de la compagnie le lendemain matin et on lui dit de monter à l'assaut du même blockhaus. Nous repartons à l'assaut, l'artillerie du bateau de guerre tirant sur le blockhaus. Le brave capitaine qui venait de revenir au bataillon est tué à côté de moi. Il a été tué lui d'un éclat de mortier ou d'obus dans la tête. Voilà.

Une fois cette ligne de défense prise, on a progressé plus facilement jusqu'à la ville de Toulon. Tout ceci était jusque la fin août 1944. Là, il y a eu un calme, les troupes allemandes se sont repliées vers le nord, rapidement, sans chercher à être encerclées et capturées. Et nous, nous avons donc remonté la vallée du Rhône grosso modo. Nous étions sur la rive droite et une colonne montait sur la rive gauche en direction de la ville de Lyon pour libérer Lyon le plus rapidement possible.

Gurval :

Est-ce que vous faisiez beaucoup de prisonniers durant ces combats ?

Grand-père :

Oui, à Toulon énormément de prisonniers, car ceux qui sont restés pour faire la dernière défense si on veut ont été capturés, ils se sont rendus.

Gurval :

Les prisonniers étaient envoyés en Afrique du Nord ?

Grand-père :

Oui, ils ont dû partir en Afrique du Nord. Quand il y a eu des bateaux disponibles. Car nous étions les premières troupes de débarquement, mais tous les jours arrivaient d'Afrique du Nord, et peut-être d'Italie, des renforts.

Gurval :

Et c'était donc la première fois que vous reveniez sur le sol français.

Grand-père :

Oui.

Gurval :

Donc ça devait être assez particulier niveau contact avec les populations françaises qui vous accueillait ?

Grand-père :

Oui, c'était l'euphorie générale, tout au moins les premiers jours. J'ai retrouvé d'ailleurs beaucoup de familles bretonnes à Toulon, marine oblige. Il y avait énormément de bretons. Nous sommes restés quelques jours, qui étaient presque des jours de vacances, les allemands s'étaient rendus, on était là dans la ville, on était détendu, et on était reçu dans les familles bien entendu.

Voilà, ensuite nous recevons, quelques jours après, peut-être une semaine, je ne m'en souviens plus, l'ordre de poursuivre notre progression vers le nord de la France, le long du Rhône. Et là, une petite anecdote, en remontant cette vallée du Rhône, le principal des troupes avait été laissé sur la rive gauche du Rhône pour aller le plus vite possible libérer Lyon. Et nous, notre brigade, une brigade c'était 3 bataillons en principe avec un élément de transport et un

élément d'artillerie légère. Nous, c'était la 4^{ème} brigade, à peu près 3.000 hommes.

Gurval :

Vous remontiez à pied ?

Grand-père :

En véhicule. Les allemands ayant décroché, il fallait essayer de suivre le plus rapidement possible pour ne pas qu'ils s'organisent en défense. C'est là que en ce qui concerne notre brigade qui se trouvait de l'autre côté du Rhône, sur la rive droite qui est une rive relativement accidentée pour ne pas dire montagneuse, nous avons progressé jusqu'au Morvan grosso modo, à Chamborigaud (Chamborigaud est en fait situé dans les Cévennes), je me souviens encore. Et puis là, stop, calme plat, on nous dit, vous pouvez vous installer, on va rester quelques jours.

Gurval :

Le Morvan est en Bourgogne, donc vous aviez passé Lyon.

Grand-père :

Oui, nous étions sur l'autre rive. Et Lyon a dû être libéré en même temps. Et nous, on nous a donné l'ordre de nous arrêter en nous disant : « vous ne progressez plus, vous attendez ». On s'est retrouvé dans des villages, en pleine forêt, montagneux, qui étaient peut-être les premiers contreforts du Morvan. Chamborigaud, ça s'appelait. Et nous avons su par la suite qu'on nous demandait d'attendre là parce que nous étions en panne d'essence. La progression, l'avance sur le plan logistique général était trop rapide. Donc tout le ravitaillement, et le carburant en particulier, qui venait d'Afrique du Nord je pense, ne pouvait pas arriver assez rapidement pour nous permettre de continuer notre progression. Alors, on a fait un petit arrêt d'une semaine.

Nous avons donc remonté le Rhône, la vallée du Rhône, sur les contreforts, de part et d'autre, et nous sommes arrivés en Bourgogne, à Beaune. Je sais que nous étions à Beaune, je pense que c'était fin août ou début septembre. Alors, à Beaune, nous avons eu une douloureuse arrivée par le fait que les parents du commandant de compagnie qui avait été tué à côté de moi devant Toulon, ce jeune sous-lieutenant en 1940 avait rejoint l'Angleterre, était passé en Syrie,

Liban, avait fait toute la campagne contre l'Afrika Korps, avait fait toute la campagne d'Italie, et quelques jours avant d'arriver chez lui donc, devant Toulon, il a été tué. Et ses parents avaient su qu'il était dans les unités qui avaient débarqué en France et ils l'attendaient bien entendu. Nous sommes arrivés pour leur annoncer qu'il était mort.

Bon, en septembre, la progression a repris dans des conditions plus guerrières, les allemands étaient remontés rapidement vers le nord mais nous attendaient dans la Haute-Saône, dans toute la partie du Territoire de Belfort, où les véritables combats ont repris. Pas avec la même intensité que sur le front d'Italie bien entendu puisque c'étaient des troupes qui venaient à peine de se réorganiser et qui nous attendaient, mais pas avec la même puissance d'armement, ni avec peut-être la même volonté de combattre. Ils voyaient très bien que les alliés avaient débarqué en Normandie, ils voyaient qu'ils se repliaient rapidement, les russes progressaient très rapidement sur le front est, donc ils sentaient que la partie était perdue. Les allemands sont disciplinés et courageux, ils continuaient à faire leur devoir, ce qui était normal.

Avec une petite difficulté, c'est encore une anecdote, lorsque nous faisons des prisonniers, des garçons très sympathiques de nos âges. Ben oui, ils se battaient pour leur pays, ce qui était honorable pour eux, je suis persuadé qu'ils ne savaient rien des camps de concentration ces braves garçons. Les camps de concentration ont été découverts à la fin de la guerre, mais le soldat allemand qui était sur le front, il n'en savait strictement rien. Alors nous leur demandions, après des combats relativement rudes et inutiles, nous leur demandions : « Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas rendus hier ? ». « Non, vous avez des troupes noires »... Alors la propagande allemande avait également joué en disant : « Vous savez, si vous avez des noirs en face de vous, vous ne pouvez pas vous rendre, ils vous coupent la tête ». Alors les pauvres allemands, ils n'osaient pas se rendre.

Gurval :

Ils étaient impressionnés par les combattants noirs ?

Grand-père :

Oui, oui, c'est ça (rires).

Donc tout ceci nous amène début décembre 1944 vers le ballon d'Alsace, où nous avons été blanchis comme on disait à l'époque. C'est-à-dire que nos

braves africains que nous avons depuis 2 ans avec nous, ne supportant pas le froid, ne pouvaient plus combattre dans de bonnes conditions et ont donc été rapatriés, ou tout au moins ramenés dans le midi de la France, vers d'autres tâches. Et nous sommes donc restés autour du ballon d'Alsace, dans les villages, pendant 8-10 jours. Nos noirs étant partis, on nous avait annoncé des renforts, un nouvel effectif européen cette fois-ci, des braves gars de la résistance de différentes régions de France et nous avons vu les premiers arrivés qui venaient du Morvan. Un bataillon qu'on appelait ça. En fait, c'étaient tous des braves gars. Ils se mettaient les galons qu'ils voulaient, le chef avait mis 3 ou 4 galons, c'était le boucher du village qui ne connaissait rien à la vie militaire. Mais il avait eu de l'astuce quand même. Il est arrivé avec une centaine d'hommes de sa région là-bas et il avait avec lui un officier allemand, un officier allemand de Berlin. Donc un militaire qui avait basculé dans le camp des alliés et qui s'était mis comme conseiller technique, pour ne pas dire chef de bataillon de ce groupe (rires).

Gurval :

Donc cet allemand était passé dans la résistance française ?

Grand-père :

Voilà, au dernier moment, après le débarquement sans doute. Après, qu'est-ce qu'il est devenu, il a dû partir à la légion étrangère. C'était lui le conseiller technique militaire du boucher qui remplissait les fonctions de commandant (rires).

Gurval :

C'était une troupe de va-t-en guerre !

Grand-père :

C'était un peu folklorique (rires).

Gurval :

Pour revenir sur les combattants africains, qu'est-ce que tu peux en dire après avoir été un an avec eux au final ?

Grand-père :

Non, j'ai été 3 ans avec eux. Par la suite, j'ai peut-être servi avec des troupes noires pendant 6-7 ans. Oui, ça faisait un an que j'avais quitté l'école. Au

combat, en combat européen, j'ai pu les apprécier, c'étaient des très bons soldats, bon, qui pouvaient... Dans la guerre en Extrême-Orient, ils n'étaient pas valables. Ils étaient valables dans des positions statiques, pour défendre un blockhaus par exemple, mais sur le plan initiative au combat, ils étaient un peu perdus s'ils n'avaient pas un encadrement européen correct. Ce qui fait que là, pendant la guerre en Europe, on est 3 ou 4 sections, on n'était quand même pas l'un à côté de l'autre. Puis on se rejoignait, on convergeait. Mais dans une section, les hommes étaient encadrés. Et c'étaient de bons soldats dans ces conditions-là.

Gurval :

Ils étaient loin de leur pays aussi.

Grand-père :

Ils étaient loin de leur pays aussi, ils n'avaient pas la même motivation que nous qui venions libérer notre pays.

Voilà. Donc nous sommes en novembre 1944, nous avons été blanchis, comme on dit, au ballon d'Alsace. Alors, en dehors de ce bataillon, enfin, ils étaient une centaine d'hommes du Morvan avec un officier allemand pratiquement comme conseiller militaire pour ne pas dire commandant de la bande là, parce qu'ils n'étaient pas complètement disciplinés, moi, j'ai reçu un renfort, je ne sais pas si on l'a fait exprès, venant d'une autre région qui s'appelle la Bretagne. Et mes 30 africains, ou plutôt mes 27 car nous étions 3 blancs, ont été remplacés par 27 bretons de chez moi, de Lézardrieux, de Paimpol, du Morbihan. Je n'avais que des garçons de chez moi.

Gurval :

Des résistants, des jeunes ?

Grand-père :

Oui, des petits résistants de la dernière heure. La résistance, on pourrait dire beaucoup de choses dessus, mais ça, ce n'est pas mon problème, bien qu'étant moi-même médaillé de la résistance. Mais il y a eu des résistants du dernier jour, il y en a même du lendemain qui ont eu malheureusement, ça on a vu ça dans en montant la vallée du Rhône quand nous arrivions dans des villages qui venaient à peine d'être libérés, des gens qui n'étaient pas du tout motivés. Ils étaient motivés mais pour autre chose, pour s'occuper des femmes ou bien de

l'argent. Un comportement de voyous, on était un peu désolé de voir ça, mais nous, nous étions des militaires réguliers, on passait mais on n'avait pas à s'occuper de ces problèmes.

Voilà, donc nous sommes en novembre 1944 en Alsace, sur le Ballon d'Alsace, et le temps de réorganiser la division, on nous donne comme objectif d'aller libérer l'Alsace. Nous descendons du Ballon, de la région de Belfort, et nous progressons en direction de Colmar. Les combats redeviennent sérieux autour des villes alsaciennes. Nous, nous sommes descendus directement du Ballon d'Alsace sur Masevaux et Thann qui se trouvaient au pied des reliefs. Nous avons eu là encore une anecdote, douloureuse, une de plus. En descendant du Ballon d'Alsace, il y avait des fermes dans la nature qui sont devenues maintenant des maisons d'hôtes ou des gîtes. Notre commandant, qui avait 32 ans, a été tué, il a voulu accompagner les 1ères troupes et dans une maison où on s'est retrouvé très souvent après, qui était donc une ferme auberge où on s'est retrouvé de nombreuses années après. Chaque année, à la même période, on se retrouvait une trentaine, une cinquantaine d'anciens de ce bataillon des troupes françaises libres.

Gurval :

Le commandant commande un bataillon ?

Grand-père :

Voilà, il commande 4 compagnies, grosso modo, ça faisait dans les 800 hommes à peu près. Une compagnie, grosso modo, ça a changé maintenant, l'armement des unités a considérablement évolué dans le sens où avant, nous avions des armes qui pouvaient tuer quelques hommes l'un après l'autre, ou bien une dizaine en même temps, alors que maintenant avec les armes modernes... Donc les effectifs humains ont diminué mais leur puissance de feu est nettement supérieure.

Gurval :

Donc ce poste de commandant était un peu maudit, tu disais qu'il y avait déjà eu dans le sud des commandants qui avaient été tués ?

Grand-père :

Ah non, en bas, c'étaient des capitaines, des commandants de compagnie. Le commandant était toujours là, le commandant Langlois, je peux le raconter. Le

commandant Langlois, il a été nommé très jeune commandant, se trouvait comme Saint-Cyrien, jeune lieutenant, en Afrique Equatoriale en 1938, en séjour dit colonial. 1940 arrive, l'Afrique Equatoriale se rallie à De Gaulle. Il était là-bas, il aurait dû normalement terminer son séjour en 1940 et rentrer chez lui en Bretagne, il était de la région de Vannes où il comptait se marier, il était fiancé. Il devait se marier. Les choses ayant évolué autrement, il s'est retrouvé en Afrique Equatoriale en 1940, et c'est là que les premières unités françaises libres ont été mises sur pied et envoyées en Syrie pour créer la division française libre qui s'est battue contre l'Afrika Korps, contre le maréchal Rommel. Donc notre commandant Langlois a fait toute cette guerre, la Libye, l'Italie, le débarquement en France, toujours comme chef de notre bataillon et il est passé à 4 galons. Et là, en arrivant au Ballon d'Alsace, il a été tué en voulant pénétrer dans une ferme où se trouvaient encore quelques allemands. Et nous avons veillé son corps d'ailleurs, à Giromagny. Sa famille est arrivée de Bretagne, sa mère. Sa mère avait perdu son mari à la guerre 1914-18 et avait déjà perdu 2 fils à cette guerre-ci. Est également arrivée celle qui aurait dû être madame Langlois, la fiancée du commandant. Ah non, non, non : erreur. La fiancée du commandant Langlois, donc de celui qui a été tué dans cette ferme auberge, a réussi, en passant par l'Espagne en 1943, à rejoindre la Tunisie. Donc lorsque nous étions sous la tente là en septembre octobre 1943, nous avons passé l'hiver. Et nous apprenons que la fiancée du commandant Langlois est arrivée. Donc depuis 1938 ils ne s'étaient pas vus, et pendant la guerre en passant par l'Espagne, elle est arrivée là. On les a mariés, ils ne s'étaient pas vus depuis 5 ans. Ça, c'était quand nous étions sous la guitoune au Cap Bon en septembre 1943. Nous leur avons acheté un beau tapis de Kairouan, on a envoyé un ou deux camarades dans la région de Kairouan et puis ensuite, nous avons reçu l'ordre de partir en Italie. Nous étions sous la guitoune, donc ils se voyaient de temps en temps, elle devait se trouver à Nabeul. Et puis elle s'est engagée dans les ambulancières pour pouvoir suivre les unités alliées. Donc elle a fait la guerre comme ambulancière, c'était une femme courageuse, elle était partie de Bretagne pour rejoindre son bien-aimé. Et ensuite pour suivre les troupes comme ambulancière.

Bon, nous revenons maintenant à novembre 1944, au ballon d'Alsace où le commandant Langlois a été tué en arrivant devant une ferme, à l'âge de 32 ans. Pour terminer avec le commandant Langlois, il est mort, sa femme est

rentrée dans les ordres, elle était mère-supérieure en Afrique. Nous l'avons revue quand nous faisions nos réunions dans les années 1970-1980, elle était rentrée d'Afrique, elle se trouvait en Bourgogne je crois. Pour nous, ce n'était pas la mère supérieure, c'était madame Langlois. Elle venait avec nous manger la choucroute dans la ferme où son mari avait été tué en 1944. Et ça a duré des années ça.

Gurval :

Et petite parenthèse par rapport à ce commandant pour connaître les choses de guerre. Des officiers à des postes importants, comme ce commandant qui commandait 800 hommes, ne se ménageaient pas, ils pouvaient monter au front comme tout le monde ?

Grand-père :

Les 800 hommes étaient au front. Le commandant était peut-être 200 mètres derrière mais il était au front, il était en première ligne. Trop de français voient les officiers bien habillés, dans les salons. Là non, nous étions en guerre, tout le monde était dans la boue, dans le sang. Il n'y avait pas de différence. La seule différence, c'est que le commandant normalement n'a pas à être directement en première ligne. Comme il commande 4 unités, 4 compagnies, comme dans un jeu d'échecs, il faut qu'il ait une vision de son dispositif.

Gurval :

Et là, ce n'était pas le cas ?

Grand-père :

Là, il est parti avec la première section. Dans l'euphorie de cette descente vers la plaine d'Alsace, on nous a dit, il y a encore quelques allemands dans cette ferme, une ferme perdue dans la nature. Bon ben il est parti avec le lieutenant qui commandait cette section. Le lieutenant a été tué d'ailleurs aussi. Il y avait encore quelques soldats allemands. S'ils avaient attendu le lendemain matin pour y aller, les soldats allemands étaient peut-être partis, hein. Voilà, enfin, c'est la guerre.

Donc nous arrivons dans la plaine d'Alsace, nous libérons différents villages, puis on se bat autour de Colmar, tout ceci est en novembre-décembre 1944, janvier 1945. Un hiver très rude, nous avons du moins 20, moins 22, nous étions bien entendu dehors, dans la neige. Et les allemands avaient là une

densité de tirs importante du fait que nous étions sur les bords du Rhin, et chez eux, c'était donc à 50 mètres de l'autre côté où ils avaient donc de l'artillerie. D'ailleurs, à un moment donné, on regardait notre montre, et le canonnier allemand, il devait regarder la sienne tous les quarts d'heure. « Ah attention, là, on va recevoir une giclée ». Alors il y avait les obus qui arrivaient sur nous (rires). Puis on était calme pendant 14 minutes.

Gurval :

Donc là, une période assez statique, les allemands sont cantonnés sur les bords du Rhin, ils défendent leur territoire.

Grand-père :

Eux, ils sont bien installés de l'autre côté du Rhin. Ils sont encore dans la plaine d'Alsace bien entendu, ils se replient en voulant conserver le plus longtemps possible l'Alsace bien sûr. Alors on s'est battu d'abord devant Colmar, après, il y a eu Strasbourg. Strasbourg a été libérée en même temps. Bon, en décembre, il n'y avait plus d'allemands dans la plaine alsacienne et nous étions en réorganisation, au repos quoi dans les différents villages alsaciens.

Gurval :

A ce moment-là, en décembre 1944-janvier 1945, est-ce qu'il y a déjà des unités américaines qui ont pénétré sur le territoire allemand ?

Grand-père :

Non, ils ont dû pénétrer, je crois que c'est un peu plus tard. Au nord, en février je crois, vers Darmstadt, dans ces coins là, au nord de Strasbourg.

Pour le moment, les troupes soviétiques avançaient, les troupes anglaises américaines montaient... Ah si, elles étaient déjà en Allemagne, mais vers la Hollande, vers le nord là. Mais le Rhin n'était pas encore franchi.

Gurval :

Au niveau de l'Alsace, il y avait des unités américaines ?

Grand-père :

Ah oui. Pratiquement partout. Sauf la montée après le débarquement à Cavalaire jusqu'à Belfort, nous étions entre français si j'ose dire puisque les américains s'occupaient encore de la poche de Normandie où il y avait de très durs combats. Mais en Alsace, nous avons retrouvé les unités américaines. Et

nous étions sous commandement américain. Le général De Lattre avait formé la 1^{ère} armée, comme on appelait ça. C'était la seule armée française d'ailleurs, il n'y avait pas de deuxième armée. La 1^{ère} armée française qui comportait plusieurs divisions, je ne sais plus si c'était 4, 5 ou 6. Et nous, nous avons été incorporés dès l'Italie dans les unités françaises en conservant notre spécificité « français libres De Gaulle ». Puisque nous venions d'Angleterre ou bien d'Afrique Equatoriale. Il y avait quand même une petite différence, les autres, l'armée française créée en Afrique du Nord, on nous regardait un peu d'une façon différente. Il y avait quand même presque une petite animosité à peine camouflée entre les troupes qui avaient dépendu du gouvernement de Vichy pendant 3 ans et puis nous qui venions avec le général De Gaulle. On n'était pas très bien accepté en Afrique du Nord, il y avait une scission, pas ouvertement... mais il y avait de temps en temps des petits accrochages. On était de la même famille tout en n'étant pas de la même famille.

Gurval :

Un petit mot sur les armées américaines que vous avez pu observer, côtoyer.

Grand-père :

Je n'ai rien à dire puisque je n'en ai pas vues. J'en ai vues, si, elles étaient à côté de nous, si, si, mais on ne se voyait pas. Le seul souvenir que j'ai, c'est pendant la grande attaque en Italie de la ligne Gustav, j'étais à côté d'un char américain, à côté je dis, à un mètre, il faisait déjà très chaud, plus le moteur du char, et il était sur la crête entrain de tirer avec son canon et ses mitrailleuses pour nous aider à progresser. C'est la seule fois où j'ai été à côté d'unités américaines.

Gurval :

Les américains avaient des moyens considérables ?

Grand-père :

Oui, oui.

Donc nous début décembre 1945, dans la plaine d'Alsace. Là, l'Alsace est libérée, c'est le calme plat, nous sommes dans les villages, au repos, et nous recevons à la mi-décembre du commandement de notre division, la DFL, que l'on n'appelait plus officiellement DFL d'ailleurs, mais pour nous c'était la division française libre, on nous avait donné un titre officiel, division

mécanisée d'infanterie ou je ne sais quoi, mais pour nous, nous étions trop fiers d'avoir notre insigne FFL, et puis on faisait un peu de la provocation, on continuait quoi. On n'était pas comme les autres, les anciens d'Angleterre, et puis d'Afrique.

Bon, à la mi-décembre 1944, on nous dit, ça y est, on fait mouvement. Alors, on ne savait pas très bien où on partait. Mais on a été regroupé je ne sais plus où, est-ce à Colmar ? Des trains sont arrivés et notre division a été embarquée, sur plusieurs trains bien entendu, direction le sud-ouest. Parce que les allemands s'étant repliés d'un peu partout, avaient gardé des poches en Bretagne, à Brest par exemple. C'est pourquoi Brest a été rasée par les américains, parce que les allemands y étaient encore. La Bretagne étant libérée. La poche de Royan, l'estuaire de la Gironde, où des unités allemandes s'étaient enfermées et tenaient un petit territoire mais ils ne s'étaient pas rendus.

Gurval :

Ce sont les fameuses poches. Etaient-elles vraiment stratégiques ?

Grand-père :

Si, si, c'était stratégique, peut-être pour leurs sous-marins qui pouvaient venir se ravitailler. C'était pour embêter aussi les troupes alliées, pour bloquer les fleuves, ou l'entrée des ports de guerre qu'ils tenaient.

Donc mi-décembre 1944, on nous a embarqués, on descendait, on traversait la douce France là où il n'y avait plus de guerre, nous sommes arrivés en Charente où il y avait du bon Cognac, et puis dans la région de Bordeaux où il y avait du bon vin, et on nous a installés dans différents villages, la division s'est mise en place, au repos bien entendu, en vue de s'organiser pour déloger les allemands de la poche de Royan. Ceci, c'était donc vers le 15 décembre. Comme c'était le calme plat et que notre division guerroyait depuis 4 ans déjà, les plus anciens ont eu leur première permission, donc en décembre 1944 pour aller chez eux, si le territoire était libéré. Et en décembre 1944, j'avais 20 ans, et je faisais partie des plus anciens, j'avais quitté mon pays 4 ans et demi avant. J'étais dans les premiers à partir en permission. Pour les fêtes de Noël. Bon, mes parents étaient toujours en Angleterre, j'avais des correspondances. Mon seul point de chute et mon seul point sentimental a toujours été Nod Wern, ma maison natale. J'ai expliqué ça à ma mère souvent, elle n'a pas compris. Que je sois à Saïgon ou à Buenos Aires ou ailleurs, Saint-Brieuc pour moi ce n'est

rien, Paimpol, c'était un tout petit peu, mon cœur c'était Nod Wern, ma maison natale. Donc me voilà parti en permission avec un autre camarade de Roscoff. Bon, à ce moment-là, les communications fonctionnaient encore très mal. On a pris un train. Alors, nous avons une permission, ça, ça devait être le 22 décembre jusqu'aux premiers jours de janvier.

Gurval :

Donc une dizaine de jours de permission.

Grand-père :

Voilà. Donc avec mon camarade de Roscoff, nous prenons un train à Angoulême qui nous a amenés je ne sais plus trop où, est-ce que c'est à Nantes ou à Niort, enfin dans ces coins-là. Où nous avons trouvé, mais c'était compliqué, un autocar, qui nous a amenés jusqu'à Rennes. Et là, nous avons pris le train Saint-Brieuc – Roscoff. Moi, j'ai débarqué à Saint-Brieuc, j'ai été voir des amis de Paimpol qui habitaient Saint-Brieuc, et j'ai trouvé un taxi, je ne sais pas dans quelles conditions. Ce monsieur âgé, m'a dit : « Mais Charlot, on va trouver un taxi pour aller à Lanmodez », comme il connaissait Lanmodez, il connaissait le Grand-père Corlouer, et puis je suis donc arrivé le 24 décembre après-midi, après 4 ans et demi d'absence, à Lanmodez, où nous avons passé le soir de Noël chez les grands-parents. En mangeant peut-être une soupe et un morceau de lard, enfin je ne sais pas. Quoique dans les campagnes, les gens n'étaient pas rationnés. Enfin là, ils ne fêtaient pas Noël. Voilà, donc j'ai passé cette permission.

Gurval :

Les gens avaient souffert de la guerre ? Pas tant que ça en Bretagne ?

Grand-père :

Non. Dans les villes toujours, les villes, c'est artificiel. Tu es obligé d'aller dans un magasin pour te nourrir. Celui qui habite la campagne, ben, il met des patates, il élève des poules, on arrive à la campagne à se débrouiller.

Gurval :

Il y avait beaucoup de présence militaire alliée à ce moment-là ? Surtout autour des poches, autour de Brest par exemple ?

Grand-père :

Voilà, et sur le front quand même. Sur le front, non plus en France mais en Hollande.

Gurval :

Je parle en Bretagne. C'était surtout autour des poches de Lorient et de Brest ?

Grand-père :

Oui, c'est ça, et la plupart, c'étaient des FFI (Forces françaises de l'intérieur), des gens du coin qui s'étaient mis un brassard et des galons un ou deux mois avant le départ des allemands puis qui jouaient aux guerriers. Nous, troupes régulières, on regardait ça un peu de côté avec un petit sourire. Mais enfin, ils se prenaient au sérieux.

Et donc je passe ma permission à Lanmodez, je rejoins mon camarade, on s'était donné rendez-vous à Guingamp, on se retrouve dans le train à Guingamp direction Paris. Dans les guerres, il y avait automatiquement un bureau militaire où on devait se faire contrôler les permissions. Donc nous nous trouvions en Charente donc nous allons à la gare d'Austerlitz je crois. On va au commissaire de gare pour faire poinçonner notre permission. Et le commissaire de gare nous dit : « Mais votre unité n'est pas dans le sud-ouest, elle est en Alsace ». Je dis « Ah oui, nous étions en Alsace il y a 3 semaines, mais maintenant nous sommes en Charente ». « Moi je dis que vous n'êtes pas en Charente, vous êtes en Alsace, alors vous allez à la gare de l'est ». Alors nous, on ne comprenait plus rien. On va à la gare de l'est, direction Saverne. Il y avait début-fin décembre-début janvier une contre-attaque allemande, contre-attaque des Ardennes là, Bastogne, ils avaient essayé de reprendre Strasbourg, c'étaient donc des combats très durs qui se déroulaient là fin décembre-début janvier dans toute cette région ici, dans le pays de Bitche. Et alors nous, notre division, on n'allait pas la laisser là-bas au repos. Pendant que nous étions en permission, elle a fait l'aller-retour, elle est revenue. Alors, on a rejoint notre unité devant Strasbourg, en pleine bataille. A tel point que notre division, la plus rodée depuis 1940, nous avons eu un bataillon en Alsace, vers le 15 janvier, qui a été obligé de se rendre. Faute de munitions et faute d'hommes, ils étaient encerclés et les troupes alliées ne pouvaient plus avancer, il y a eu cette contre-attaque allemande. Et moi, j'ai des camarades qui ont été faits prisonniers en janvier 1945 à Obenheim.

Gurval :

Donc petit rappel, combien d'hommes constituent un bataillon ?

Grand-père :

800.

Et nous, nous étions à Benfeld devant Strasbourg, interdiction de reculer, alors nous sommes arrivés en plein dans les combats. Moi, j'arrivais de Lanmodez où j'avais les doigts de pieds en éventail pendant 10 jours, on s'est retrouvé dans le bain rapidement. Bon, cette contre-offensive allemande s'est essoufflée, puis quelques jours après, tout est redevenu calme. Mais le bataillon qui était à Obenheim, les rescapés, sur les 800, il y en avait 200... Ils se sont retrouvés à cours de munitions. On a bien essayé de leurs parachuter des munitions mais les munitions tombaient à l'extérieur du village, où se trouvaient les allemands.

Gurval :

Tu disais, sur les 800 hommes, il y en a eu 200 tués, et le reste a été capturé ?

Grand-père :

Oui, c'est ça, capturé et envoyé en Allemagne. J'avais des camarades cadets qui y étaient, qui ont été faits prisonniers. Seulement, on ne les a pas mis dans les camps de prisonniers des français qui étaient depuis 1940. Puis ils se méfiaient un petit peu, nous étions des unités quand même du même niveau que la Wehrmacht, des combattants rodés. Alors ils les ont mis du côté de la frontière suisse. Moi, mes deux camarades cadets, il y en a un Vourc'h, d'Audierne, qui a réussi à partir, c'était en janvier, en février il est passé par la Suisse, il nous a rejoints, il a terminé la guerre avec nous (rires). Voilà, ça c'est donc janvier. Alors qu'est-ce qui s'est passé après ?

Gurval :

Vous n'êtes pas passé sur le territoire allemand ?

Grand-père :

On ne nous a pas fait cet honneur. La division française qui aurait dû passer en Allemagne, c'était la nôtre, qui faisait la guerre depuis 1940. Le général De Lattre de Tassigny ne nous a pas fait cet honneur, il nous a même au contraire embarqué une fois de plus dans des trains spéciaux. Et au lieu de nous envoyer à la poche de Royan, il nous a envoyés vers Nice. De là d'où nous venions, on avait débarqué à Cavalaire, et nous sommes arrivés dans la région de Nice où nous avons eu une mission de dernière minute puisque c'était peut-être en

mars, et la guerre s'est terminée en mai. Notre mission a été d'aller dans les Alpes pour déloger les Allemands qui se trouvaient dans les forts, des forts qui existaient depuis longtemps, sur la frontière franco-italienne. Alors, certaines unités allemandes, quand nous avons débarqué à Cavalaire en août 1944, ont dû recevoir l'ordre de monter dans les Alpes et d'aller occuper la ligne de défense qui était sur les crêtes. Donc ils sont restés, ils ont joué aux cartes depuis le mois d'août 1944 jusqu'en avril 1945, jusque-là, personne ne les embêtait. Et alors, on nous a donné cette mission. Alors, je pense que pour le commandement, c'était pour que l'intégralité du territoire français, avant la fin de la guerre, soit libéré. Alors on s'est battus, bêtement, on a perdu beaucoup d'hommes, 3 semaines avant la fin de la guerre. Courant avril, on se battait à 2.400, 2.500 mètres, dans toute la zone montagneuse des Alpes, dans la partie sud. Et nous sommes descendus après dans le Piémont. Deuxième séjour en Italie. Dans le Piémont, puis à partir de là, nous étions au repos dans les villages. Nous étions un peu en porte-à-faux puisque les « FFI » communistes italiens, Dieu sait s'il y en avait, avaient pris le contrôle de toute la région. Alors, on n'était pas tellement apprécié par les communistes qui voulaient bien entendu être les seuls maîtres de cette région.

Gurval :

Pour revenir sur les allemands dans leurs forts qui vous ont occasionné beaucoup de pertes, ils étaient complètement isolés. Comment faisaient-ils niveau logistique, niveau munitions, ils avaient quelques réserves ?

Grand-père :

Oui, oui. Ils avaient ce qu'ils avaient, ils avaient des réserves c'est tout. Seulement, quand tu es derrière du béton avec quelques réserves, et que l'assaillant, il doit se payer des pentes à 50% pour atteindre ces lignes-là ! On a eu énormément de pertes, d'une part du fait des Allemands bien entendu essentiellement, mais également par notre artillerie. Parce que dans un terrain aussi accidenté de 2.400 mètres, puis après tu as une vallée profonde, l'obus, ce n'est pas facile de régler les tirs. Alors il y avait des tirs d'artillerie de chez nous qui tombaient dans la zone où nous étions en train de progresser. On a perdu beaucoup, beaucoup d'hommes là. Des camarades cadets, j'en ai deux qui étaient dans une autre unité de la division, qui ont été tués bêtement là. Tout ça parce qu'il fallait reprendre les crêtes avant la fin de la guerre.

Bon alors, on va terminer là-dessus, nous sommes dans le Piémont, à Bologno Sandalmazo Cuneo, Cuni en français. Et puis on arrive à la fin de la guerre, mai 1945. Et en juin, on est venu nous récupérer, on est monté par je ne sais

quel col alpin pour venir dans la région parisienne. Donc voilà, la guerre 1945, c'était ça.

1945-1946, il n'y a rien à dire, j'étais en France. D'abord au repos, je l'avais bien mérité. Et puis en 1946, j'ai été désigné comme tous les officiers coloniaux, on passait un certain temps en France puis un certain temps dans un pays, je suis parti en avril 1946 pour la Somalie. On en parlera plus tard.

Gurval :

Petite question sur cette période de guerre, entre ton départ en Angleterre et la fin de la guerre, les échanges par courrier existaient avec tes parents notamment ?

Grand-père :

Oui, par courrier spécial d'ailleurs. Parce qu'il y avait la censure dans toutes les correspondances pendant la guerre, tout ce qui était écrit qui partait pour une autre destination hors pays, ça passait dans des bureaux de censure en Angleterre et ailleurs. Mais c'était déjà microfilmé, enfin moi je dis microfilmé, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais mes parents écrivaient, et puis moi, sur, je ne sais pas si c'était un imprimé spécial, mais format spécial, ils écrivaient donc normalement, et puis par économie de place dans ces différents envois, c'était réduit, c'était photocopié, et réduit sur un petit bout de document.

Gurval :

Et le courrier mettait longtemps à parvenir ?

Grand-père :

Ça dépendait, ça je ne m'en souviens plus.

Gurval :

Donc tu conversais assez régulièrement avec tes parents ?

Grand-père :

Oui, régulièrement, c'est beaucoup dire. Quand on était dans le convoi, ou bien même après au repos quelques jours.

Gurval :

Trois quatre lettres par an ?

Grand-père :

Oui, c'est ça. Oui, tous les 2-3 mois, un petit mot, « tout va bien ». D'autant plus qu'on ne pouvait rien dire, on ne pouvait même pas dire où on était. On n'avait pas le droit de dire : « je suis en Italie, dans telle région ». « Tout va bien, la santé est bonne » et puis voilà.

Gurval :

Voilà, donc on a fini la période de la 2nde guerre mondiale.

Grand-père :

Oui, donc pour reprendre, à la fin de la guerre, on nous a installés dans différents cantonnements en région parisienne. En ce qui nous concerne, mi 1945, nous étions en Seine-et-Marne, à Presles-en-Brie je crois. Et ensuite nous avons fait mouvement sur Beauvais où on nous a installés dans une caserne en assez mauvais état d'ailleurs, où on a installé nos cantonnements. Donc fin 1945-début 1946 s'est passé pour moi dans cette ville. Tout au moins dans cette région, Seine-et-Marne d'abord, puis Beauvais ensuite. Bon, ayant choisi à la sortie de l'école les troupes coloniales à l'époque, ma vocation était de servir dans les différents territoires de l'empire français comme on disait à l'époque, soit en Extrême-Orient, soit dans le Pacifique, soit en Afrique, soit en Martinique, en Guyane, enfin dans tous les territoires où la présence française existait.

Gurval :

Est-ce que, Grand-père, la question a pu se poser après la guerre, pour pas mal de gens qui étaient comme toi, qui s'étaient engagées au moment de la guerre de continuer dans une carrière civile ? Ou est-ce que pour toi, c'est venu naturellement que tu continues dans l'armée, tu t'es posé la question ?

Grand-père :

Oui, tout d'abord, je réponds à ta question. Mais tout d'abord, j'ai été nommé sous-lieutenant en Italie en juin 1944, et j'ai été nommé lieutenant à deux galons en septembre 1945, après la fin de la guerre, en France.

Alors, pour répondre à ta question, je t'ai déjà dit que en ce qui concerne les élèves de l'école militaire des Cadets, et puis les autres soldats des forces

françaises libres d'ailleurs, signaient un engagement pour la durée de la guerre, plus trois mois, le temps de voir venir, d'effectuer les formalités, sans doute de réfléchir. Donc nous avions la possibilité, en ce qui concerne les Cadets de la France libre, étant issus de différents milieux et de différents pays, dirais-je, puisque la dernière promotion de l'école militaire des Cadets était à 80% ou à 70%, je n'en sais rien, de français qui habitaient les Etats-Unis et qui étaient venus participer à la fin de la guerre.

Donc en ce qui concerne les Cadets, je ne sais pas le pourcentage exact, mais je dirais que 80% des élèves sortis aspirants ont quitté la vie militaire à la fin de leur contrat, c'est-à-dire 3 mois après la fin de la guerre, ayant la possibilité de trouver un job, soit dans leur famille, soit par leurs connaissances. En ce qui nous concerne, les tout-jeunes, nous étions une quinzaine, ou une vingtaine, n'ayant pas, moi je n'avais même pas 17 ans, j'avais 16 ans et 11 mois lorsque je me suis engagé, nous n'avions pas terminé bien entendu nos études secondaires. Et j'avais le choix en 1945, étant officier à deux galons à 21 ans, donc un bon départ de carrière dans l'armée, ou faire table rase et repartir à zéro. C'est-à-dire que ma vocation première étant d'être officier de marine marchande, il aurait fallu que je me remette à bachoter les maths, que je rentre à l'école d'hydrographie de Paimpol, que je me fasse encore 2 ou 3 ans d'études pour sortir officier de marine marchande. Ayant déjà eu des contacts avec des pays étrangers, déjà en Italie, en Angleterre, en Afrique du Nord, ayant comme mon petit fils Gurval la vocation d'ailleurs de circuler à travers le monde, je dis : « je reste dans l'armée ». En ce qui me concerne, ça a été ma réflexion.

4 – Djibouti – 1946 - 1948

Donc en avril 1946, je suis désigné, c'est ainsi qu'on disait, on recevait notre désignation de tour colonial, grosso modo, la vie des officiers des troupes de marine, ou des troupes coloniales, puisque c'était la même chose, la terminologie ayant été abandonnée à une période, je crois l'avoir dit, au début de 1901 ou 1902, et ayant été reprise en 1955, nous nous trouvons entre les deux, donc dans la période dite coloniale. Donc notre parcours était grosso modo : nous passions deux ans ou trois ans outremer, on revenait 2 ans en France, et ainsi de suite. Et en temps de paix, bien entendu, les familles suivaient. En temps de guerre, les familles ne suivaient pas. Donc en avril 1946, je suis désigné pour un séjour de 2 ans en côte française des Somalies, c'est ainsi que l'on appelait Djibouti et l'arrière-pays qui allait jusque la frontière éthiopienne. Pourquoi 2 ans, certains territoires c'était 2 ans et demi, d'autres c'était 3 ans, c'était surtout en fonction du climat. Les deux territoires les plus mauvais sur le plan climatique étaient la Somalie, très, très chaud, et la Guyane. Dans ces deux territoires, 2 ans. D'autres territoires, en Afrique noire ou en Martinique ou ailleurs, c'était 2 ans et demi, et les privilégiés étaient Nouméa et Tahiti, où ils faisaient 3 ans. Donc je pars en avril 1946 pour 2 ans en Somalie. C'était donc un an après la fin de la guerre. Rien n'était encore très bien organisé, et je prends un avion, ça a peut-être été mon baptême de l'air, à Paris, un avion militaire, un DC3, c'était ce qu'il y avait de plus courant, l'omnibus de l'air à l'époque, on embarque dans ce DC3, je ne sais plus s'il était encore militaire ou démilitarisé, mais il y avait 2 banquettes, c'est tout, une banquette de chaque côté dans la carlingue. Bon, j'embarque dans cet avion, avec 2 ou 3 civils, et j'apprends que cet avion allait à Ankara. Bon, moi discipliné, moi j'embarque dans l'avion, allant en Somalie, on verra bien en cours de route. Bon, les civils qui se trouvaient à bord, les deux ou trois, rejoignaient l'ambassade de France à Ankara. On fait un voyage un peu folklorique, assis sur notre banquette. On arrive au Caire. Là on dit : « vous débarquez ». Et puis l'avion, lui, continuait son itinéraire. Je me suis retrouvé au Caire pendant 8 jours-là, logé à l'hôtel, j'allais aux nouvelles tous les jours. Et au bout de 8 jours, on me dit : « il y a un avion qui part sur Djibouti ». J'arrive au terrain, il y avait un vieux Junker 62, c'étaient les avions de transport de l'armée allemande, de la Luftwaffe et qui avaient donc été réquisitionnés, pris par les différentes armées alliées à la fin de la guerre. Donc

cet avion que les allemands utilisaient comme transport de troupes ou pour largages de parachutistes, était un truc en tôles ondulées, qui n'avancait pas vite d'ailleurs. Je m'en suis rendu compte lorsque nous avons pris le vol. Donc me voilà dans cet avion pris par l'armée française. C'était un avion militaire français, pas depuis longtemps, mais il avait la cocarde. Et alors j'étais seul passager, il y a avait le personnel naviguant, deux officiers de l'armée de l'air, qui étaient à bord. Et cet avion descendait à Djibouti, où il n'y avait plus rien, puisque pendant la guerre, rien n'avait pu changer et c'était le premier avion militaire qui allait se mettre en place sur la base aérienne de Djibouti. Donc seul passager à bord, je me trouvais dans la cabine de pilotage avec mes deux compagnons de l'armée de l'air. Et nous avons remonté la vallée du Nil. Et on a fait escale, est-ce que c'était uniquement le midi ou bien le soir, je crois qu'on a dû dormir le soir à Wadi Alfa, c'est au Soudan. C'est là que je me suis aperçu, au compteur de l'avion, on volait à 110 km à l'heure, ce n'était pas beaucoup hein, mais on avançait. Et nous sommes arrivés à Djibouti. Je me souviens encore de ma première impression, nous avions survolé les montagnes de l'Erythrée et ensuite nous plongeons sur la pointe, la Corne de l'Afrique où se trouvait Djibouti. Et au fur et à mesure où nous descendions, on avait l'impression que le thermostat du four augmentait de plus en plus et nous avons atterri dans une fournaise bien entendu, en Somalie surtout, au mois d'avril, il faisait très chaud. Alors je me présente au commandement, on m'affecte dans un poste à 70 kilomètres de Djibouti sur la piste c'étaient des pistes, ce n'étaient pas des routes, qui menait à la frontière de l'Ethiopie, et j'avais un avantage sur mes camarades restés à Djibouti, c'est que mon poste se trouvait à 780 mètres d'altitude, donc de l'air frais. Et une vue extraordinaire puisque notre petite plate-forme où se trouvaient les baraquements de la compagnie plongeait sur le vide, et en bas, nous avions l'immense baie de Tadjura, qui était magnifique. Donc au lever du soleil, on voyait la mer où nous ne sommes jamais allés d'ailleurs parce que ce n'étaient que des escarpements dangereux de gros blocs de pierres, des rochers par ci par là.

Gurval :

Donc ça, c'était au sud de Djibouti-Ville ?

Grand-père :

Non, c'était à l'ouest. Non, la frontière était à 20 kilomètres de Djibouti et on tombait chez les anglais qui étaient en Somaliland. Tout ceci faisant partie maintenant de cet état fantôme de Somalie.

Gurval :

La base de Djibouti existait depuis longtemps ?

Grand-père :

A peu près à la même époque que les autres territoires d'Afrique, c'est-à-dire entre 1880 et 1900 grosso modo. A vrai dire, ce n'était pas une base où je me suis retrouvé, j'étais dans un poste, mais un poste en pleine liberté, il n'y avait pas de fortifications autour, c'était un petit plateau donc, à 800 mètres d'altitude où il y avait 5 ou 6 baraquements pour loger la compagnie, laquelle compagnie d'ailleurs était à 90% formée toujours de troupes africaines qu'on appelait les Sénégalais, de troupes noires et puis 10% de quelques soldats européens. Et l'encadrement officier, sous-officier, nous étions deux, moi sortant de guerre, déjà décoré, j'étais auréolé d'un petit quelque chose à part, j'avais déjà une croix de guerre, j'avais la médaille de la Résistance, 2 ou 3 médailles commémoratives. Donc comme la participation française dans la dernière guerre a été quand même assez symbolique, elle n'a pas été massive, je sortais un peu du lot. Surtout à 22 ans. Alors nous étions 2 officiers, il y avait moi, toujours chef de section d'ailleurs, là-haut sur le plateau, une compagnie, c'est-à-dire 4 sections, 4 fois 30, et nous les officiers, nous avions une petite maison coloniale en genre de fibrociment sur pilotis légèrement, et avec cette vue magnifique sur la baie de Tadjura. Mon capitaine était un vieux, un vieux pour moi 22 ans, il en avait 42, c'était déjà pour moi un « has been » comme on dit. D'autant plus que le pauvre garçon, bon, je fais une parenthèse, ce qui n'est pas à donner en exemple. Mais nous sommes restés un an là-haut, après nous sommes descendus à Djibouti, et presque sur l'année, nous ne nous sommes pas parlés. Deux officiers habitant la même case, un ayant sa chambre douche, petit studio, l'autre la même chose, et au milieu la pièce salle à manger pour les deux officiers. Alors mon vieux capitaine de 42 ans, nous sommes en 1946, n'avait pas fait la guerre. Bon, ce n'était pas à moi de le lui reprocher. Mais il était plus ou moins dans les chorales à Vichy. C'était un bon garçon, mais ce n'était pas un soldat. Moi sortant des batailles, je me retrouve avec ce

capitaine qui avait peur d'être mis à la porte de l'armée. Parce qu'en 1945-1946, on a fait le ménage comme on dit, quand je dis « on », c'est le gouvernement. Et une partie des officiers qui n'avaient pas fait ci, qui auraient dû faire ça, il y a eu une loi de dégagement des cadres, assez virulente, en disant: « Monsieur, dans 3 mois, vous prenez votre retraite ». Il y a eu beaucoup d'officiers qui n'avaient rien fait, ni d'un côté, ni de l'autre, qui n'avaient pas mal fait, mais ils n'avaient rien fait, et qui avaient peut-être un dossier et des notes qui n'étaient peut-être pas les meilleures, je n'en sais rien. Enfin, il y a eu beaucoup d'officiers qui ont été mis à la porte de l'armée en 1946. Donc, ce brave capitaine avait peur d'être dans le fourgon suivant.

Gurval :

Finalement, il a été dans le fourgon ?

Grand-père :

Je ne pense pas. A moins qu'il ne l'ait été lorsqu'il est rentré en France, il est rentré en France en 1947.

Gurval :

C'était peut-être un très bon chanteur, Grand-père ?

Grand-père :

C'était un excellent chanteur. Et qui plus est, les rares fois où on se voyait, il avait un phonographe, on n'avait pas l'électricité, on avait un groupe électrogène qui fonctionnait 2 heures le soir, c'est tout. Et il m'a orienté un peu sur la musique classique, qu'il connaissait parfaitement. Et les rares soirées où nous étions ensemble à côté du phonographe en buvant un pot, il m'a appris tout au moins dans ce domaine. Et sur le plan militaire, il avait tellement peur d'être mis à la porte de l'armée qu'il ne faisait, une fois de plus, il ne faisait rien. Nous étions rationnés en essence, on avait une allocation d'essence pour les 2 ou 3 véhicules militaires que nous avions. Tout était rationné dans toutes les unités françaises de l'époque. Bon, pour se faire bien voir, le rationnement, qui n'était déjà pas tellement important, il n'autorisait pas à utiliser un véhicule militaire pour apprendre, nous avions des petits canons antichars, pour faire 2 ou 3 kilomètres, avec mes hommes à bord pour leur apprendre leur métier militaire. « Oh non, non, non, vous mettez des bancs dans l'allée et puis... ». Je lui ai dit : « Ah moi, mon capitaine, moi... ». Alors on s'est fâché, le matin

à cinq heures, la compagnie, je dis 5 heures car surtout en Somalie, à Djibouti, entre midi et quatre heures de l'après-midi, il n'était pas possible de travailler donc on travaillait tôt le matin. Et je lui présentais tous les matins la compagnie réunie, comme ça se fait dans toutes les unités, le lieutenant Henry se mettait au garde-à-vous, présentait la compagnie à son capitaine, on hissait les couleurs. Et puis s'en était fini pour la journée. Il avait abandonné, moi je commandais la compagnie, et lui il se tenait tranquille dans son coin, en ayant toujours peur d'une sanction définitive.

Gurval :

Oui, donc c'était particulier. Un commandant qui ne commandait pas.

Grand-père :

Oui, oui, en pointillé. Mon commandant qui se trouvait lui à Djibouti et qui était de Roscoff, tout le monde était au courant de la situation. Enfin, comme ça ne faisait pas d'esclandres, bon, c'était moi le commandant de compagnie. Donc du fait des conditions climatiques exceptionnelles sur ce plateau à 800 mètres d'altitude, il avait été créé, à côté du camp militaire, jouxtant le camp militaire d'ailleurs, 5 ou 6 baraques et un petit restaurant, restaurant-dancing d'ailleurs qui accueillait pendant les 3 ou 4 mois de très grosse chaleur, les familles qui montaient de Djibouti, les femmes restant passer le week-end ou passer quelques jours dans ces différents trucs. Le restaurant étant ouvert était tenu par un grec. Bon, nous, le camp militaire ma foi, on bénéficiait de cet avantage pendant 4 mois, où on pouvait aller manger au petit restaurant. Le soir, il y avait dancing, bon, nous n'étions pas des malheureux.

Gurval :

Mais il y avait une population ou vous étiez complètement isolés sur ce plateau ?

Grand-père :

Djibouti, je ne parle pas de maintenant, j'ai vu des documents où des gros camions de 100 tonnes circulent sur des routes qui n'existaient pas pour aller chercher du sel dans différents lacs asséchés. A mon époque, il y avait Djibouti et il y avait 2 ou 3 postes où se trouvaient les compagnies, comme la mienne, sur la frontière éthiopienne. Et donc le bataillon était dispersé sur tout le territoire. Ce territoire avait une population, une densité de population quasi

nulle qui ne pouvait pas se voir d'ailleurs, il y a avait des frontières invisibles qui n'étaient jamais franchies par les uns et par les autres. Il y avait les Issa, les Dankalis, les machins... Et chacun avait son territoire. Mais pour l'Européen, ce n'était pas visible. Pour eux, ils savaient qu'ils ne pouvaient pas dépasser tel endroit, sinon les autres venaient les tuer. Bon. Donc la Somalie, à mon époque, la ville de Djibouti, dès qu'on sortait, 5 kilomètres après la sortie de Djibouti, on se retrouvait sur la lune, je dirais sur la lune, je n'ai jamais été sur la lune. Des gros blocs de pierres, donc d'origine volcanique, des très gros blocs de pierres, des plus petits, toute la Somalie était recouverte de ces explosions qui avait eu lieu je ne sais quand. Et de temps en temps, on arrivait dans une plaine de 5 ou de 10 ou de 20 kilomètres de long, une plaine qui était donc un petit désert, où il n'y avait rien. Genre des cuvettes. Mais plat. Et puis c'était ça, des cailloux, un peu de sable de temps en temps, c'était ça la Somalie.

Gurval :

Et donc ce point avancé où tu as vécu un an, il n'y avait aucune habitation ?

Grand-père :

Indigène, rien. Il y avait quelques Somalis, quelques familles, 2-3 par ci par là, qui étaient nomades d'ailleurs, qui étaient à 5 kilomètres du poste, avec leurs trois ou quatre chèvres, deux ou trois chameaux. Puis après ils se déplaçaient, ils mangeaient des espèces de, comment on appelle ça, des épineux, les bêtes elles se nourrissaient. Il n'y avait pas d'herbe, je ne sais pas comment ils...

Gurval :

Et donc le restaurant tenu par le Grec, il était à Djibouti ?

Grand-père :

Non, il était dans mon poste, en altitude. Ce qui permettait aux familles de venir se ressourcer, ne serait-ce que le week-end. Mais comme au point de vue hébergement, il n'y avait que 3, 4 ou 5, bungalows c'est un bien grand mot, constructions où il y avait 2 ou 3 chambres par construction, bon ben les familles devaient s'inscrire : « Tiens je voudrais bien passer tel week-end là-haut ». Ou bien des mères de famille venaient avec leurs enfants en bas-âge, ils restaient 8 jours ou 10 jours. Parce qu'en bas en Somalie, il y avait la

bourbouille, on avait des cloques partout, les bébés en souffraient encore plus que les adultes. Il n'y avait pas de climatisation à l'époque, il y avait le bon vieux ventilateur, c'est tout. Bon, n'insistons pas sur tous ces détails.

Donc j'ai passé un an là-haut, de début 1946 à début 1947, donc tous les jours exercices militaires, de temps en temps un petit raid pour aller, un petit raid, c'est-à-dire que l'on partait 2-3 jours, en calculant, des fois d'ailleurs il nous arrivait que le renseignement était faux, le point d'eau pour le soir. On dit que là, il y a une petite source, parce que sans eau, on était perdu quoi. Et alors là d'ailleurs, une des particularités, nos africains, qui étaient des Bambaras, des... tiens il n'y avait plus de Saras, les Saras, je les avais en Tunisie, en Italie, mais là c'étaient surtout, ils venaient de Côte d'Ivoire, du Sénégal, du Tchad. Enfin, c'étaient les troupes africaines, quoi. Les troupes, noires donc, résistaient moins bien que nous à la chaleur. Quand nous partions comme ça, rarement d'ailleurs, mettons une fois par mois, passer un ou deux jours sous la guitoune, à 20 ou 30 kilomètres du poste, ils buvaient énormément d'eau, il fallait absolument, pour nous également d'ailleurs, que à l'étape du soir, on soit certain de trouver un point d'eau. Voilà, parenthèse fermée.

Gurval :

Donc une année vécue un peu comme un ermitage, très isolé.

Grand-père :

Oui, c'est ça. Oui, sauf les 4 mois où le restaurant était ouvert. Ça mettait un peu d'animation à côté du camp militaire puisque le civil ne rentre pas dans la partie militaire.

Donc deux petits faits marquants. Pendant cette année à Arta, ça s'appelait Arta, A R T A, j'ai eu la mission de garder, de garder, d'ailleurs il n'y avait pas grand-chose à garder puisqu'on ne pouvait pas, si on sortait du camp, et s'il n'y avait pas d'eau, on mourrait de soif. Donc il n'y avait pas besoin de mettre des barbelés. De garder, ce n'était pas un prisonnier, un politique, enfin un politique, ce n'était même pas un politique, un vietnamien. Hô Chi Minh et ses communistes commençaient déjà à faire parler d'eux en 1946, 1945-1946 là-bas en Indochine. Et un beau jour, on m'a dit, un message du gouverneur par l'intermédiaire de mon colonel, le territoire de Somalie, l'autorité civile, c'était un gouverneur, gouverneur des colonies : « vous allez recevoir dans

vosre poste pour quelques semaines un homme politique vietnamien en résidence surveillée », pas comme prisonnier, mais en résidence surveillée. « Alors veuillez lui préparer une des cases réservées aux familles », ce n'était même pas à l'intérieur du camp militaire, à 50 mètres plus loin, une des cases pour son hébergement. « Vous le nourrirez avec la popote des officiers ». C'est-à-dire que, nous les officiers, on avait... Non, je continue, si je suis trop bavard, on...

Donc on a accueilli ce vietnamien, un monsieur d'une quarantaine d'années, parlant excellemment le français, et pour cause, il était agrégé de grammaire française. Il s'appelait Duyon Bak Mai. On l'avait mis en Somalie, qui était un territoire éloigné de tout, en attente, c'était donc en 1946, que la situation se décante. Il était en France, où bien entendu il avait beaucoup d'appuis politiques, en particulier donc du parti communiste, on ne voulait pas qu'il parte trop rapidement au Vietnam, où ça commençait à bouger de toutes parts, on a dit : « on va le mettre en attente en Somalie ». Alors monsieur Duyon Bak Mai et moi, nous avons fait connaissance, et on a d'ailleurs sympathisé rapidement, on buvait notre Cognac soda ensemble, nous allions faire des promenades sur la piste, en toute liberté, on ne pouvait pas aller plus loin sans véhicules, puis il n'avait pas du tout envie d'essayer d'aller plus loin, il était bien là, en attendant.

Gurval :

Il avait passé la guerre en France ?

Grand-père :

Ah ça je ne sais pas. Il était agrégé de grammaire française, est-ce qu'il était en France ou en Indochine pendant la période de guerre, je ne sais pas. Bon, en tout cas, il était très encadré par le parti communiste français et il recevait de la correspondance de France, en particulier de la fille de Marcel Cachin. Je ne sais pas, il y a une Cachin responsable d'un musée à Paris, est-ce que c'est la fille de Marcel Cachin ? Je ne sais pas. Il y avait une madame Cachin qui était en correspondance régulière avec lui. Et ça s'est très bien passé, il est resté là, je ne me souviens plus si c'est un mois ou deux mois. Et puis un beau jour, on nous a demandé de le descendre à Djibouti à l'occasion du passage d'un bateau qui partait en Extrême-Orient. Et puis il a rejoint l'Indochine. J'ai appris

d'ailleurs quelque temps après qu'il avait été tué, assassiné je crois, là-bas en Indochine.

Gurval :

Il était donc affilié au parti communiste ?

Grand-père :

Je ne pense pas. Peut-être un peu, il était surtout très nationaliste ce qui était à son honneur et ce qui pouvait sous un certain angle déplaire aux communistes. Les communistes, j'en parlerai tout à l'heure encore pour une autre affaire, n'aimaient pas trop que le nationalisme prenne le pas sur le communisme. Bon, ceci est terminé. Alors Duyon Bak Mai a été embarqué et a rejoint sa mère patrie, qui n'était pas encore indépendante à l'époque, complètement. Il y avait déjà un petit statut d'émancipation. Bon, j'ai reçu toujours là-haut pendant mon année passée à Arta, un jour, je reçois un télégramme, nous n'avions pas de téléphone, il n'y avait pas d'électricité, donc tout se passait par poste radio, tititita (Grand-père imite le bruit de la radio), je reçois donc un message me disant : « Préparez votre cantonnement, une personnalité de passage viendra passer la journée dans votre poste ». Bon, on astique un peu plus, et puis on attend. Vers 11 heures, on voit un petit convoi de quelques véhicules qui arrivent de Djibouti. Je vais les accueillir, et qu'est-ce que je ne vois pas, bon, il y avait déjà un officier français de Djibouti qui les accompagnait, je vois plusieurs personnes en uniforme et en casquette, et je vois Hô Chi Minh, Hô Chi Minh qui arrive dans mon poste. Monsieur le président, etc.

Gurval :

Tu le connaissais ?

Grand-père :

Je ne l'avais jamais vu.

Gurval :

D'accord, donc on te l'a présenté.

Grand-père :

Et alors nous lui avons offert l'apéritif, d'ailleurs il ne buvait pas d'alcool, il a bu un jus de fruit, avec ses officiers viets, on a tous bu l'apéritif. Il s'agissait de lui meubler la journée d'escale de son bateau, c'était un bateau de guerre d'ailleurs qui le ramenait. Il revenait de France, où il avait signé avec le gouvernement français les accords de Fontainebleau en 1946, essayant d'organiser la collaboration entre l'état français et l'état naissant vietnamien.

Hô Chi Minh, après les premières tueries et accrochages de 1945-1946, était venu en France, avait signé les accords de Fontainebleau, et repartait au Vietnam à bord d'un bateau de guerre français avec son entourage, son état-major, etc. Et devant passer la journée à Djibouti, pour des raisons politiques que j'ignore, ils n'ont pas voulu qu'il reste en ville et ils l'ont amené se promener un peu dans l'arrière-pays. Ils sont arrivés chez le lieutenant Henry, voilà.

Gurval :

Vous étiez à combien d'heures de route de Djibouti ?

Grand-père :

Il y avait une heure de route, 70 kilomètres de piste. Une grosse heure, ce n'était pas trop loin.

Gurval :

En tout cas, visite de Hô Chi Minh qui commençait à être connu je suppose.

Grand-père :

Oui, oui, puis il venait de signer les accords de Fontainebleau en 1946.

Gurval :

A ce niveau-là, petit aparté, vous étiez informés régulièrement des nouvelles ? Par la radio? Nouvelles internationales, actualités françaises ?

Grand-père :

Oui, oui. Bon, il y avait un bulletin d'informations local, c'est-à-dire Djibouti, l'état-major envoyait des genres de résumés des nouvelles principales internationales. Est-ce que nous avions des journaux, je ne m'en souviens plus. Nous avions la radio, qui nous permettait sur certaines fréquences de capter les nouvelles, quoi.

Voilà, donc je passe une année là-haut, début 1947, je redescends au PC, au poste de commandement du bataillon à Djibouti même, où je continue mon métier de chef de section. Dans un confort moins favorable qu'à 800 mètres d'altitude bien entendu, compte-tenu des conditions climatiques. Mais plus agréable du fait que je me retrouvais avec beaucoup plus de camarades qui avaient leur commandement aussi en ville.

Gurval :

Une vie sociale plus riche.

Grand-père :

Oui, c'est ça. Et du fait du passage des paquebots qui faisaient escale à Djibouti, partant vers l'Extrême-Orient ou partant vers Madagascar, ce qui nous donnait le plaisir, pendant la journée d'escale du paquebot, de pouvoir monter à bord, d'abord d'aller dans un truc climatisé, dans un bar agréable, boire un whisky ou un Cognac soda, et de retrouver des camarades perdus de vue depuis 2 ou 3 ans qui se trouvaient embarqués à bord de ce paquebot, en partance pour l'Extrême-Orient ou en partance pour Madagascar. C'était un lieu de rencontre pour nous.

Voilà, donc deuxième année voilà. Avril 1948, je reprends le bateau, le Félix Roussel, je rentre en France, mon séjour de 2 ans terminé. Et je suis affecté à Nantes, dans une unité, 8^{ème} BIC, 8^{ème} bataillon d'infanterie coloniale. A cette occasion d'ailleurs, en 1948, j'ai la surprise ou l'agréable surprise de recevoir un télégramme de Paris m'annonçant que j'étais nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre exceptionnel, compte-tenu de mes faits de guerre, ce qui à 24 ans était tout à fait exceptionnel, donc j'avais la Légion d'honneur à 24 ans.

Gurval :

Que tu as reçue lors d'une cérémonie ?

Grand-père :

Que j'ai reçue obligatoirement lors d'une cérémonie, à Nantes.

Gurval :

Des mains de De Gaulle ?

Grand-père :

Non, non, il y avait toujours une délégation de pouvoir. Moi ici aux Etangs, j'ai remis la Légion d'honneur avec une délégation de la présidence de la République. Mais pour remettre la décoration, l'Ordre national, il faut soi-même être dans l'Ordre national ou alors que ce soit un homme politique important qui reçoive délégation pour la remettre.

Gurval :

Donc tu as été un des rares à avoir la Légion...

Grand-père :

Un des plus jeunes, parmi les plus jeunes. Certains, exceptionnellement, pour des faits tout à fait exceptionnels, ou au péril de leur vie, ayant été grièvement blessés, ont reçu la Légion d'honneur plus jeunes, mais c'était quand même très exceptionnel. La Légion d'honneur, que ce soit chez les militaires normaux, c'est-à-dire sans titre de guerre exceptionnel, c'est vers l'âge de 40 ans qu'on est promu chevalier.

5 – Période indochinoise – 1950-1955

Bon, donc je rentre de Somalie, je passe en avril 1948, je suis affecté à Nantes, c'est d'ailleurs l'année de mon mariage. Et je passe mes 2 ans à Nantes. Au cours de ces 2 ans, vers la fin des 2 ans, je dois effectuer un stage à Paris, ayant été choisi, dans un centre de spécialisation pour les affaires cambodgiennes. Certains officiers étaient choisis, avant de partir dans un territoire, surtout un territoire indépendant, ou même pour les autres je crois, où nous avions une formation de culture générale sur ce pays, tant sur la politique, sur l'histoire du pays, que sur la langue, sur... Enfin, de manière à arriver avec une connaissance supérieure à celle d'un officier de troupe qui vient pour prendre sa section. Donc le fait de suivre un stage comme cela nous amenait à avoir des affectations spéciales dans un domaine où nous avions des connaissances supérieures à nos camarades de la troupe. Donc étant à Nantes, début 1950, je dois effectuer quelques mois, 3 mois je crois, de stage à Paris, dans la section Cambodge. Ce qui me laissait supposer bien entendu que je partais dans ce pays quelques mois après, après mes 2 ans passés en France. Et je suis donc parti en août 1950 au Cambodge en Indochine. 1950, malgré les accords de Fontainebleau de 1946, la guerre n'avait fait que se développer. Il y avait des opérations de plus en plus importantes, en particulier au Vietnam, en particulier à la frontière de Chine, puisque les communistes vietminh recevaient un appui total de leurs camarades chinois qui avaient à l'époque, à partir de 1950, occupé toute la Chine jusque la frontière du Vietnam. Ce qui n'était pas le cas en 1946. En 1946, les troupes de Mao Tsé Toung n'avaient pas encore atteint la frontière indochinoise. Donc à partir de 1950, il y a eu des opérations militaires un peu partout. Au Cambodge, c'était encore relativement calme, il y avait des infiltrations dans des zones inhabitées, forêts boisées montagneuses, des unités communistes vietminhs qui cherchaient à s'installer avec des partisans cambodgiens, communistes également, qui étaient avec eux, mais ils n'étaient pas nombreux. Donc me voilà affecté, j'arrive à Phnom Penh, je suis affecté dans une unité, la première unité de l'armée royale khmer, qui était mise sur pied, donc la première unité indépendante si l'on veut, avec uniforme indépendant. Donc j'avais été à mon départ de Paris détaché de l'armée française, je n'appartenais plus à l'armée française, mis à la disposition du ministère des affaires étrangères, pour être affecté dans une armée étrangère, donc l'armée khmer.

Gurval :

Etrangère ?

Grand-père :

Ah ben elle était étrangère !

Gurval :

Mais le territoire cambodgien était quand même une colonie française ?

Grand-père :

Ah non, absolument pas. Non, non. D'ailleurs, le territoire cambodgien n'a jamais été une colonie française, c'est toujours resté un royaume, qui était sous tutelle française. Mais en 1950, Norodom Sihanouk était le maître chez lui, est c'est pour cela qu'il avait créé une armée cambodgienne.

Gurval :

C'est le Vietnam qui était une colonie française ?

Grand-père :

Le Vietnam était une colonie, oui.

Gurval :

Et le Laos ?

Grand-père :

Le Laos est resté un royaume, mais était également sous tutelle. Disons-nous si l'on veut faire une comparaison : après la guerre en 1945, la Tchécoslovaquie, la Pologne étaient soit disant des états indépendants mais c'étaient des protectorats soviétiques. Bon, on ne le mettait pas officiellement, horreur, mais enfin, la politique de ces territoires se faisait à Moscou. Bon, c'est une parenthèse. Là, c'était pareil, le royaume du Cambodge, mais en réalité, la politique de ce royaume se faisait à Paris. Et à partir de 1950, il y a eu une émancipation, je ne sais plus, il y a eu des traités bilatéraux entre le royaume du Cambodge et la France leur accordant leur pleine souveraineté. Donc il y avait des unités de l'armée française qui se trouvaient sur le territoire cambodgien avec l'accord du gouvernement cambodgien, donc qui participaient à la lutte contre les autres troupes d'en face. Mais Norodom Sihanouk était le maître chez lui.

Gurval :

Comment t'es-tu rendu au Cambodge à cette période ? En bateau ou en avion ?

Grand-père :

Bonne question, bonne question. Je crois que je suis venu par bateau, sur un vieux rafiot, le vieux rafiot qui s'appelait l'Athos 2 qui était un vieux bateau de transport de troupes, en fin de carrière, qui était peut-être d'origine grecque ou je ne sais trop quoi. Et effectivement nous avons mis, tiens, c'est une anecdote ça aussi, nous avons mis 30 jours pour venir de Marseille au cap Saint-Jacques, c'est-à-dire à l'entrée de la rivière de Saigon, nous sommes tombés d'ailleurs en panne de machine dans l'océan indien pendant 24 heures, c'étaient des vieux rafiot à bout de souffle, transports de troupes, c'est-à-dire que nous étions, les officiers, nous étions dans une ancienne cabine de première classe réservée à une famille ou à deux personnes et il y avait des lits superposés, nous étions huit dans la cabine. Bon, il en était de même pour les sous-officiers, les hommes de troupes se trouvant dans les parties inférieures du bateau d'ailleurs. Alors oui, 30 jours.

Nous arrivons au cap Saint-Jacques en fin de journée, la marée faisait que nous ne pouvions pas remonter jusqu'au port de Saigon et nous sommes restés donc à l'entrée. Et le lendemain matin, à marée montante, nous devons remonter la rivière pour accoster à Saigon. Et il s'est trouvé une chose, c'est que le midship du bateau, enfin je suppose que c'était un midship, n'a pas bien fait son service pendant la nuit et le bateau a fait un tour complet sur son ancre, ce qui fait que le lendemain matin, lorsqu'on a voulu lever les ancres, tout était emmêlé, donc on a attendu la marée suivante, ce qui n'était pas un bon point pour l'officier de quart. Bon, voilà, ça, ce sont les petites anecdotes. Donc j'arrive à Saigon, on me dit : « vous attendez ». Saigon – Phnom Penh, je ne sais plus les distances, il y a peut-être 200 kilomètres, je ne sais plus, on le faisait dans la journée. En zone d'insécurité d'ailleurs, parce que toute la région de Saigon était déjà, pas contrôlée mais occupée par beaucoup d'unités vietminhs. On est en 1950. Et donc on s'embarque sur une camionnette avec plusieurs autres militaires affectés au Cambodge, et puis nous partons pour Phnom Penh, où j'apprends donc que je suis affecté à la formation du 1^{er} bataillon de l'armée royale khmer, armée indépendante. Donc je n'avais moi strictement aucun contact avec l'armée française, ni avec l'état-major français de Saigon. J'étais mis à la disposition du royaume du Cambodge.

Gurval :

Donc ta mission, c'était former ?

Grand-père :

Donc nous avons reçu un bataillon, c'est-à-dire, c'était peut-être 500 ou 600 jeunes garçons, cambodgiens bien entendu. Alors, ce qui m'a un peu facilité, c'est que mon stage à Paris, j'avais donc appris très rapidement la façon de pouvoir converser avec les cambodgiens. Donc je parlais un petit peu, après, ça s'est amélioré, le cambodgien. J'écrivais leur écriture, le sanskrit khmer, qui était un dérivé de l'indien, que tu connais. C'est un peu les mêmes caractères. Donc j'avais des notions supérieures à l'officier lambda qui se trouvait dans une section de l'armée française. Bon, l'histoire du Cambodge, nous la connaissions bien entendu et la situation politique du moment, nous étions bien informés, donc nous remplissions toutes les conditions pour être intégrés dans cette armée, sans faire d'impairs. On aurait mis quelqu'un débarquant sans..., ça n'aurait pas pu bien se passer. Bon, la formation du bataillon ayant été faite, on a commencé timidement à sortir avec eux, à faire leur instruction militaire tout d'abord, et ensuite à jouer pour de vrai sur des terrains où il y avait une petite insécurité. Je dis une petite insécurité, on risquait de tomber sur un petit groupe de khmers issaraks comme on les appelait donc, les alliés des vietminhs.

Gurval :

Quel était ton grade dans cette armée cambodgienne ?

Grand-père :

J'avais le même grade, là, j'étais encore lieutenant. C'était en 1950, j'ai été promu capitaine au Cambodge d'ailleurs, pendant mon séjour au Cambodge, j'ai été promu capitaine.

Gurval :

Donc là, tu étais encore lieutenant, tu dirigeais une section ?

Grand-père :

Une compagnie. J'étais déjà lieutenant ancien, comme on dit, je commandais une compagnie.

Gurval :

Donc 120 hommes à peu près.

Grand-père :

C'est ça oui.

Donc le séjour s'est déroulé, nous avons changé de place plusieurs fois. Bon là, c'était le premier camp d'entraînement à 30 kilomètres de Phnom Penh, ensuite nous sommes partis sur des plantations d'hévéas, progressivement on nous a mis dans des zones de plus en plus dangereuses. Mais en formant donc quand même nos jeunes soldats à la réalité des combats. Bon, sur les plantations d'hévéas, il n'y avait pas grand-chose non plus mais nous sortions bien sûr des plantations, nous allions dans la jungle, il y avait la vraie jungle tout autour, où nous avons eu quelques accrochages à droite et à gauche. Bon, a n'a même pas eu de blessés. Puis ensuite, on m'a mis au nord du Cambodge, à la frontière laotienne, à Stung Treng, sur les bords du Mékong, j'étais basé dans cette petite ville de province, chef-lieu de province, avec ma compagnie et j'avais un territoire, je ne peux plus le situer exactement, mais plus de la moitié des Côtes-d'Armor, c'était quand même relativement important.

Gurval :

Pour une compagnie oui.

Grand-père :

Non, moi, j'étais basé au chef-lieu de province, à Stung Treng, mais j'avais sous mes ordres deux autres compagnies qui avaient été poussées plus à l'intérieur, tout ça à travers la forêt primaire, c'était magnifique d'ailleurs, l'une à la frontière du Laos, et l'autre... J'avais donc le commandement d'un petit bataillon, étant encore lieutenant ancien. Chaque compagnie ayant bien entendu son commandant de compagnie mais pour la direction des opérations militaires que l'on pouvait coordonner ensemble, c'était moi le cerveau.

Donc j'ai terminé mon séjour, j'ai fait deux ans et demi là-bas. Alors en fin de séjour, je suis rentré en, quand c'était, décembre 1952, alors là nous avons eu déjà quelques, dans l'année 1952 dans cette région, nous avons eu plusieurs accrochages, on appelle accrochages lorsque deux unités adverses se rencontrent et commencent à se tirer dessus. Et j'avais une femme devant moi,

j'aurais bien voulu la connaître d'ailleurs, qui commandait les troupes d'en face, les vietminhs.

Gurval :

Donc c'étaient bien des vietnamiens ?

Grand-père :

C'étaient bien des vietnamiens, qui avaient franchi, pas la Cordillère, pas des Andes, mais la chaîne annamitique qui sépare la plaine du Vietnam du Cambodge. Ils avaient franchi toutes les forêts et descendaient timidement, mais descendaient dans la plaine, dans le territoire cambodgien quoi, tout en restant dans les forêts.

Gurval :

Ils ne se contentaient pas de se limiter forcément au territoire vietnamien ?

Grand-père :

Ah non, non, non. Alors, ils cherchaient bien entendu comme on le fait partout à avoir des collaborateurs donc ils avaient quelques unités khmères qu'ils avaient intoxiquées ou formées ou des gens qui étaient pour eux contre le roi. Mais moi je n'avais que des vietnamiens en face de moi, des vietminhs.

Gurval :

Qu'en était-il des khmers, étaient-ils loyaux vis-à-vis du roi ou certains étaient-ils tentés par le communisme ?

Grand-père :

Non, non, ce sont deux civilisations complètement différentes, les khmers sont orientés vers l'Inde, leur religions, leurs coutumes viennent de l'Inde, et la barrière de la chaînes annamitique fait déjà sur le plan physique que les vietnamiens sont plus proches des chinois, ils sont dans l'orbite asiatique, Chine, Japon un peu si l'on veut. Tandis que le khmer, c'est un homme bronzé, ayant un physique totalement différent, se rapprochant pas des indiens, mais ayant l'influence indienne chez eux. Bon, juste pour terminer avant mon retour en France, une anecdote relativement importante d'ailleurs. Deux ou trois mois avant de rentrer, nous connaissions parfaitement toute notre région, nous circulions à pied, c'est-à-dire que moi j'étais donc basé au chef-lieu de province

au bord du Mékong, pour rejoindre les zones plus ou moins sensibles, nous partions en piromoteurs, les grandes pirogues à moteur où on pouvait se mettre une dizaine, on remontait des cours d'eau relativement importants, pendant une journée. Ensuite, nous avions fait savoir à des montagnards que nous avions besoin de 5 ou 6 éléphants, pour nous transporter, pour transporter le matériel. Nous repartions encore au moins une journée à dos d'éléphants ou à pied d'ailleurs pour arriver dans les zones sensibles, les forêts primaires impénétrables pratiquement, où les vietminhs commençaient à organiser des camps. Nous allions dans le but de les déloger. Nous étions renseignés par les troupes montagnardes qui n'aimaient pas beaucoup les vietminhs, ils n'en avaient pratiquement jamais vus, sauf quelques marchands ambulants qui les avaient entubés. Ils n'avaient d'ailleurs pas vu non plus d'européens. Là où je travaillais, sur mon territoire, au pied de la chaîne annamitique, les populations primaires, les Moïs comme on les appelait, c'étaient certainement les premiers occupants du territoire, ils se rapprochaient davantage des papous, des mélanésiens, que des indochinois. Ils parlaient un dialecte à eux, ils ne parlaient ni le cambodgien, ni le vietnamien. Bon, au cours de quelques contacts, ils savaient quelques mots de cambodgien, mais c'était tout. Les français, ils en avaient pratiquement vu quelques rares fois, en particulier le relevé topographique de la région a été fait en 1927, une carte, comment on dit, plus ou moins vraie, ce n'est pas le terme exact, voilà, et donc qui avait été faite en 1927. Et bon, à partir de là, nos renseignements venaient des gens du coin, qui habitaient dans la plaine, donc des khmers, qui connaissaient « oui, en passant par tel endroit, vous arriverez et vous trouverez les villages montagnards, eux n'étant pratiquement jamais descendus des flancs de la chaîne annamitique. Bon, ils avaient été contactés par les viets mais ça n'avait pas tellement d'influence à l'époque.

Donc anecdote importante, je ne dirai pas historique : 2 ou 3 mois avant mon départ, les montagnards me connaissant puisque j'allais régulièrement chez eux, on m'annonce à mon chef-lieu de province, donc au pc de ma compagnie : « il y a deux montagnards qui veulent vous voir, ils sont arrivés en pirogue ». Ils avaient mis plus de 24 heures pour descendre. Alors ils nous expliquent, je fais venir un interprète qui comprenait, eux ils étaient encore un petit peu dans la plaine, ils n'étaient pas accrochés dans la forêt primaire, donc parlaient un petit peu le cambodgien ceux-là, ils disent : « Depuis 3 ou 4 jours, dans notre

village, il y a une dizaine ou une quinzaine de vietnamiens, ils sont là, ils attendent, il y en a un qui est malade, et puis ils attendent, je ne sais pas ce qu'ils attendent, alors je viens vous le dire ». Alors j'envoie tout de suite une section, je dis allez hop, vous allez voir sur place, une quinzaine de viets là, je n'avais pas besoin de déplacer toute la compagnie pour ça. Et j'envoie une section qui part en véhicule le plus possible, et ensuite à pied jusqu'au village où ils sont arrivés 24 heures après. Et à l'entrée du village, il y avait toujours ces viets qui étaient là. Bon, quand ils ont vu arriver une unité militaire, ils ont tirailé, mes hommes ont tirailé, il est resté un mort sur le terrain chez eux, nous on n'a rien eu. Et le reste, la dizaine de viets qui étaient là se sont enfuis dans la forêt. Bon, alors, mon chef de section a vu que le tué qui était là avait une paire de lunettes, un colt américain, une montre bracelet Movado, Movado, on ne savait pas ce que c'était, des jumelles. Compte tenu de son équipement, la section, en rentrant, ramène tout ceci. Je fais mon compte-rendu à mon chef de bataillon, le capitaine Hoggard, qui se trouve à environ 100 kilomètres de là, à Kratie, il y a avait bien 100 kilomètres ou 150. Voilà, « accrochage », « tel jour », « à tel endroit », « récupéré tel truc, tel truc, tel truc »...

Gurval :

Ton chef de bataillon entre parenthèses, il était cambodgien ou français ?

Grand-père :

Français, il était français. Nous avions quelques officiers cambodgiens. Oui, une parenthèse, mon adjoint à moi, c'était un officier cambodgien, un lieutenant sortant de Saint-Cyr, un très bon gars.

Gurval :

Donc beaucoup d'officiers de cette armée royale cambodgienne étaient français ?

Grand-père :

Au départ oui, le temps de former l'encadrement.

Bon donc au retour de ma section, je fais mon BRQ, bulletin de renseignements quotidiens comme on disait, à mon commandant qui est à 100 kilomètres de là. Voilà, accrochage, accrochage. Bon du fait que cet homme tué avait tout ceci sur lui, on savait que ça ne pouvait être qu'un officier. Donc mon commandant rend compte à Phnom Penh, voilà un accrochage, j'étais capitaine, oui, j'avais été nommé capitaine en octobre 1951, j'ai oublié de le

dire, et ça c'était en septembre 1952. Donc le renseignement est transmis, chacun le transmettant plus loin. Et dès le lendemain, branle-bas de combat partout, Saigon s'adressant, l'état-major français, alors que je n'étais pas français, s'adressant directement à moi, en me demandant le numéro des jumelles, le numéro du pistolet, du cold américain, le colt 1145, et la marque de la montre. Tout ça dans la même journée, toujours du grand état-major français de Saigon, « veuillez impérativement retrouver le corps de cet officier, lui prendre ses empreintes digitales et nous ramener sa main pour expertise ». On a tué un gros poisson pour une fois (rires). Alors rebelote, je pars avec une ou deux sections en direction de ce village, encore une journée pour y aller, et on y arrive : « où est le corps de celui qui a été tué ? ». Les montagnards, qui étaient pour nous, disent : « quand la section était partie, ils nous ont dit, rentrez dans les cases, et puis qu'il ne fallait pas que l'on sorte et que l'on regarde, et ils ont pris le corps et ils sont partis dans la forêt, mais nous, on les a suivis (rires), et on sait où ils l'ont enterré ». Alors nous voilà partis dans la forêt, on a déterré le pauvre gars, il était mort depuis 3 ou 4 jours déjà, et on lui a coupé la main, on a mis ça dans un bambou avec du schnaps, et puis on l'a ramené avec nous. Il y a un petit avion de Saigon qui est arrivé, qui a pris ça pour expertise à Saigon et puis quelques jours après, on savait qu'on avait tué un gros poisson, on a reçu les félicitations du roi, les félicitations de l'état-major français de Saigon, « vous avez tué le général Nguyen Binh, l'adjoint du général Giap ». Tu as entendu parler du général Giap ?

Gurval :

Oui, Oui.

Grand-père :

C'était donc le grand patron de l'armée communiste. Et il avait deux adjoints, un pour la partie nord, la partie nord, c'est-à-dire Laos-Tonkin-Annam, et le Nguyen Binh qui était dans la région de Saigon, qui prenait tout le commandement Cambodge, l'autre partie de l'Annam, et puis toute la Cochinchine.

Gurval :

Et qu'est-ce que ce général faisait là avec si peu d'hommes?

Grand-père :

Alors, voilà ce qui s'était passé, on m'a annoncé que le général Nguyen Binh, j'ai sa photo avec sa famille d'ailleurs, on m'avait envoyé un tas de photos, j'ai même son colt, on m'annonce que l'officier qui avait été tué était le général en chef, l'adjoint du général Giap pour la moitié de l'Indochine. Et alors, qu'est-

ce qu'il faisait là, très bonne question, tu as entendu parler de la piste Ho Chi Minh, tu en as entendu parler, on en parle encore, c'était à travers les différents territoires, à travers les forêts, à travers les montagnes, une piste par laquelle passaient les liaisons communistes du nord du Tonkin pour rejoindre la région de Saigon. Donc il s'est trouvé un concours de circonstances qui a voulu que ces gens-là ont été bloqués à cet endroit. Le général Nguyen Binh était convoqué, et je l'ai su par la suite, était convoqué au Tonkin, ça faisait quand même 1.200 kilomètres à pied, par Ho Chi Minh, par son polit bureau dirons-nous, pour rendre certains comptes, à l'issue de quoi peut-être il aurait eu des ennuis sérieux, parce que le brave Nguyen Binh, lui aussi, était nationaliste, il aimait sa patrie, avant d'être communiste. Et ce n'était pas bon ça, avec les communistes. Alors j'ai su qu'il était donc convoqué là-haut pour cette raison.

Et le deuxième concours de circonstances, son escorte avec laquelle il était parti de son PC dans la région de Saigon, avait pour mission de l'accompagner jusqu'à cet endroit, c'est-à-dire pas loin de la frontière laotienne, mais ne connaissait pas le territoire plus loin. Et une escorte devait venir du nord le prendre en compte pour continuer son parcours. Donc ces gens qui l'encadraient, ils étaient bloqués plus loin, ils ne connaissaient rien du tout, et l'escorte venant du nord avait pris du retard. Et alors, ils attendaient, ils attendaient, et l'escorte n'arrivait pas. Et en attendant, le brave général, il est aussi tombé malade, il a eu peut-être une crise de palu ou je ne sais quoi, puisque les montagnards m'ont dit : « il y en a un, il doit être malade ». Mais la raison principale, malade ou pas malade, c'est que l'escorte qui devait le reprendre en compte à partir de cet endroit, pour l'acheminer vers le nord, n'était pas arrivée. Bon, en tout cas, on s'est distingué en tuant le pauvre Nguyen Binh.

Gurval :

Qui sait, avant qu'il ne soit tué lui-même par d'autres ?

Grand-père :

Voilà, c'est ce qu'on a dit à l'époque, il aurait peut-être terminé dans de mauvaises conditions là-haut, en passant en jugement.

Gurval :

Petit aparté aussi, c'est toujours intéressant, ce général qui était vietnamien tombe malade, le climat est ce qu'il est dans cette région, il y avait beaucoup

d'officiers français ou même de soldats khmers qui tombaient malades, est-ce que les conditions de vie étaient difficiles ?

Grand-père :

Ah ben, on est tous tombé malade, moi, un moment donné, je me vidais, je me vidais, c'était pareil, le climat, l'alimentation, les conditions de vie, surtout nous au Cambodge, où on travaillait, c'était vraiment dans la grande jungle. On passait dans des plaines où il y avait des rizières bien entendu, des villages, mais du fait que les unités vietminhs qui cherchaient à s'implanter au Cambodge, n'allaient pas s'installer dans un village ni au milieu d'une rizière, ils restaient donc dans des forêts.

Gurval :

Donc des conditions de vie pas forcément évidentes. Vous aviez des permissions de temps en temps ?

Grand-père :

Non. Non, moi j'ai eu en deux ans et demi de séjour, j'ai eu l'occasion de venir passer une semaine à Phnom Penh. On descendait par le Mékong sur une chaloupe.

Gurval :

Donc deux ans et demi quasi passés...

Grand-père :

Dans la jungle.

Gurval :

Quasi au même endroit ?

Grand-père :

Non, j'avais commencé du côté de Phnom Penh, et puis après je me trouvais quand même à 200 ou 300 kilomètres de Phnom Penh, à la frontière cambodgienne.

Gurval :

Deux années quand même assez statiques.

Grand-père :

Voilà, basé au même endroit, avec la région critique du Cambodge si l'on veut, c'est-à-dire tous ces massifs recouverts de forêts primaires encore.

Gurval :

Et donc avec un objectif, c'était empêcher l'infiltration de vietminhs.

Grand-père :

Empêcher, oui, voilà, c'est ça. Et d'ailleurs, lorsqu'il y a eu le drame affreux des khmers rouges, en 1975, je n'y étais plus, où une bonne partie de la population cambodgienne a été massacrée dans des conditions qui dépassent les conditions des nazis, à coups de pelles, à coups de pioches, les médecins, tous les intellectuels ont été tout de suite descendus, c'était de la folie, ils sont arrivés à Phnom Penh dans les hôpitaux, ils ont arraché toutes les seringues, de la folie... Enfin, il y a une bonne partie, presque la moitié de la population cambodgienne, qui en est morte quand même. Tout ça pour dire que quand moi j'ai vu les images, pour faire des choses comme ça, il faut être à moitié fous, et quand j'ai vu les premières images à cette époque-là, je me suis demandé, je ne pouvais pas le savoir, ces petits bonhommes que l'on voyait arriver dans Phnom Penh, faire des choses aussi affreuses, c'étaient mes petits garçons des montagnes qui n'avaient jamais connu la civilisation et qui ont été embrigadés, intoxiqués, et on a dû leur dire : « là-bas, ce sont les méchants, il faut tout supprimer ». C'étaient mes petits gars des montagnes-là qui vivaient depuis des siècles bien tranquilles, et qui ont été embrigadés par ces fous. Bon, ceci n'a rien à voir puisque c'était en 1975.

Gurval :

Donc c'est la fin du premier séjour en Indochine. Tu reviens en France en décembre 1952, et compte tenu de la situation militaire, tu repars en Indochine en août 1953. Donc cette fois-ci, tu repars directement au Vietnam.

Grand-père :

En août 1953, je repars en Extrême-Orient, cette fois-ci par avion. Je prends un DC8 je crois, à Paris et je faisais une escale, enfin plusieurs escales je crois, Bahreïn, ou je ne sais où dans le Moyen-Orient, et ensuite à Calcutta. Au décollage de Calcutta, nous survolons la ville plusieurs fois et l'avion se repose. Il y a un moteur qui a des problèmes, ce qu'on nous indique à terre, et

nous devons attendre plusieurs jours avant de recevoir un autre moteur, de France je suppose, ce qui nous permet de visiter Calcutta, nous étions je ne sais combien à bord, combien pouvait-il y avoir, une centaine de passagers dans ces DC8, je n'en sais rien, et nous allons même jusqu'à l'ancien comptoir français qui se trouve au nord de Calcutta, dont je ne me souviens plus le nom, j'ai appris à l'école, Yannaon, Chandernagor, Mahé, mais celui qui est directement au nord de Calcutta...

Gurval :

J'ai oublié également.

Grand-père :

Enfin, il n'est pas loin, une centaine de kilomètres au maximum au nord de Calcutta, j'en retiens d'ailleurs l'impression d'un gros village, une rue principale mal entretenue, enfin, ce n'était pas très important. Ceci n'a pas d'importance. Nous repartons quatre jours après, donc direction Saigon. A Saigon, j'apprends que j'étais affecté au Laos. Non plus au Cambodge comme la première fois, mais au Laos dans le nord. Une chose très importante, c'est qu'entre 1950, ma date d'arrivée au premier séjour, et 1953, la guerre a sérieusement évolué, les armées sont mieux armées, les effectifs sont beaucoup plus nombreux de part et d'autre. Le corps expéditionnaire français a reçu l'appui des pays qui viennent d'acquérir leur indépendance, c'est-à-dire qu'il y a une petite armée cambodgienne, il y a une armée vietnamienne déjà bien étoffée par les français et déjà un peu par les américains. Et du côté vietminh, la puissance chinoise se trouvant aux frontières participe très largement à l'organisation, à l'armement des unités communistes.

Gurval :

Est-ce que l'on peut rappeler un peu les objectifs de cette guerre ? Les vietminhs combattaient pour l'indépendance ?

Grand-père :

Oui, il y a une confusion au départ, c'est que dès l'occupation française, il y a toujours eu une partie de la population qui la subissait mais qui ne l'acceptait pas. En partant de ce fait, ils rêvaient de leur pays indépendant et l'idéologie communiste depuis la révolution russe ayant fait son chemin, ayant des méthodes d'ailleurs très avancées, on parlait de Goebbels chez les nazis, mais

les communistes avaient sur le plan de la propagande des moyens aussi puissants. Ce qui fait que l'esprit d'indépendance de ces états indochinois, et d'autres à travers le monde d'ailleurs, était tout à fait louable, j'aurais été vietnamien, je pense que je n'aurais pas été profrançais, j'aurais été pour la libération de mon pays. Mais le communisme étant intervenu avec les moyens puissants qu'il avait avec l'organisation de l'union soviétique, a donc fait son chemin à travers la Chine et à travers d'autres pays, ce qui fait qu'en 1945, quand la guerre pour l'indépendance, dirons-nous, a commencé avec de vraies armes, il y avait une confusion. Je t'ai parlé de Duyon Bak Mai qui se trouvait à Djibouti, que les français avaient mis en réserve, n'en voulant plus en France mais ne voulant pas le laisser rentrer en Extrême-Orient, le cas du pauvre général Nguyen Binh qui était un patriote, il y avait une mixture malsaine qu'on n'apercevait pas mais qui existait à travers ce mouvement de libération.

Gurval :

Est-ce que la France était prête à cette période à octroyer l'indépendance au Vietnam mais sous certaines conditions ?

Grand-père :

Je pense, la politique française a toujours été un petit peu empirique, c'est-à-dire qu'elle subissait ou qu'elle voulait orienter sa politique chez les voisins, dans son propre intérêt bien entendu. Mais les faits étant là, les gens vous tirant dessus, il fallait bien soit composer avec eux, ou bien aller combattre.

Gurval :

D'accord. En tout cas, la situation a beaucoup évolué.

Grand-père :

C'était une vraie guerre, Dien Bien Phu l'a marquée d'ailleurs avec tout l'armement lourd qui pouvait y avoir des deux côtés.

Alors, j'en suis à mon Calcutta, mon retour en Extrême-Orient, mon affectation au Laos dans ces conditions de vraie guerre. Et le sud Laos, le Cambodge n'avaient pas trop bougé, il y avait de la guérilla toujours, surtout au Cambodge, les laotiens ont toujours été des pacifistes, on en a fait des communistes mais dans le sud Laos, s'ils attrapaient deux poissons pour nourrir la famille, ce n'était pas la peine d'en prendre trois. Bon, ils avaient une guitare ou un instrument de musique, ils allaient voir leurs filles qui étaient

très jolies et c'étaient des hommes heureux, n'en demandant pas plus. Donc moi je suis affecté dans le nord Laos, le nord Laos en 1953 a subi déjà plusieurs incursions assez sérieuses des troupes vietminhs, donc vietnamiennes pas laotiennes qui descendaient de la frontière de Chine toujours, du pays Thaï, et qui avaient dès le début de 1953 pris plusieurs postes français qui se trouvaient également le long de la frontière de Chine, en territoire laotien, qui avaient été donc pris ou qui avaient été évacués par les français. Alors la zone du nord Laos était non pas occupée à plein temps par les troupes vietminhs mais était déjà une zone assez peu sûre. La population d'ailleurs qu'il y avait là-bas, le nord Laos fait partie de ce que l'on appelle le fameux Triangle d'Or, Birmanie, pays Thaï, et donc le nord Laos où nous avions l'occasion très souvent de dormir dans des champs de coquelicots. Coquelicots égale pavot là-bas donc opium, c'était magnifique, des champs de pavot à perte de vue, dans la montagne, tout était montagneux.

Gurval :

A cette période, ton grade était toujours...

Grand-père :

Capitaine. Jusqu'à Madagascar. A l'époque, dans ces périodes de guerre, un capitaine pouvait commander une compagnie ou plusieurs compagnies, ou même un bataillon.

Gurval :

Donc une compagnie 100 hommes et un bataillon ?

Grand-père :

700-800.

Alors, je rejoins donc le nord Laos, Vientiane, où se trouvait le commandement des troupes du nord Laos, la capitale. Où je me présente au chef d'état-major, le colonel Vaudrey. Le colonel Vaudrey est rentré en dissidence d'ailleurs après la guerre d'Algérie. Je ne sais pas s'il est mort en France ou en Belgique. Il était très recherché par les autorités françaises, mais ceci après la guerre d'Algérie. Donc je me présente à Vientiane à l'état-major, le colonel Vaudrey, chef d'état-major me dit : « vous allez rester à Vientiane, je vous garde auprès de moi, nous allons mettre sur pied des bataillons légers, donc un peu moins de 700 ou 800 hommes, des bataillons de 500-600 hommes ». Il voulait faire

une nouvelle formule, avoir des unités relativement importantes mais plus nombreuses qui pouvaient aller donc sur la frontière de Chine combattre les envahisseurs, entre guillemets. Bon alors je lui ai dit : « moi mon colonel, ça ne m'intéresse pas de rester là, vos bataillons ne sont pas encore formés, il y en a pour plusieurs mois, je préfère rejoindre une unité combattante directement ». Alors on m'a affecté dans un bataillon laotien d'ailleurs, oui un bataillon laotien, et à ce moment-là, le nord du Tonkin, pays Thaï, étant carrément occupé par les unités communistes, il s'agissait de repartir dans le nord Laos pour reprendre ou réoccuper les petits postes occupés par les français 6 ou 8 mois auparavant lors de la première descente des troupes communistes vers Luang Prabang. Ils avaient fait une percée mais n'étaient pas restés, ils n'étaient pas sûrs de pouvoir avoir une implantation durable, donc ils ont fait une descente, ils ont capturé quelques postes français, ils en ont occupé d'autres qui avaient été évacués à temps. Et d'ailleurs, ceci est une parenthèse complète en ce qui me concerne, Monsieur Legendre, qui est le maire du village des Etangs, son père se trouvait dans un de ces postes dans le nord Laos, et a été capturé donc en 1953, il s'est retrouvé dans des colonnes de prisonniers qui ont fait 200-300 kilomètres sur des pistes, camouflés, avec une boule de riz, un peu de nourriture et une grande partie de ces hommes sont morts de maladie sur le bord de la piste parce qu'ils ne pouvaient plus avancer, ayant la dysenterie, ayant d'autres maladies, et le papa de monsieur Legendre donc se trouve là-bas en terre laotienne, enterré au bord de la piste, comme nous le faisions avec nos camarades, lorsque nous étions dans la montagne ou dans des zones. Il n'y avait pas encore d'hélicoptères, les premiers allaient apparaître à cette époque dans ces régions. Donc c'était encore la formule « marche ou crève ». Combien de camarades nous ont suivis sur les pistes avec une blessure au ventre, une dysenterie qui ne s'arrêtait pas, qui les vidait, ils suivaient tant qu'ils pouvaient, ils mourraient, on faisait un trou, on les enterrait et on continuait. Aucune possibilité d'évacuation, ceci était très important à dire pour cette époque.

Bon, je me trouve donc affecté dans un bataillon de chasseurs laotiens, et à cette époque, c'était donc octobre ou novembre 1953, se créait pour une deuxième fois le camp retranché de Dien Bien Phu qui se trouvait donc vers la frontière de Chine, en pays Thaï. C'était une grande plaine, entourée de collines, et qui semblait propice à l'organisation d'un camp important ayant

donc la possibilité d'avoir des défenses sur les collines et d'avoir des unités de manœuvre pour sortir à l'extérieur. C'est ainsi que Dien Bien Phu a été créé. Donc Dien Bien Phu en novembre 1953 s'organise, des troupes françaises arrivent du Tonkin, de Hanoi, s'y installent, et nous, nous nous trouvons donc dans la région de Vientiane encore, c'est-à-dire à 200 kilomètres, je n'ai plus tellement la notion des distances dans la tête, peut-être 200 ou 250 kilomètres au sud.

Gurval :

Au sud de Dien Bien Phu ?

Grand-père :

Dans la région de Luang Prabang, Vientiane.

Gurval :

Dien Bien Phu est où ?

Grand-père :

En pays Thaï, au Vietnam, les thaïs étant une population qui avait son parler, ses coutumes. D'ailleurs, les thaïs se trouvaient, une partie dans le nord du Tonkin et dans le nord Laos, une partie importante en Chine mais tout de suite dans la continuité, peut-être 20 à 25 millions et une autre partie importante au Siam. Le Siam que en 1939, un maréchal siamois, maréchal Pibulsonggram a voulu faire également, comme Hitler en Europe, en partant du Siam où se trouvait une bonne partie des Thaïs, créer le grand Siam, donc le Thaï Land, le pays des Thaïs. C'est de là qu'est parti, que le nom a été changé, à l'époque du nazisme en Europe, le maréchal Pibulsonggram a dit : « Dorénavant, notre pays s'appelle la Thaïlande, le pays des Thaïs ». Sous-entendu, les 25 millions qui sont là-bas en Chine, la Chine étant à l'époque très désorganisée, les 4 ou 5 millions qui se trouvaient en territoire indochinois, tout ceci va venir dans le giron du Siam. Voilà, c'était ça l'origine du changement de nom Thaïlande par rapport au Siam. Bon, je suis en train de m'égarer.

Donc Dien Bien Phu est installé en camp retranché en novembre 1953. Nous, notre grande unité, que l'on a appelé la colonne de Crèvecœur, du nom du colonel, le colonel de Crèvecœur, a été chargée avec plusieurs unités, des légionnaires, des unités laotiennes, des unités venant d'ailleurs, d'Indochine, de faire une colonne militaire, à peu près 2.000 hommes. Et je me trouvais

donc moi un des pions parmi ces 2.000 hommes. Moi j'avais eu l'habitude au Cambodge de faire de la guérilla contre guérilla avec des petites unités de 15, 20, 30. Je me trouve dans une colonne de 2.000 hommes. Mission : remonter vers le nord, en direction de Dien Bien Phu qui était en-train de s'installer pour réoccuper les territoires nord laotiens et thaïs, tout ceci étant mélangé là-bas, ces régions qui n'avaient plus de présence militaire française, dirons-nous. Alors, nous sommes partis par avion jusqu'à mi-parcours.

Gurval :

Donc ces 2.000 hommes, c'étaient des laotiens, des français...

Grand-père :

... des légionnaires français, il y avait un régiment de la légion étrangère, il y avait un ou deux bataillons laotiens...Laotiens, on ne peut pas, tout en les trouvant très sympathiques, ce ne sont pas particulièrement des guerriers, je te l'ai dit, la guitare, la pêche pour nourrir la famille, aller se faire tuer, ce n'était pas du tout leur genre. Enfin, ils étaient recrutés, par le gouvernement laotien d'ailleurs et puis ils faisaient leur service. Donc nous étions 2.000 hommes, une colonne disparate à partir. On a pris l'avion pour faire 200 kilomètres, toujours en direction de la frontière de Chine et puis à partir de là, cette colonne, je voyais dès le départ que mettre 2.000 hommes l'un derrière l'autre sur 2 ou 3 axes qu'on voyait sur une crête à 2 kilomètres des hommes qui progressaient, nous, nous étions sur une autre crête, d'autres étaient dans la vallée d'à côté, mais des bandes de 500, 600 ou 700 hommes comme ça, le vietminh, il n'en avait que faire, ils nous voyaient arriver, depuis le temps, ils avaient le temps de se camoufler, ou bien ils repartaient. Enfin, l'efficacité, elle a été nulle. Alors nous sommes restés, je suis resté de fin octobre début novembre 1953 jusqu'à la fin de la guerre en juin 1954, nous sommes restés dans la nature, dans les forêts, sur les crêtes, dans les vallées, à marcher, à avancer, à se battre, donc pendant 6 ou 7 mois, nous étions coupés du monde.

Gurval :

Comment vous étiez ravitaillés ?

Grand-père :

Par parachutes, uniquement par parachutes. Ce qui aidait un peu les vietminhs à voir où nous étions d'ailleurs.

Gurval :

Et il y a eu durant cette période des accrochages sévères ?

Grand-père :

De plus en plus quand nous montions vers le nord. Nous sommes arrivés en décembre, nous avons marché pendant un mois, un mois et demi. Dien Bien Phu pendant ce temps-là, ça faisait un mois et demi qu'ils s'installaient dans la cuvette. Nous sommes arrivés à une vingtaine de kilomètres de Dien Bien Phu et il y a eu des contacts terrestres, Dien Bien Phu a sorti une compagnie qui est venue à pied nous rencontrer, ils sont repartis. Le colonel Langlais était venu nous voir avec une centaine d'hommes et ils sont repartis chez eux. Et puis nous, nous nous sommes installés, on était un peu fortifié. D'ailleurs, j'ai des photos où je suis devant des blockhaus en rondins qu'on était en train d'installer, des photos qui étaient parues dans le Paris Match en 1953.

Donc le camp retranché, et nous à l'extérieur, à une vingtaine de kilomètres. Donc décembre, il y a eu cette rencontre, Noël 1953, nous sommes restés au même endroit mais bien entendu, on faisait des patrouilles de 10, 20 kilomètres à droite à gauche, avec de plus en plus d'accrochages sérieux avec des unités importantes, une centaine ou 200 hommes vietminh aussi bien armés que nous, donc c'était la vraie guerre avec beaucoup de blessés et puis pas mal de morts également. Alors, comment dirais-je, encore une petite anecdote, une petite parenthèse. Le 24 décembre 1953, nous étions donc sur ces positions à 20 kilomètres de Dien Bien Phu, c'était la guerre mais ce n'était pas ce qui s'est passé 3 mois après dans Dien Bien Phu. Le 24 décembre, Hanoi nous annonce : « les garçons, on vous envoie quand même un peu d'amélioration de l'ordinaire pour le soir de Noël ». Nous étions à ce moment-là pas tellement loin d'Hanoi, quand je dis pas tellement loin, c'était peut-être 200 ou 300 kilomètres donc notre ravitaillement ne transitait plus par le Laos, ça venait directement du Tonkin, donc d'Hanoi par avion, l'appui aérien venait d'Hanoi. Et alors voilà que les avions arrivent dans la journée du 24 et commencent à nous larguer les parachutes, de différentes couleurs d'ailleurs. Les viets étaient à côté de nous. Nous, nous étions sur une petite crête ici, les viets étaient sur une autre crête à 4-5 kilomètres. Et quand on sortait, les autres sortaient et puis on se battait entre les deux. Voilà le 24, les parachutes qui descendent mais ils étaient anormalement éparpillés. On en voyait qui tombaient là-bas à plusieurs kilomètres, les autres qui tombaient à peu près au-dessus de nos têtes, il y a eu

un loupé de la part des aviateurs, parce que pour nous localiser au sol, nous avions, je ne me souviens plus, des dossards que nous appelions ça : un tissu de couleur jaune avec un numéro identifiable de l'avion qui disait « voilà, ils sont là ». Alors, est-ce que les viets avaient également copiés sur nous et mis des dossards de même couleur, enfin, l'amélioration qui consistait en des cartouches de cigarettes, des cigares, des bouteilles de cognac et autres choses, et bien les $\frac{3}{4}$ sont tombés chez les viets (rires), en face...

Gurval :

J'espère qu'ils en ont profité !

Grand-père :

Ils en ont profité (rires) !

Bon alors nous sommes là en 1954, janvier, bon le même processus, on était installé dans nos rondins là, dans nos blockhaus avec des patrouilles de plus en plus importantes. Une patrouille au Cambodge, on la faisait avec une dizaine d'hommes, avec une quinzaine d'hommes, là, la patrouille c'était pratiquement une compagnie, c'était une centaine d'hommes, on n'envoyait plus 10 hommes dans la nature, sinon, on ne les aurait jamais revus. Donc on partait à une centaine d'hommes faire une patrouille sur 10, 15, 20 kilomètres dans la forêt, on revenait presque toujours avec des blessés parce que les autres en faisaient autant, ils nous attendaient, eux ils avaient des blessés de leur côté pareil. Janvier, février, tout ça, ça a été ce genre de travail jusqu'à l'attaque. Pendant ce temps-là, de Chine arrivait le matériel lourd vietminh donc au nord de Dien Bien Phu. Ils étaient en-train d'encercler Dien Bien Phu, nous on se trouvait au sud. Là, à part nos rencontres, il n'y avait pas de changements apparents. Et puis après, le temps qu'a duré la bataille de Dien Bien Phu, nous étions impuissants, nous étions toujours dans le même coin, on ne pouvait rien faire.

Gurval :

Vous étiez à une vingtaine de kilomètres ?

Grand-père :

Oui, une vingtaine, puisque la première liaison s'est faite à pied. Après, quand la situation s'est aggravée à Dien Bien Phu, nous, nous n'avions que nos armes

automatiques que l'on portait à l'épaule, nous n'avions pas d'artillerie, nous n'avions rien. Donc cette colonne n'a pas servi à grand-chose.

Gurval :

Vous n'avez pas reçu l'ordre d'aller à Dien Bien Phu alors ?

Grand-père :

Ça n'aurait rien changé, et l'on n'aurait même pas pu y arriver, il y avait déjà un cordon de troupes vietminhs tout autour. On a reçu l'ordre au contraire de s'éloigner, de décrocher pour ne pas être à notre tour, avec le peu de moyens que nous avions en dehors de quelques mitrailleuses, nos armes automatiques, nous n'avions pas autre chose.

Gurval :

Je n'y connais pas grand-chose en stratégie militaire, mais le problème de Dien Bien Phu était d'être encerclé, le fait de les prendre à revers n'aurait pas servi ?

Grand-père :

Dien Bien Phu, il y avait 8.000-10.000 hommes. Les vietminhs qui sont arrivés et les chinois, parce qu'il y avait des chinois avec eux, ils sont arrivés avec un armement plus puissant que celui qui se trouvait dans la cuvette à Dien Bien Phu et ils étaient beaucoup plus nombreux. Les chinois, on leur mettait l'uniforme vietminh et puis il y en avait des milliers, des milliers. Nous, on était 2.000 avec un armement très léger. Qu'est-ce qu'on aurait été à leur tirer dans le dos ? Ils nous foudroyaient une baffa, c'est-à-dire qu'ils nous tuaient tous puis c'était fini. Donc on a reçu l'ordre au fur et à mesure de la bataille de Dien Bien Phu de s'éloigner. Alors on a changé de position, on est parti un peu plus loin, on s'est un peu plus dispersé mais avec une efficacité nulle sur les combats qui se déroulaient dans Dien Bien Phu. Bon, Dien Bien Phu est tombé, nous n'étions pas loin, on a vu les dernières fusées, c'était début mai 1954. Et j'ai reçu l'ordre, moi, le reste des 2.000 hommes ou ce qu'il en restait avait mis cap au sud, s'était largement éloigné, et moi j'ai reçu l'ordre de rester avec ma compagnie, donc toujours à 20-30 kilomètres mais dans un autre endroit, avec ma compagnie de rester le lendemain de la chute de Dien Bien Phu en élément de recueil, c'est ainsi que l'on appelle cette action, sur une piste qui devait être une des principales pistes, le reste étant de la jungle à droite, à gauche, de rester

jusqu'au lendemain soir en élément de recueil, au cas où quelques éléments de Dien Bien Phu aient pu se sortir et ne se retrouvent pas tous seuls en pleine nature. On a passé la nuit, on a attendu le lendemain et on n'a vu personne si ce n'est, en fin de matinée, le brouillard était extrêmement dense, on était en altitude et puis dans le nord Tonkin, les températures correspondent un petit peu à nos températures européennes, dans le brouillard, vers 11.00, les viets qui avaient terminé leur travail dans la cuvette, qui avaient ramassé les 3.000 sur les 8.000 ou 10.000 soldats du camp, ils ont fait plusieurs milliers de prisonniers, et puis le temps de s'occuper de la cuvette, ils ont envoyé une unité, je ne sais pas si c'est un bataillon ou quelque chose, dans notre direction. Moi, étant tout seul avec ma compagnie entrain d'attendre voir si quelqu'un arrivait, je me suis trouvé encerclé, dans le brouillard, c'est le cas de le dire, ça tirait de tous les côtés, personne ne se voyait, c'était vraiment affreux. Et on s'est dispatché par petits groupes et on n'a récupéré aucune personne du camp. La nuit suivante, je me trouvais avec un petit groupe en pleine forêt et je me souviens, on était sur un petit rocher, sur un petit éperon avec des arbres partout et les vietminhs, ils n'avaient plus à se gêner, le camp était tombé, ils avaient évalué la puissance de cette fameuse colonne qui ne servait à rien, nous étions d'ailleurs par petites unités de 200-300, bon là, je me suis retrouvé tout seul avec quelques hommes et les vietminhs dans la nuit avec leurs lampes torches, ils se doutaient que l'on était sur un rocher camouflés quelque part, ils nous ont cherché : « ouin, ouin, ouin (imitation du langage vietnamien) ». Nous, on n'a pas bougé, je me souviens que le dernier repas que l'on a pu faire avec mon sergent-chef, repas entre trois ou quatre guillemets, il nous restait un bouillon cube pour faire de la soupe, mais sans eau, sans rien, on l'a cassé en deux, on a mangé ça comme des imbéciles, on avait soif, on avait soif, il n'y avait rien du tout.

Gurval :

Donc c'était une période assez tendue...

Grand-père :

Ah oui (rires).

Gurval :

Et la compagnie était dispersée ?

Grand-père :

Dispersée, dispersée, on s'est retrouvé après en fin de journée, par petits groupes, on est parti cap au sud, on savait qu'il fallait partir cap au sud, vers le Laos, vers le Mékong si l'on veut et donc le lendemain, on n'avait plus rien à manger, on a mangé des troncs de bananiers, il n'y avait pas de bananes, sinon, on les aurait mangés, même sans être mûres, bon, on a identifié que c'étaient des bananiers, des troncs de bananiers, on a cassé ça. Il n'y avait rien à manger, on avait un peu d'eau dans les cours d'eau bien entendu mais c'est tout.

Gurval :

Et vous étiez combien à ce moment là ?

Grand-père :

Une quinzaine. Et puis il y en avait une autre quinzaine un peu plus loin. On a réussi à rejoindre le gros du bataillon qui se trouvait déjà beaucoup plus au sud, on a marché, marché, marché, d'ailleurs Schoendoerffer a fait un film sur cette période, la 317^{ème} section, je ne sais pas si tu l'as vu, ça relate grosso modo cette vie dans la jungle, traqués par les vietminhs, les blessés suivaient, on enterrait les morts, enfin c'était affreux.

Gurval :

C'était dur ! Il y a eu beaucoup de pertes d'hommes dans cette période-là?

Grand-père :

Chez nous non, il y a eu des blessés, surtout dans la bataille dans le brouillard, à notre échelon je parle, le reste je ne savais rien. Mais il y avait des blessés partout. Et puis Dien Bien Phu, il y avait 10.000 hommes qui étaient morts ou prisonniers, et nous on cherchait à se sauver. A tel point que, je ne savais plus, j'ai regroupé ma compagnie tant bien que mal, beaucoup de laotiens en ont profité, voyant que c'était la fin quand même des européens, que les viets étaient les maîtres du terrain, beaucoup de laotiens ont fait défection, ont lâché leurs fusils et sont partis.

Gurval :

Donc tu as rejoint la grande colonne qui fuit vers le sud.

Grand-père :

Oui, enfin, la grande colonne n'existait plus, nous étions un peu en désordre, c'étaient des unités, les autres je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, moi je ne peux parler que de mon bataillon si l'on veut. Donc je rejoins, je regroupe, Dien Bien Phu étant tombé, nous sommes en-train de repartir vers le sud pour rejoindre le Mékong, pour rejoindre soit Luang Prabang, soit Vientiane. Les premiers jours après Dien Bien Phu, nous sommes harcelés, et puis après, nous nous trouvons dans la grande nature d'une façon beaucoup plus calme. Je pensais en ce qui me concerne que Dien Bien Phu ayant été pris, les importantes unités vietminhs qui s'y trouvaient allaient, sur le plan politique, allaient faire une descente vers le sud pour prendre dans la foulée Vientiane ou Luang Prabang, ce qu'ils auraient pu faire à mon avis très facilement parce qu'il n'y avait pas d'unités importantes qui étaient restées à ce niveau. Donc dans ma pensée, nous avions un poste radio avec nous, nous écoutions les nouvelles, si les vietminhs mettent cap au sud pour prendre l'une de ces deux villes, nous n'avons plus aucune possibilité de repli, il n'y a rien en dehors de la grande nature dans les parages. Je dis, dans ce cas, plutôt que de me constituer prisonnier chez les viets, je passerai en Birmanie, la Birmanie n'était pas loin, 70 peut-être 80 kilomètres, j'irai me constituer prisonnier chez les birmans plutôt que chez les viets. Voilà, donc après Dien Bien Phu, la politique en jeu sur une envergure internationale, donc monsieur Mendes France est au contact pour aboutir à la paix et les hostilités sont arrêtées, chacun se replie sur les positions qui ont été définies et le calme plat revient. Donc je peux rejoindre avec mon bataillon que j'ai retrouvé en cours de route Luang Prabang, nous arrivons donc à Luang Prabang à pied, après un périple de près de 7 mois dans la jungle. J'ai oublié qu'entretiens, sur ces 7 mois, j'ai été hospitalisé au cours de ces différentes escapades à travers la jungle et les rizières, j'avais perdu 18 kilos et j'ai été évacué dans un petit terrain d'aviation dans un village, la dernière fois d'ailleurs que l'avion se posait, au mois d'avril, j'ai été évacué à Hanoi, à l'hôpital militaire.

Gurval :

Donc avant la chute de Dien Bien Phu ?

Grand-père :

Avant la chute de Dien Bien Phu. J'y suis resté grosso modo, c'était au moment de Pâques, début avril, fin mars, je n'en sais rien, j'étais absent pendant une quinzaine ou trois semaines, hospitalisation, ensuite convalescence.

Gurval :

Qu'avais-tu eu ?

Grand-père :

C'était l'épuisement, total. On me faisait boire un verre de sang de bœuf tous les matins, j'étais au bout du rouleau. Au bout de trois semaines, les hélicoptères commençaient à être plus nombreux, j'ai rejoint mon unité, toujours dans les mêmes parages, là-bas, et nous sommes repartis autour de Dien Bien Phu pour faire le travail que j'ai déjà évoqué. Donc, le cessez-le-feu ayant eu lieu, je pense que c'est au mois de juin, peut-être un mois après la chute de Dien Bien Phu, je me suis retrouvé sur les bords du Mékong, dans une unité, au repos, il n'y avait plus de combats. Et à l'échelon international, les pourparlers se poursuivaient à Genève, et une commission internationale de contrôle, CIC, avait été constituée. Cette commission internationale de contrôle, chargée sur le terrain entre les deux partenaires, de vérifier que le cessez-le-feu avait bien été constitué, était composée d'un pays occidental, c'est-à-dire le Canada, d'un pays communiste, c'est-à-dire la Pologne, et d'un pays qu'on disait neutre qui était l'Inde, pays asiatique. Donc j'ai reçu un télégramme, disant que compte tenu de mes connaissances de l'anglais, j'étais affecté à la commission internationale. Donc j'ai rejoint une nouvelle fois Luang Prabang, où j'ai pris contact avec les premiers officiers de cette commission, le canadien, le, les communistes, parce que les communistes, c'est comme chez les gendarmes chez nous, il n'y a jamais un gendarme tout seul, ils sont au moins deux, les communistes, eux, ils étaient au moins trois, et l'indien, un commandant indien qui était tout seul avec un sous-officier. Et moi j'étais l'officier de liaison français à leur disposition pour différentes choses, que ce soit sur le plan logistique pour avoir un avion, pour se déplacer ou pour avoir telle ou telle chose, pour me rendre avec eux sur tel ou tel point de la ligne de démarcation entre les deux armées, j'y ai passé donc plusieurs mois comme ça, d'une façon agréable dans l'ensemble.

Gurval :

Toujours basé à Luang Prabang ?

Grand-père :

Basé à Luang Prabang, oui, oui. Ce qui fait que l'on se retrouvait soit chez l'officier canadien pour boire un bon whiskey du Canada, le soir bien entendu, dans la journée, ils me demandaient souvent de les accompagner dans certains endroits, on allait boire un verre de vodka chez la délégation polonaise pour la libération de Varsovie ou pour autre motif que l'on trouvait facilement, juste l'indien faisait bande à part. Mais on sentait quand même chez lui que sa neutralité asiatique, elle avait quand même un penchant vers le camp des asiatiques, c'est-à-dire des viets qui avaient battu les blancs. C'est ce que l'on pouvait penser. Donc j'ai terminé mon deuxième séjour d'Indochine dans ces conditions.

Gurval :

En 1955 donc ?

Grand-père :

Ça, c'était donc en 1955, et je suis rentré en France, je crois que c'était au mois de juin 1955. Mais la fin de la guerre, juin, oui peut-être, c'est ça, ça doit être ça. Oui, c'est même ça. Donc en juin, je suis rentré en France, j'avais droit à trois mois de congés bien mérités d'ailleurs, un état physique qui était assez déplorable.

Gurval :

Tu avais pu récupérer un peu à Luang Prabang ou pas complètement ?

Grand-père :

Oui, c'est ça. A Luang Prabang durant un mois ou un mois et demi, je ne dirai pas des vacances parce que la délégation communiste toujours cherchait la petite bête, ne serait-ce que pour nous embêter ou pour en demander davantage, enfin c'était la plus désagréable, la plus désagréable.

Gurval :

Tu es revenu avec quelques symptômes physiques, des maladies ?

Grand-père :

Oui, j'étais affaibli, dysenterie, enfin, tout ce que l'on peut attraper en restant comme ça. Il y avait déjà la guerre en Europe qui avait marqué un peu, et puis le fait de vivre dans la jungle comme ça pendant des mois et des mois, ça

n'améliore pas le physique. Même si la partie entraînement peut être un plus, le fait de vivre dans la nature et de marcher tous les jours, peut-être que ce n'est pas mauvais, mais enfin dans les conditions dans lesquelles on se trouvait, c'était quand même très, très dur.

Bon donc je suis rentré en France en juin 1955, par bateau, oui par bateau.

Gurval :

D'accord, donc on a fini la période indochinoise.

Grand-père :

C'est fini.



6 – Maroc – Suez – Algérie – 1955-1958

Gurval :

On va commencer la nouvelle période, la période qui t'a amené au Maghreb. Donc là, tu es rentré en France, tu as eu un congé de quelques mois, de 3 mois ?

Grand-père :

Logiquement c'était 3 mois, donc juin 1955, normalement juin, juillet, août, septembre, j'aurais dû rester en congés jusque la mi-septembre grosso modo. Il s'est trouvé que lorsque j'étais en Bretagne au mois d'août, que le 20 août 1955, des grands titres sur les journaux ont annoncé qu'il y avait eu des massacres d'européens, femmes, hommes et enfants au Maroc. Alors c'était donc le 20 août ceci. Et vers le 25 août, j'ai reçu un télégramme de Paris en me disant que ma permission de 3 mois bien méritée était écourtée et que je devais me présenter à Versailles dans ma nouvelle unité. Là, on m'a fait savoir avec d'autres camarades qui rentraient également d'Extrême-Orient que des renforts de rappelés, c'est-à-dire pour beaucoup des jeunes qui avaient déjà fait leur service militaire, qui avaient 23, 24 ou 25 ans, qui étaient revenus à la vie civile, avaient été rappelés, vu l'urgence et l'importance des massacres, pour être envoyés tout de suite en renforts au Maroc.

Gurval :

Parce que l'armée régulière française ne suffisait pas, les effectifs n'étaient pas assez nombreux ?

Grand-père :

Ils étaient occupés ailleurs sans doute. Je me suis retrouvé donc à Versailles, on me dit : « c'est très bien, votre congé n'est pas terminé, enfin ceci n'est que provisoire, vous partez avec une unité que vous allez mettre sur pied au Maroc ». Par avion civil d'ailleurs et nous voilà embarqués sur ces avions avec, moi j'avais beaucoup de parisiens, entre autres beaucoup d'ouvriers des usines Renault qui chantaient l'Internationale, qui n'étaient pas tellement d'accord pour être appelés et pour partir là-bas. Donc ça ne se présentait pas très bien au départ. Ces mêmes français qui étaient révoltés et qui chantaient l'Internationale le 25 août, un mois après notre présence au Maroc, étaient d'excellents français, ils ne chantaient plus l'Internationale. Bon, comme quoi on peut changer très rapidement. C'étaient de très bons garçons, ils avaient été

surpris par le fait d'être rappelés alors qu'ils avaient déjà créé une vie de famille, qu'ils avaient leur travail. Bon, ils sont restés d'ailleurs très peu de temps, peut-être 3 ou 4 mois, je ne m'en souviens plus, oui, peut-être quelque chose comme ça et nous sommes arrivés après les massacres bien entendu, donc de ce côté-là, nous n'avons pu rien faire mais une certaine effervescence s'est créée à travers le Maroc. D'ailleurs, c'est à ce moment là je crois que les français ont fait la bêtise d'exiler Mohammed V, compagnon de la libération parce que c'était un marocain, il défendait son pays, ils l'avaient exilé (rires) à Madagascar. Une bêtise de plus, qui n'arrange pas les choses. Donc une certaine effervescence.

Gurval :

Parce que quelle était la situation politique du Maroc à cette époque, c'était un protectorat ou une colonie ?

Grand-père :

Ça non, ça n'a jamais été une colonie, c'était un protectorat avec un sultan donc, Mohammed V, qui pendant la guerre 1939-1945 était sultan du Maroc et a fourni des troupes, donc des goumiers, des unités marocaines pour la campagne d'Italie où ils se sont très bien battus. Et il a été fait compagnon de la libération par le général de Gaulle après la guerre. Puis voilà qu'un gouvernement en 1955, parce qu'il avait dû, je pense, je n'en sais rien, demander une autonomie ou une indépendance complète de son pays, et hop direction Madagascar. Ce qui fait que ça a aggravé immédiatement la situation au Maroc, ce qui a entraîné ces massacres et puis les différentes manifestations à droite et à gauche. Donc je suis arrivé là en 1955.

Gurval :

Dans quelle ville ?

Grand-père :

En première urgence, nous sommes arrivés, l'avion nous a débarqués à Casablanca, nous étions à Mazagan, une centaine de kilomètres au sud, ça a changé de nom depuis, sur la côte atlantique. Mais bon, il y avait des manifestations comme il peut y avoir des manifestations en France, elles n'étaient pas armées d'ailleurs, personne ne nous a tirés dessus. Alors, on a joué un peu le rôle de maintien de l'ordre, on disait « tiens, dans telle ville il

risque d'y avoir... ». Alors on se déplaçait, ma compagnie allait dans une ville, on était là. Nous n'avons eu aucun problème avec les marocains. Alors, ça nous a permis de voyager, d'aller de Mazagan à Marrakech, de Marrakech à Ouarzazate où je suis resté 3 ou 4 mois, on allait dans le désert saharien, dans le grand sud marocain, après je me suis retrouvé dans le riff, dans le grand nord marocain, mais c'était de la promenade.

Gurval :

Et là tu étais en couple, tu étais avec Marie-Louise ?

Grand-père :

Oui, voilà. Les familles avaient plus ou moins, je dis plus ou moins, le droit de rejoindre. Je dis plus ou moins, moins que plus d'ailleurs, ce n'était pas autorisé mais comme la plupart de ces militaires qui étaient avec moi venaient de faire plusieurs années en Extrême-Orient, ils étaient tout contents de voir leur famille. Alors ce n'était pas autorisé mais le commandement fermait les yeux. Alors comme on voyageait d'hôtels en hôtels, on trouvait une école pour mettre la troupe, d'ailleurs nous avons reçu des africains déjà je crois. Alors nos hommes, ma compagnie, les compagnies étaient largement disséminées dans le pays, on trouvait une école pour loger les 120 hommes, les cadres étaient logés à l'hôtel ou aussi dans un autre local. C'était presque du tourisme, dirons-nous. On était là, soit disant pour le maintien de l'ordre mais nous n'avons jamais eu à intervenir en tant que maintien de l'ordre.

Gurval :

Combien de temps cela a-t-il duré ?

Grand-père :

Une année, une année au Maroc. De là, en Algérie, la situation militaire commençait à prendre forme, des fellaghas, il y en avait de plus en plus dans les montagnes, les accrochages étaient de plus en plus nombreux. Ah oui, il y a eu une petite anecdote avant, pendant que nous étions au Maroc, il y a eu la nationalisation du canal de Suez, en 1956, début 1956, courant 1956. Et notre unité a été désignée une fois de plus pour faire partie du corps expéditionnaire à Suez. Alors, avant de quitter le Maroc, nous avons repeint tous nos véhicules couleur sable, prêts à intervenir là-bas éventuellement à Suez. Bon, entre temps, nous sommes passés en Algérie, à 70 kilomètres d'Alger, dans la

Mitidja, on a commencé à faire quelques petites opérations mais ce n'était pas bien méchant. Pour les soldats de métier comme nous, ce n'est pas parce qu'il y a plein d'hommes armés dans un coin que c'est un grand problème. Et puis est venue l'heure, avec les anglais, de mettre sur pied ce corps expéditionnaire, direction Suez. Donc nous avons embarqué à Alger, les anglais venaient d'ailleurs et les convois se sont formés en haute mer pour partir à Suez. Dans la deuxième partie de la Méditerranée, à la même époque, c'était donc vers octobre 1956, les russes étaient en train de massacrer les hongrois à Budapest, il y avait l'insurrection à Budapest, et nous, nous étions à ce moment-là en mer, direction Suez. Les américains n'étaient pas du tout d'accord pour que les franco-anglais interviennent à Suez et alors, ils nous l'ont fait voir en pleine Méditerranée, notre convoi qui comportait je ne sais combien de bateaux a été coupé par un super porte-avions qui s'appelait le Forrestal. Le plus grand porte-avions américains a coupé notre convoi pour manifester le mécontentement des américains, alors qu'à côté de là, à Budapest, ils laissaient les hongrois être massacrés par les russes. Donc ça, c'est la diplomatie à l'américaine, ils ne cherchent pas à comprendre. Bon, donc nous sommes arrivés à Suez, où les combats étaient déjà terminés. Il avait suffi de quelques unités israéliennes d'un côté et de parachutistes français qui avaient été largués au-dessus de Port-Fouad, Port Saïd et toute la région. Lorsque nous sommes arrivés, on s'est contenté de garder des prisonniers égyptiens, des officiers dans le vestiaire d'un stade, à Port Fouad, pendant une dizaine de jours, prisonniers entre guillemets, on allait discuter avec eux, on se disait : « ça va se passer ». Un beau jour, on a reçu l'ordre de repartir, on a fait une promenade à Suez.

Gurval :

Pour revenir à Suez et rappeler le contexte historique, le canal a quand même été nationalisé, sous la pression américaine ?

Grand-père :

C'est ça, il était déjà nationalisé, Nasser, le colonel Nasser qui était donc le chef de l'état égyptien à l'époque avait décidé : « c'est chez nous, on nationalise ». Les intérêts français et anglais étaient très importants dans cette région et ont fait que les français et les anglais ont voulu réagir en formant un corps d'intervention. Est-ce que c'était pour reprendre directement le canal, les américains, qui eux avaient certainement des intérêts dans l'affaire quelque part n'étaient pas du tout d'accord pour que nous intervenions. Mais à côté, les

russe à Budapest, pendant ce temps-là, leurs chars dans les rues tuaient la population hongroise.

Gurval :

D'accord. Donc ensuite retour en Algérie.

Grand-père :

Donc retour en Algérie, sur nos bases de départ. Donc ça c'était courant 1956. Ensuite, la guerre du djebel, 1957, jusqu'en septembre 1958, la guerre, guérilla dans les montagnes, nous sommes restés dans la Mitidja, la plaine qui était très riche, exploitée par les colons français depuis 100 ans où il y avait des vignobles à perte de vue, des terres cultivées.

Gurval :

Cette plaine est située à l'ouest d'Alger ?

Grand-père :

Elle est à l'ouest d'Alger, oui, nous, nous étions dans cette plaine à 70 kilomètres d'Alger. Ah oui, je reviens, lorsque j'étais au Maroc, je ne sais plus quelle date, en 1956, avant de quitter le Maroc, j'ai eu également l'agréable surprise de recevoir un télégramme du colonel. Nous, nous étions à Marrakech, notre bataillon, le colonel, lui était à Meknès, à l'autre bout du Maroc, et je reçois un télégramme m'informant que je venais d'être promu officier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur, c'est-à-dire la rosette. Il y a le grade de chevalier et le grade d'officier après. J'avais 32 ans, j'étais une fois de plus parmi les plus jeunes officiers de la Légion d'Honneur, ce grade étant donné à la cinquantaine ou à la soixantaine ou pour les faits exceptionnels comme c'était mon cas. Voilà, j'avais oublié de mentionner.

Gurval :

Et ton grade, est-ce que ton grade a changé durant ces années ?

Grand-père :

Non, non, toujours capitaine, l'avancement à l'époque, maintenant il est plus rapide. Il est plus rapide financièrement, c'est la finance qui détermine la chose mais à l'époque, on restait une dizaine d'années capitaine. Ce qui ne m'a pas empêché de rester capitaine, oui, 10 ans, en plus, j'avais un handicap parce que les promotions internes dans l'administration, c'est pareil, bon, on tient compte

en fonction du rendement de l'individu, de ses capacités à gravir des échelons supérieurement élevés, de son âge, de différents critères et moi j'avais un critère qui m'handicapait à l'époque, c'est que j'étais toujours parmi les plus jeunes, j'étais passé sous-lieutenant à 20 ans, lieutenant à 22 ans, ça c'était encore un peu dans les normes, j'étais passé capitaine en 1951, c'est-à-dire à 27 ans ce qui n'était plus tellement dans les normes, j'étais jeune pour l'époque et je suis passé 10 ans après, à 37 ans, à quatre galons, ce qui était presque exceptionnel, je faisais partie des presque encore, bien qu'étant resté capitaine 10 ans, d'être parmi les plus jeunes commandants.

Gurval :

Donc à 37 ans, en 1961...

Grand-père :

A Madagascar.

Donc mon séjour au Maghreb se termine en septembre 1958.

Gurval :

En Algérie, à une époque où, rappel historique, il y avait cette guérilla mais ce n'était pas encore...

Grand-père :

C'est-à-dire que moi j'ai quitté en 1958, il y a eu quand même un élément déterminant, c'est que le 13 mai 1958, j'étais là-bas en Algérie, il y a eu un mouvement populaire et même militaire qui demandait à ce que l'Algérie reste française, il y a eu le 13 mai, le général Massu qui était intervenu.

Gurval :

Le putsch des généraux ?

Grand-père :

Ah non le coup des généraux, c'est après, c'est en 1962 je crois.

Et c'est ce qui a basculé, qu'est-ce que c'était, la IVème république oui, on a demandé le rappel du général de Gaulle qui se trouvait donc à Colombey depuis bientôt 10 ans, et De Gaulle est revenu au pouvoir en 1958 et il a créé la Vème république fin 1958, époque à laquelle moi je quittais l'Algérie. Après, il y a eu pas mal d'événements qui sont intervenus mais moi, j'étais en France ou à Madagascar déjà. Où il y a eu le putsch des généraux, De Gaulle

a orienté tout de suite sa politique sans le dire au début sur l'indépendance de l'Algérie, qui s'est terminé par le putsch des généraux en 1962. Donc moi je quitte en septembre 1958, je suis rappelé en France, j'avais quitté la France en 1955 où d'ailleurs je n'avais séjourné que 3 mois en rentrant d'Extrême-Orient.

7 – Madagascar – 1959-1962

Donc en septembre 1958, je suis rappelé en France, est-ce que j'ai eu une affectation, je ne me souviens plus. Enfin, à l'état-major à Paris, on me fait savoir que je suis désigné une fois de plus pour faire un stage d'officier spécialiste des affaires malgaches, donc je me doutais que j'allais être désigné pour partir à Madagascar et j'ai passé donc 6 mois à Paris dans des conditions très agréables, à suivre des cours, des cours militaires, ensuite, nous allions bien entendu visiter énormément de musées, musée de la marine, musée de l'Homme, musée de ci, musée de ça, nous avions des travaux à faire, des mémoires, enfin c'était une période, des conférences sur Madagascar, sur l'environnement sud-africain, la langue malgache, enfin, c'était très intéressant, nous avions un peu le statut d'étudiant. Donc j'ai passé de septembre, en septembre j'ai dû avoir quelques congés, 6 mois, un stage de 6 mois, à Paris, et puis en juin 1959, je suis donc parti à Madagascar par bateau « Ferdinand de Lesseps », 17 jours de croisière, dans des conditions non plus de transport de troupes mais dans des conditions normales, sur un paquebot.

Gurval :

17 jours entre Marseille et le nord de Madagascar ?

Grand-père :

Voilà, avec escale bien entendu à Port-Saïd, ensuite c'était Dar-es-Salam, qu'est-ce qu'il y a après, Dar-es-Salam et puis encore un autre port. Voilà, j'ai donc rejoint Madagascar, première escale à Majunga où on a débarqué certains personnels militaires qui étaient affectés dans la région et où j'ai appris que j'étais moi-même affecté à Diego Suarez. Donc le bateau qui allait jusque Tamatave faisait escale à Diego, je suis descendu à Diego, puis en ma qualité d'officier spécialiste des affaires malgaches, je savais que j'allais non pas avoir un commandement de troupes, mais avoir une mission un petit peu sortant de l'ordinaire. Alors j'ai appris à Madagascar, c'était le jour de l'indépendance d'ailleurs, l'administrateur français, je ne l'ai pas rencontré, il était parti la veille, et là il y avait un nouveau chef de province qu'on appelait ministre qui venait d'arriver.

Gurval :

Un malgache ?

Grand-père :

Ah oui, indépendance. Il y avait quelques français qui étaient restés, ils n'ont pas pu occuper tous les postes en quelques mois mais là, c'était un malgache, oui. Et j'ai appris, il y avait donc une garnison française relativement importante, la base navale déjà, base où il y avait un ou deux petits bateaux de guerre, un arsenal, et puis une base militaire avec un régiment d'artillerie, un régiment d'infanterie, un état-major français, et j'ai appris que j'étais affecté à la province, donc au chef-lieu, comme ici le chef-lieu de région et que j'étais affecté une fois de plus dans une armée étrangère, l'armée malgache qui venait d'être mis sur pied et que j'appartenais à l'état-major particulier du président de la république malgache. Bon, c'est toujours bon à prendre. Et que j'étais en poste à Diego Suarez.

Gurval :

Diego Suarez est au nord ?

Grand-père :

Au nord, oui.

Gurval :

Et la présidence malgache pourtant était dans la capitale.

Grand-père :

Ah oui, oui, oui. Mais je faisais partie de l'état-major du président de la république malgache, mais détaché à Diego Suarez par le président de la république, à la disposition du ministre qui venait de s'installer comme chef de région ou chef de province, on l'appelait monsieur le ministre. Alors là, j'avais un bureau comme à la préfecture si on veut, le bureau militaire où j'étais mon chef et je ne dépendais que de... Les autorités françaises, une fois de plus, par courtoisie, je suis allé me présenter à eux mais je n'avais strictement rien à faire avec eux, j'étais détaché par la France auprès de la république malgache. Bon et puis, j'avais donc à faire, des problèmes de protection, de contact avec toutes les grandes entreprises de sucre et autre qui se trouvaient à l'intérieur du pays. La province de Diego Suarez est également très vaste, j'avais un petit avion qui était mis à ma disposition tous les mois. Là où je pouvais me rendre

en véhicule, j'avais un chauffeur et une voiture civile, je ne pouvais pas avoir une affectation plus agréable.

Gurval :

Oui, c'était l'affectation la plus agréable que tu aies connue !

Grand-père :

Oui, oui (rires). Alors ce qui fait que j'y ai passé deux ans et demi, du mois de juin 1959 à..., je suis rentré en 1963, je crois. En 1962.

Gurval :

L'indépendance de Madagascar est survenue en 1960 ou en 1959 ?

Grand-père :

Le jour de mon arrivée, c'était en juin 1959. Oui voilà. Donc j'ai eu un séjour relativement agréable, Diego Suarez n'était pas une belle ville, il y faisait assez chaud mais enfin, j'étais totalement indépendant.

Gurval :

Tu avais ta propre maison ?

Grand-père :

Oui, oui, dans le quartier militaire d'ailleurs. Les militaires avaient mis une maison à ma disposition et j'étais soit en civil, soit en uniforme malgache avec une casquette, un bandeau rouge, un tas de galons, de dorures sur les épaules. Et alors Madagascar étant nouvellement indépendant, Diego Suarez étant une base navale relativement, relativement importante dans cette partie de l'océan Indien, les malgaches ont été très courtisés par tous les états et donc par toutes les marines. Alors en ma qualité d'officier malgache, nous, nous étions trois officiers malgaches, j'avais un camarade capitaine comme moi, gendarme, capitaine de gendarmerie, qui était chargé de commander la gendarmerie malgache. Et j'avais un camarade lieutenant de vaisseau, aussi trois galons, qui commandait une toute petite vedette, la première unité navale que la république indépendante a eue, une petite vedette de la marine nationale française, que le président de la république malgache est venue d'ailleurs visiter, on lui a donnée un nom malgache, et c'était mon camarade lieutenant de vaisseau qui était commandant à bord. On s'appelait d'ailleurs la troïka parce que nous étions 3 officiers commandant les différentes unités malgaches. Oui, alors, pendant

mon séjour, j'ai eu des occasions fréquentes de rencontrer des officiers des marines étrangères des bateaux qui faisaient escale à Diego Suarez, j'étais le premier à prendre contact avec eux, avec l'amiral français. Il y avait un amiral français, donc l'amiral français qui voyait ses prérogatives quand même diminuer du fait qu'il n'était plus que le commandant de la base navale française, qui n'avait plus rien à voir sur la terre malgache, il l'avait très mal accepté d'ailleurs. Il y avait un consul général de France qui avait été nommé. Le consul général de France avait pied sur le militaire, le civil a toujours pied sur le militaire, donc dans tous les banquets et cocktails que j'ai dus subir, je dis bien subir, puisqu'il y en avait quand des bateaux de guerre anglais, américains ou étrangers passaient, il y avait tout de suite la grande fiesta, cocktails et tout ça, l'amiral se trouvait en deuxième position. Le consul général de France était le numéro un à table, à côté du ministre, et l'amiral numéro deux, alors ça, c'était un amiral breton, il avait le même nom d'ailleurs que ma grand-mère, Lahaye, il était de la région de Lannion. Voilà comment cela s'est déroulé. Je crois que l'on arrive au bout. Alors non, attends, pour terminer ma carrière militaire, j'étais un petit peu, je dirais privilégié, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs...

1962 – 1964 - Fin de carrière militaire

Donc en rentrant de Madagascar, en 1962, oui je crois que c'est 1962, oui, oui, 1962, je prends mon congé, et pendant mon congé, je reçois mon affectation que je dois rejoindre à l'issue de mes 3 mois de congés. Et je vois sur l'avis d'affectation des termes barbares que je ne connaissais pas, « affecté à l'IHEDN », mis à la disposition du premier ministre français. Une fois de plus, j'étais mis à la disposition d'un président de la république (rires), là c'était Debré qui était premier ministre, bon alors, j'arrive à Paris, entre temps j'avais su IHEDN, Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale qui dépendait non pas de l'armée mais directement du premier ministre, me voilà affecté. Et l'institut se trouvait dans l'école militaire qui donne sur, c'est quoi, sur le Champ de Mars, je vais me présenter donc à l'issue de mon congé, c'était un général d'armée qui était directeur de l'institut, ça aurait pu être un haut fonctionnaire civil d'ailleurs mais là il s'est trouvé que c'était un général d'armée, le général Gambiez, cinq étoiles, tiens je vais me présenter à lui, il me dit voilà, vous êtes affecté à la section des cycles régionaux, votre chef de service est un conseiller d'état, monsieur Valéry Radaud. Alors là, j'étais loin de la troupe.

Gurval :

Ça c'était en 1963 ?

Grand-père :

En 1962, j'ai dû faire 2 ans, j'ai dû rentrer au milieu de 1962, oui, j'ai fait 1963-1964 puisque nous sommes venus aux Etangs en 1964, c'est ça, en 1962.

Gurval :

C'est à cette période-là que tu as vécu à Maisons-Laffitte ?

Grand-père :

Oui, c'est ça, c'est ça. Donc cet institut était chargé de dispenser des conférences de haut niveau faites par des personnages de haut niveau à l'élite de la nation française, c'est-à-dire quelques colonels, quelques généraux, mais le reste, des hauts fonctionnaires, que ce soient des diplomates ou autres, des syndicalistes à haut niveau, des patrons de différents syndicats, et différentes grosses pointures de la nation française qui venaient, ce n'était pas tous les jours, ils ne venaient pas à l'école, il y avait une fois par semaine une

conférence. Le but était soit disant de les, comment on appelle ça, de les sensibiliser aux problèmes de défense à l'échelon national, à l'échelon de l'état. Ils avaient droit à un voyage par an à l'étranger plus un voyage ou deux dans une des régions françaises. Oui, alors il y avait plusieurs sections, section diplomatique, section économique, où il y avait des chefs de service de différents ministères, et moi j'étais donc à la section des cycles régionaux et mon chef de service, nous étions deux, mon chef de service était donc ce conseiller d'état Valéry Radaud que je voyais, dirais-je, un quart d'heure par semaine. Il passait : « mon commandant, y a-t-il quelque chose de ci de là ? ». Et mon travail consistait, j'avais toute latitude d'ailleurs, les bureaux ouvraient à 9.00, moi si j'arrivais à 10.00, ça n'avait aucune espèce d'importance, je ne dépendais là non plus (rires) de personne, je voyais mon chef de service un quart d'heure par semaine et j'étais chargé lorsqu'une session avait lieu dans une région de France d'aller sur place prendre contact avec le préfet de région, avec ses adjoints, de voir dans quelles conditions on pouvait organiser donc la section dans la région décidée. Ce qui m'a permis d'organiser un cycle à Lille, donc moi j'y allais régulièrement, je prenais le train, un ou deux mois avant, je prenais déjà des contacts après avoir rencontré le préfet de région, il me désignait un de ses adjoints, on voyait déjà sur le plan hébergement, sur le plan des salles de conférence, il me donnait déjà le schéma du séjour, donc des auditeurs, visite de tel truc, conférence avec monsieur untel, etc. Donc c'était un travail très intéressant, je logeais à la préfecture de région, et j'étais seul. J'ai donc organisé en ce qui me concerne un cycle régional à Lille, et un cycle régional à Bordeaux ce qui m'a valu cette haute distinction qui est au mur là, parce que nous avons tous été, comme tous ces messieurs, il y a eu une soirée organisée dans un grand château du vignoble bordelais, avec bien entendu remise de la décoration du Bon Temps du Médoc avec la grande truc. Donc j'ai organisé un cycle régional à Lille, un cycle régional à Bordeaux et un cycle régional à Grenoble, je crois que c'est tout. Donc c'était un travail très intéressant, c'étaient des postes, je ne sais pas pourquoi ils me l'ont mis d'ailleurs, il y avait une raison, qui étaient donnés à des officiers qui avaient besoin de travailler pour préparer l'école supérieure de guerre, qui préparaient le concours de l'école supérieure de guerre, qui est une école où les entrées sont très..., il y a une centaine d'officiers qui peuvent rentrer à l'école supérieure de guerre chaque année à peu près. Alors en principe, ces différents

postes, nous étions dans les différents services 3 ou 4 officiers au total, c'est un des postes qui laisse entière latitude, à part ces petites choses à organiser, à ces officiers.

Gurval :

Alors tu es resté deux ans ?

Grand-père :

Deux ans. Alors à l'étranger, j'ai participé et organisé également, participé à l'organisation d'un voyage en Hollande où nous étions logés à Amsterdam, dans un des meilleurs hôtels bien entendu ou dans plusieurs hôtels parce que les auditeurs étaient environ 80 plus l'encadrement une petite centaine, alors en Hollande, on a visité certains points sensibles sur le plan économique, on a visité le port de Rotterdam, on a visité les différents musées hollandais bien entendu, et puis de là nous sommes venus, toujours dans le même voyage, sur Bruxelles où nous étions presque toujours reçus soit par le chef de l'état, soit par le premier ministre qui organisait une réception ou un cocktail en l'honneur des auditeurs, qui étaient donc des supers grosses pointures de la nation française. Donc là, c'était Hollande, Belgique, on a rejoint Bruxelles, et de Bruxelles on a rejoint par la route Strasbourg pour aller voir le conseil européen à Strasbourg.

Et alors, deuxième voyage à l'étranger, l'Afrique, l'Afrique, en avion spécial bien entendu et nous avons fait, le voyage en Afrique a duré, je ne sais plus, une petite quinzaine peut-être, nous sommes partis de Paris, la première escale en Mauritanie à Port-Etienne, où nous sommes restés quelques heures, ensuite Dakar, nous sommes restés plusieurs jours à Dakar, 3 ou 4 jours je crois. Donc dans tous les états, c'était la même chose, réception officielle, et visite de différentes choses. Bon, le Sénégal, le Togo, je vais en oublier, du Togo, le Gabon. Au Gabon, il y a une petite anecdote d'ailleurs, on nous attendait à Libreville, moi, souvent, j'étais dans le poste de pilotage avec l'équipage, et nous allions nous poser sur le terrain de Libreville, la descente était largement amorcée, lorsque nous avons vu des chevaux de frise et des barbelés sur le terrain, et la tour de contrôle nous a dit : « remettez les gaz les gars, ils font la révolution, allez-vous poser à Port-Gentil ». Alors, hop, on est reparti, on n'a pas vu Libreville du coup et nous sommes restés à Port-Gentil 24 heures ou 48 heures, je ne m'en souviens plus, si, on avait été à l'intérieur du pays,

Franceville, il y avait un endroit où il y avait de l'uranium, Franceville peut-être, on a visité différents coins. De là, la Côte d'Ivoire, où nous avons séjourné également plusieurs jours et la Centrafrique chez Bokassa que nous n'avons pas vu, il était en Europe, mais comme je te l'ai dit, il avait été caporal, l'empereur Bokassa, caporal dans mon bataillon en 1941, au Liban, avant la campagne de Lybie, caporal-radio. Et c'est d'ailleurs un camarade, on peut mettre l'anecdote si l'on veut, un camarade de guerre, adjudant Freitag, un bon alsacien, qui pendant la guerre d'Italie était le chef-radio du bataillon, avec son accent alsacien, c'était lui qui s'occupait des transmissions entre les différentes compagnies, et le Freitag en question, en 1941, il était en Afrique noire, donc en Centrafrique, et il devait être sergent à l'époque, et il recevait des recrues donc du pays et il faisait la sélection. Et un certain Bokassa était arrivé, il avait vu qu'il était astucieux, et il l'avait donc recruté pour lui apprendre peut-être les transmissions, il l'avait nommé 1^{ère} classe et puis sergent, c'est lui qui l'avait mis sur les rails et puis après Bokassa était parti ailleurs, il avait rejoint donc le Liban, pour être dans une unité combattante. Et longtemps après, lorsque Giscard était président de la république, il avait fait venir pour le 14 juillet, ça n'a rien à voir avec ma carrière, Giscard avait fait venir pour le défilé du 14 juillet les enfants de troupe de la Centrafrique où se trouvait déjà à l'époque un empereur qui s'appelait Bokassa, et que Giscard devait connaître d'ailleurs, donc ces bambinos ont défilé sur les Champs-Élysées avec la troupe. Et Freitag qui depuis longtemps avait quitté l'armée et se retrouvait dans les Vosges dans un emploi réservé à je ne sais quel service, sécurité sociale, ou autre chose, ça y est, ça a fait tilt dans son esprit après avoir vu les gamins de la Centrafrique défiler et puis il s'est dit : « mais Bokassa, c'est moi qui l'ai fait passer caporal ». « Alors je lui ai envoyé une lettre en Centrafrique pour lui rappeler cette période et pour le féliciter pour la bonne tenue de ses enfants de troupe au défilé du 14 juillet ». Bon, comme il dit, moi, je lui ai envoyé cette lettre et puis quelques temps après, il reçoit un coup de téléphone de l'ambassade de la Centrafrique à Paris, je crois bien qu'il était à la sécurité sociale dans une petite ville des Vosges, le Freitag, à l'époque, comme retraité de l'armée, il reçoit un coup de fil qui disait : « l'empereur Bokassa sera à Paris tel jour, nous vous demandons de vous présenter à l'ambassade tel jour ». Ah il dit : « moi je travaille ». « Ça n'a pas d'importance, nous arrangerons tout

ça, vous dites à votre chef de service que vous devez vous rendre à l'ambassade de Centrafrique à Paris ». Alors il racontait ça à l'occasion d'un repas des anciens des français libres, bien longtemps après. Bon, Freitag qui prend le train, il arrive à l'ambassade, il y avait tout un tas d'officiers bien galonnés, bien dorés, qui l'attendaient, on ouvre la porte des salons, l'empereur se jette dans les bras de Freitag, les souvenirs de jeunesse étaient revenus également. Il me dit, Freitag : « comme je suis heureux de vous revoir, etc, etc » (rires). Sur un coussin, il y avait une énorme décoration, « vous vous mettez là ». Il lui a mis le grand cordon de je ne sais quoi de Centrafrique (rires), après gueuleton, le grand gueuleton, je ne sais pas s'ils ne sont pas allés dans une boîte de nuit le soir (rires), et puis le Freitag qui dit « moi, je dois rentrer demain, j'ai demandé 24 heures », « il n'en est pas question, nous irons dans mon château sur les bords de Loire ou je ne sais où » (rires), et voilà le Freitag embarqué dans un truc, il est resté trois jours avec l'empereur et ses officiers généraux (rires).

Gurval :

C'est marrant ça.

Grand-père :

Oui, c'est marrant.

Gurval :

Et donc quand tu es rentré de Madagascar, tu as eu ces deux ans à Paris, tu dépendais toujours de l'armée ?

Grand-père :

Toujours oui.

Gurval :

Et ensuite, est-ce que tu aurais pu continuer dans l'armée ?

Grand-père :

Oui, bien entendu, je n'avais que 41 ans quand j'ai quitté l'armée. J'ai quitté du fait que, toutes les guerres étant terminées, donc l'Algérie la dernière, il fallait, comment on dit dans le civil, dégraisser les effectifs. Donc il y avait tout un tas d'unités qui allaient être supprimées, il y avait donc de ce fait beaucoup trop de sous-officiers, il y avait beaucoup trop d'officiers, alors ils

ont fait une ou deux lois, c'est un petit peu le système des licenciements massifs dans les entreprises, encourageant les officiers qui voulaient partir dans telles branches, soit dans la fonction publique, soit dans un ministère, soit partir dans la vie civile avec un appui financier et de formation par l'armée, enfin des encouragements permettant aux gens de partir.

Gurval :

Donc tu as pu intégrer ensuite la fonction publique finalement ?

Grand-père :

Et après j'ai intégré l'éducation nationale, ce qui n'était d'ailleurs pas mon intention première, loin de là. J'ai demandé donc à profiter de ces lois, j'en avais assez d'avoir fait la guerre et d'être toujours à droite et à gauche, j'aspirais à un peu de vie normale, m'en étant sorti à peu près à mon compte de toute cette période, et j'avais donc, étant à l'institut, des ouvertures que d'autres n'avaient pas, un petit coup de téléphone envoyé à droite et à gauche « ici l'institut... ». Donc j'avais fait part de mes intentions au directeur d'institut qui me dit : « bon, ben Henry, ne vous en faites pas ». Alors moi, je voulais me reconvertir dans la vie civile, ici où beaucoup d'officiers se trouvaient déjà, dans toute la sidérurgie, toutes les aciéries entre Thionville et Metz, dans la direction du personnel tout ça, il y avait pas mal de postes qui pouvaient être offerts à des officiers. Alors là, l'institut a tout de suite pris contact avec la SOLLAC (Société Lorraine de Laminage Continu), la plus grosse boîte, et ils ont signalé : « oui, il n'y a pas de problème, il y a un tel qui va partir, il y a un poste qui va être dégagé », donc l'institut demandant, j'étais dans les priorités pour avoir ce poste. Et il s'est fait que en attendant j'ai dit : « je pourrais déjà me mettre en place à Metz », je connaissais un peu la région, Marie-Louise n'était pas d'accord d'ailleurs pour venir à Metz, elle préférerait rester dans la région parisienne. C'est comme ça que l'on est venu ici, tout à fait par hasard, après avoir acheté une carte d'état-major, téléphoné à différents notaires, un coin où il y avait des forêts, j'ai besoin de la forêt moi, j'ai tellement vécu dans la forêt. Et alors en attendant, on m'a trouvé un poste, toujours l'institut, « pas de problème on téléphone à l'état-major de Metz », « commandant Henry, institut, avez-vous un poste pour quelques mois, peu importe, il est en instance d'affectation ». Bon alors, je suis resté un an en service à Metz, j'étais à la caserne Ney, et là aussi en attente, j'étais déjà

démobilisé, comment dirais-je, mentalement, chez moi, intérieurement, et la place, comment dirais-je, qui m'était plus ou moins réservée ne s'est pas libérée dans les temps prévus, on avait prévu une année, et puis là c'était prolongé encore de quelques mois, alors j'avais un de mes adjoints, un capitaine, une note venait de sortir, enfin une loi « éducation nationale », « mon commandant, vous pouvez toujours venir faire le stage à Strasbourg, en attendant, vous verrez bien, vous avez la possibilité de dire non, d'ici et de là ». Alors il m'a convaincu, plutôt que de rester là dans la caserne Ney, ça m'apprendra toujours quelque chose, je vais aller à Strasbourg pour faire le stage. Et puis en rentrant du stage, nous avions une affectation, nous avions la possibilité sur deux ans, donc dans ces différentes entreprises, nous faisons un stage sur le terrain de deux ans, l'entreprise ou le ministère en question pouvait à tout moment dans la durée des deux ans dire : « ce monsieur ne m'intéresse pas, vous le reprenez dans l'armée », « Vous, vous pouvez dire la même chose, ça ne me plaît pas, je reviens dans l'armée ». Il y avait donc une possibilité de marche arrière. C'était quand même une bonne formule. Et puis là, je reviens donc de Strasbourg, on m'affecte donc pour la période de stage à Metz, au centre-ville, et puis finalement j'y suis resté, finalement j'y suis resté.

Gurval :

Proviseur dans un lycée ?

Grand-père :

Non, non, je n'étais pas proviseur, j'étais intendant, c'était toute la partie organisation matérielle et financière, je dépendais du Trésor Public puisque j'avais la signature de l'état, et je dépendais du ministère de l'éducation nationale pour tout ce qui était la vie scolaire, c'est-à-dire l'entretien des bâtiments, la pension des élèves, toute cette partie là était sous ma coupe. Bon, j'ai terminé, mon laïus il a été long.

Gurval :

Et pour finir, tu as fini l'armée avec le grade de lieutenant-colonel ?

Grand-père :

Alors j'ai donc été nommé commandant en 1961 alors que j'étais encore à Diego Suarez et en quittant l'armée, j'ai été nommé lieutenant-colonel, après avoir quitté l'armée. Donc j'ai le grade de lieutenant-colonel. Et après avoir

quitté l'armée, étant officier de la Légion d'Honneur, j'ai été promu Commandeur dans l'Ordre National du Mérite. Commandeur, c'est la décoration que l'on met autour du cou.

FIN